



COLOMBIE
« J'AI PISTÉ
LES HIPPOS
DE PABLO
ESCOBAR » »

Kerala
L'INDE
EN TOUTE SÉRÉNITÉ

LYON
**DANS LE SECRET
DES «ARÊTES
DE POISSON» DE
LA CROIX-ROUSSE**

SAHARA
**MONTS
ET MERVEILLES
AU CŒUR
DU TCHAD**

TAÏWAN
**LES MATSU,
UN ARCHIPEL
AVEC VUE
SUR LA CHINE**

BE : 6,9 € - CH : 11 CHF - CA : 11,95 CAD - DE : 8 € - ES : 6,9 € - GR : 6,9 € - IT : 6,9 € - LU : 7,5 € - PT : 6,9 € - NL : 7,2 € - DOM Bateau : 6,9 € - DOM Avion : 6,9 € - MA : 75 MAD - TN : 14 TND - ZONE CFA Bateau : 5 500 XAF - ZONE CFA Avion : 7 800 XAF - ZONE CFP Bateau : 1000 XPF - ZONE CFP Avion : 2 000 XPF

CPPAP
L 16987 - 553 - F: 6,50 € - RD
PRISMA MEDIA

TOUTES LES ÉLECTRIQUES NE SONT PAS HABILLÉES PAR GIORGIO ARMANI



EN EXCLUSIVITÉ, FIAT ÉTEND LE BONUS ÉCOLOGIQUE À **6 000 €** POUR TOUS**

A 0 g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

***Edition limitée **Selon les conditions du décret n°2024-1084 du 29 novembre 2024** et selon le niveau de revenu fiscal de référence de l'acheteur donnant accès aux différents niveaux de bonus écologique (**voir conditions d'éligibilité sur www.economie.gouv.fr**) : bonus écologique de **4 000 €** et **2 000 €** de remise Eco Fiat, ou bonus écologique de **3 000 €** et **3 000 €** de remise Eco Fiat, ou bonus écologique de **2 000 €** et **4 000 €** de remise Eco Fiat. Offre **valable jusqu'au 28/02/2025**, non cumulable, réservée aux particuliers pour l'achat d'une Fiat 500e neuve dans le réseau Fiat participant. RCS Versailles 305 493 173.
Gamme Fiat 500e : Consommations min/max (Wh/km) : de 130 à 149 ; Émissions de CO₂ (g/km) : 0 à l'usage. Jusqu'à 320km d'autonomie électrique en WLTP.



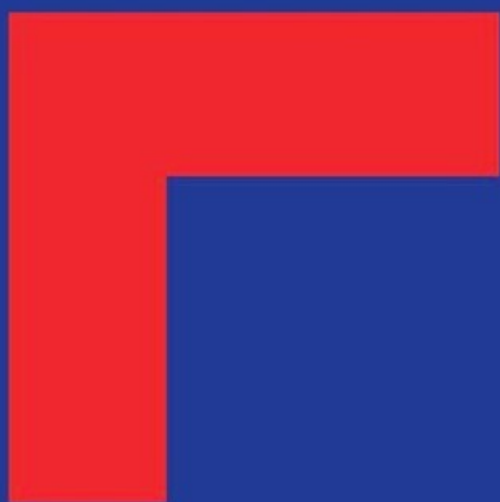
COLLECTOR'S EDITION*

FIAT



500e Giorgio Armani Collector's Edition se distingue par ses détails uniques et emblématiques, dessinés par Giorgio Armani.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

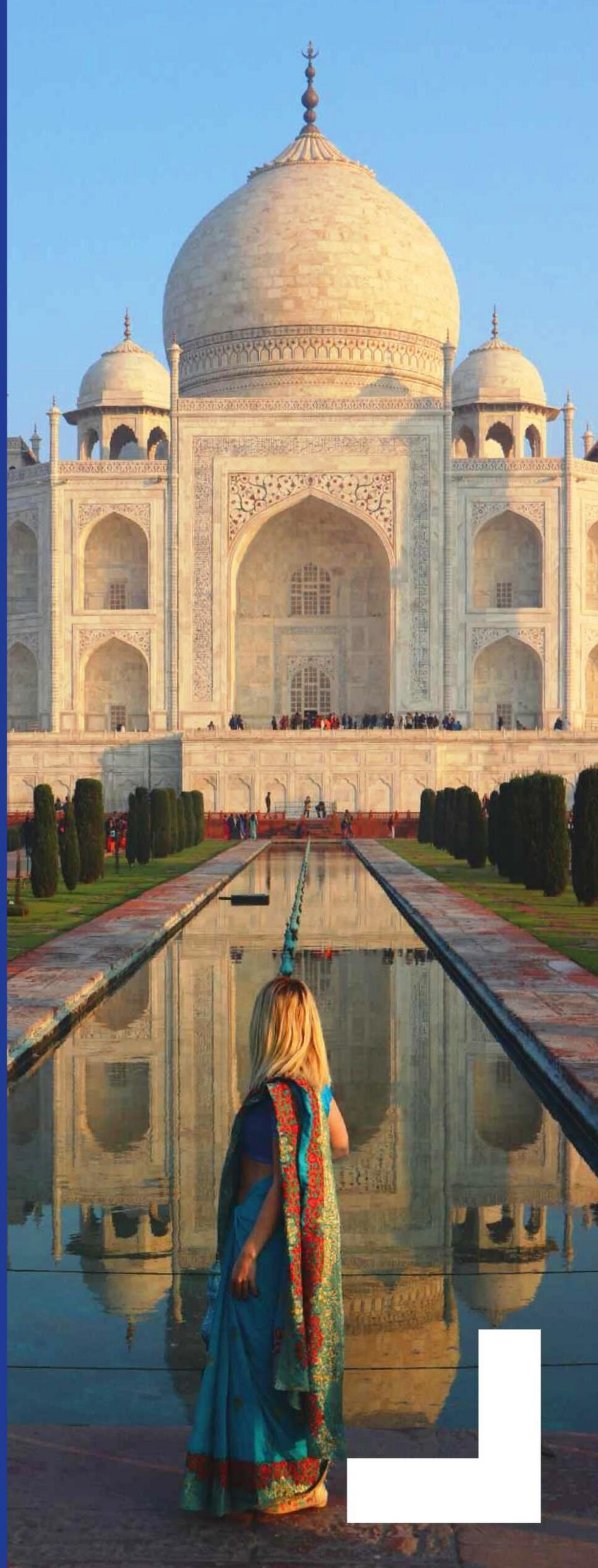


On peut s'en passer.
**Sauf quand on
en a besoin.**

- **Annulation**
- **Frais médicaux à l'étranger**
- **Rapatriement**

www.europ-assistance.fr

EUROP ASSISTANCE FRANCE - Société par actions simplifiée au capital de 5 316 384 € - RCS Bobigny 403 147 903. Société de courtage d'assurance immatriculée à l'ORIAS sous le numéro 07029463 - Siège social : 11-17, avenue François Mitterrand - 93210 Saint-Denis - France - Crédit : Shutterstock, Rabia Celik



Des tunnels lyonnais à l'art rupestre du Sahara

Dans les entrailles du quartier de la Croix-Rousse, à Lyon, se cachent de mystérieuses «arêtes de poisson». Ce réseau de tunnels, découvert par hasard au début des années 1960, est loin d'avoir révélé tous ses secrets. Nolwenn Jaumouillé et Antoine Boureau ont eu la chance, pour GEO, de pénétrer dans ces souterrains aux côtés de ceux qui les explorent, les sécurisent et tentent d'en percer le mystère. Nos pérégrinations nous ont ensuite menés en Colombie, sur la trace des hippopotames que jadis Pablo Escobar importa d'Afrique pour sa ménagerie clandestine dans le parc de l'hacienda Nápoles, et qui, à la mort du baron de la drogue – abattu par la police en 1993 à Medellín –, se reproduisirent à grande vitesse, faute de prédateurs. Plutôt que d'abattre ces animaux, qui malgré le danger se sont attiré la sympathie des Colombiens, une équipe de vétérinaires tente (non sans mal) de les stériliser pour contrôler leur prolifération. Plus au nord, à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, dont la porosité occupe tant les pensées et les discours du président américain Donald Trump, nous avons choisi de publier les images du photographe espagnol Daniel Ochoa de Olza, qui montrent combien le mur censé arrêter les migrants est un concept... À 15 000 km de là, notre dossier de couverture vous invite à découvrir le Kerala. Cet État du sud de l'Inde, berceau de l'ayurvedisme et haut-lieu du yoga, est le point de chute idéal pour quiconque voudrait découvrir ce pays et sa culture en toute sérénité, loin des mégapoles surpeuplées et non dénuées de dangers pour le visiteur non-averti. Quelques pages plus loin, direction Taïwan où Emma Belmonte, notre lauréate de la Bourse GEO 2024, vous raconte la drôle de vie des habitants des îles Matsu, situées à quelques encâblures du menaçant voisin chinois, qui ne fait pas mystère de sa ferme intention d'annexer l'archipel. Enfin, ce numéro de GEO vous réserve une dernière surprise : sous la plume d'Amaury Hochard et l'œil de Pascal Maitre, le Sahara tchadien vous dévoile la magnificence de sa forteresse des sables et les milliers de peintures et de gravures rupestres qu'elle recèle. Bon voyage ! ■



Stéphane Lavoué

Myrtille Delamarche Rédactrice en chef



redaction@geo.fr



GEO s'engage avec 1 % for the Planet, dont les membres reversent 1 % de leur chiffre d'affaires à des projets de préservation de l'environnement et de la biodiversité.



Note moyenne sur Google : 4,9 sur 5*

**4,9 étoiles,
ce n'est pas
nous qui
le disons,
ce sont nos
clients.**



AUDITION



La confiance vous va si bien

* Note moyenne obtenue sur la base des avis Google de 225 magasins Krys Audition ayant reçu un ou des avis Google sur la période du 19/09/2022 au 19/09/2024 (sur 304 magasins soit un échantillon de 74% des magasins du réseau Krys Audition - nombre total d'avis: 1594). Les aides auditives sont des dispositifs médicaux qui constituent des produits de santé réglementés portant à ce titre le marquage CE. Consultez un professionnel de santé spécialisé. Novembre 2024. KGS RCS Versailles 421 390 188.

P. 5

ÉDITORIAL

P. 12

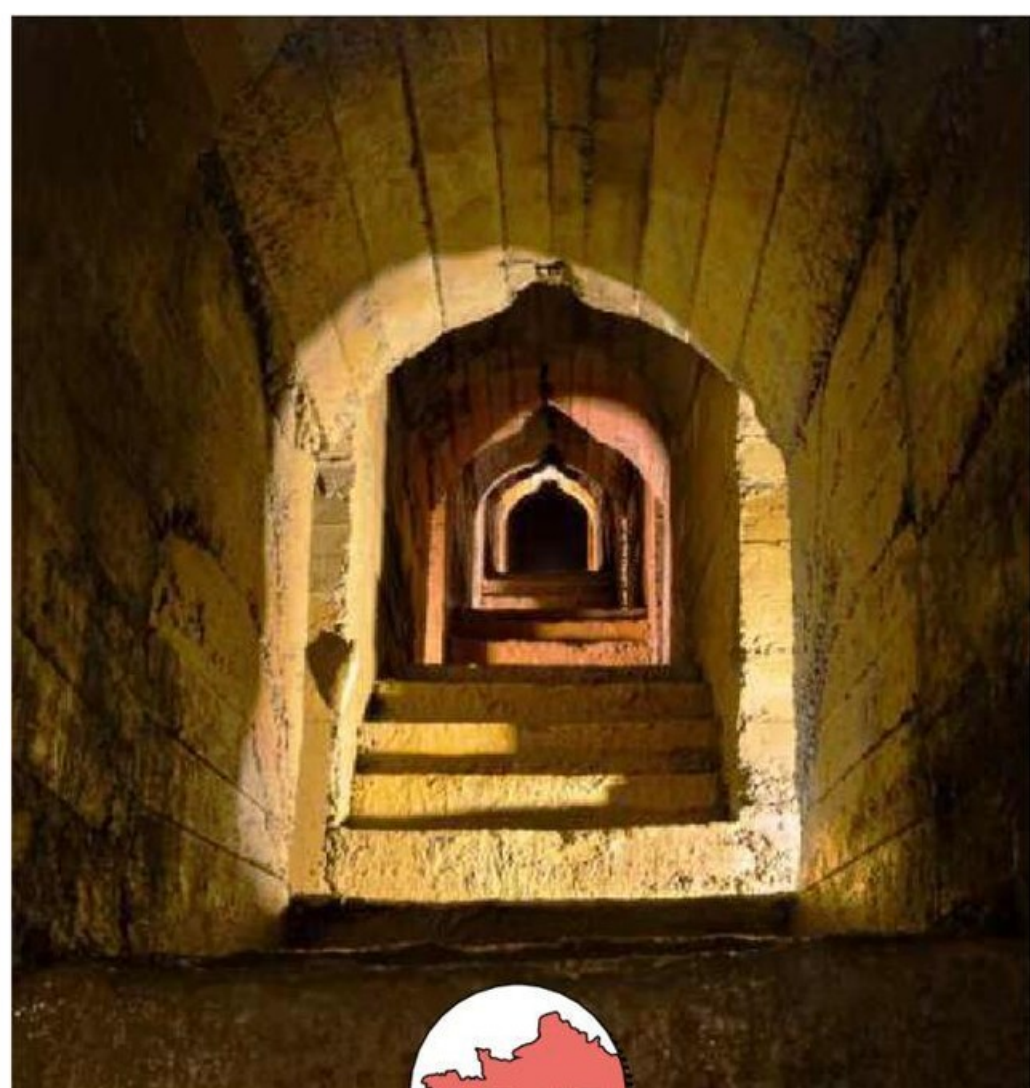
BIEN VU

Trois photographes nous racontent les coulisses de la prise de vue de leurs incroyables images.

P. 20

L'ODYSSÉE DE...
l'indigotier

Nos jeans doivent leur bleu inimitable à cette plante subtropicale, cultivée depuis des millénaires en Inde.



Antoine Boureau / Hans Lucas



LA FRANCE BUISSONNIÈRE

**Lyon : l'énigme
des «arêtes de poisson»**

On ne sait toujours pas pourquoi les Romains ont creusé ces mystérieux tunnels sous la colline de la Croix-Rousse...

P. 30

L'ESPRIT D'ADVENTURE

**Leur mission : traquer
les hippos de Pablo Escobar**

Le narcotrafiquant colombien avait illégalement importé quatre de ces pachydermes pour son zoo privé. Ils se sont depuis multipliés, au point de poser de sérieux problèmes.



Daniel Ochoa de Olza / Panos Pictures

P. 40

L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE

Une frontière en pointillé

L'Espagnol Daniel Ochoa de Olza a voulu montrer la vanité du chantier pharaonique visant à ériger une barrière entre les États-Unis et le Mexique.

P. 50

L'INVITATION AU VOYAGE

INDE DU SUD

UNE ÉCHAPPÉE SEREINE AU KERALA

Au pays de Vishnou

Cette région à la végétation luxuriante fut créée, selon la légende, par un avatar de la divinité protectrice.

La terre des gourous

Le yoga n'est pas né au Kerala, mais s'y est développé plus qu'ailleurs. Et c'est ici qu'on trouve les meilleurs ashrams d'Inde.

La vie à fleur d'eau

Il fait bon flâner dans les Backwaters, un immense réseau fluvial qui s'étend tout le long de la côte de Malabar.

Guide : six étapes au Kerala pour se ressourcer



Franck Guiziou / hemis.fr



Véronique de Viguier

P. 88

À LA RENCONTRE DU MONDE **Matsu : l'archipel taïwanais avec vue sur la Chine**

La vie est paisible sur ces petites terres situées à quelques kilomètres des côtes de la Chine communiste. Mais personne n'oublie qu'un nouveau conflit armé peut éclater à tout moment...

P. 120

LES RENDEZ-VOUS DE GEO

À visiter, en kiosque, en librairie, à la télévision.

P. 126

DERRIÈRE L'IMAGE

Que cachent les zones circulaires que l'on voit sur ce littoral ?

P. 18

LA NATURE NOUS SURPREND

L'insecte qui rêvait d'être une fleur.

P. 80

TERRE DE POSSIBLES

Dakar : le rugby, une école de la vie

La Maison du rugby accueille les enfants d'un quartier populaire de la capitale sénégalaise. Une mission qui va bien au-delà de la simple pratique sportive.

P. 102

GRANDEUR NATURE

Ennedi, la forteresse des sables

Ce massif rocheux dans le nord-est du Tchad est l'un des plus spectaculaires du Sahara. Il protège aussi un fabuleux trésor : des milliers de fresques millénaires.



Pascal Maitre

Couverture : des *kettuvalam* dans les Backwaters (État du Kerala, Inde).

Crédit : Florin Besa / Shutterstock.

En haut : Getty Images.

En bas : vue de Lyon depuis le quartier de la Croix-Rousse. Crédit : SerFF79 / Shutterstock.

Encarts marketing : au sein du magazine figure un encart Mediaside broché pour une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En mars, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 121. **arte**

SUR LE WEB

Site GEO : www.geo.fr [@geo_france](https://www.instagram.com/geo_france)

facebook.com/GEOmagFrance

@GEOfr www.youtube.com/geofrance

www.linkedin.com/company/geo-france

NOUVEAU CITROËN C3 AIRCROSS

IMPOSSIBLE DE RÉSISTER AU CONFORT



À PARTIR DE
19 700 € ⁽¹⁾

Jusqu'à **8 ans de**
Citroën We Care
garantie

A
B
C 120g CO₂/km
D
E
F
G

Modèle présenté : Nouveau C3 Aircross Hybride 136ch, boîte automatique avec option teinte Vert Montana et toit bi-ton Blanc Opale **(28 500 €)**.
(1) Exemple pour l'achat d'un Nouveau C3 Aircross YOU 100ch neuf à partir de **19 700 €**, hors option. Montants exprimés TTC. Offre valable jusqu'au **31/03/25** réservée aux personnes physiques, pour un usage privé, dans le réseau Citroën participant. Citroën We Care : détails sur citroen.fr.



CITROËN

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer



PEUGEOT

NOUVEAU 5008

7 PLACES



Électrique: jusqu'à 668 km d'autonomie ⁽¹⁾
Également disponible en hybride
Nouveau i-Cockpit panoramique
Jusqu'à 8 ans de garantie Allure Care ⁽²⁾

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer



A 0g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

Consommation mixte WLTP (l:100 km): 0
(1) Norme WLTP en cycle mixte. (2) 2 ans de garantie constructeur et jusqu'à 6 ans de garantie additionnelle activée à chaque entretien prévu au plan d'entretien effectué dans le réseau Peugeot participant, valable jusqu'à l'entretien suivant dans la double limite de 8 ans et 160 000 km. Conditions sur Peugeot.fr. Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles







Un moment suspendu

Durant l'hiver, la Mer de Glace, le plus grand glacier de France (7 km de long), attire des milliers de skieurs. En mars 2024, ce joyau des Alpes a été le théâtre d'une aventure unique. Liv Sansoz, grimpeuse française et double championne du monde, s'est associée à la photographe Monica Dalmasso pour explorer une grotte éphémère sculptée par les eaux de fonte. Bravant une tempête, les deux femmes ont pénétré dans ce sanctuaire de glace. L'image capturée ce jour-là est saisissante : Liv est suspendue sous un puits de lumière, entourée de parois cristallines évoquant les facettes d'un diamant. *«La beauté sauvage du lieu, la lumière bleutée, c'était comme un décor de film de science-fiction»*, se souvient Monica. Quelques mois plus tard, lorsque la photographe est revenue sur les lieux, la grotte avait disparu. La magie, parfois, tient à la fragilité.



Belles mais sans gêne

À l'abri d'un vieux mur de pierre, dans la région de Montpellier (Hérault), une guêpe maçonne a construit un cocon d'argile rempli de provisions (chenilles, insectes...), où sa progéniture pourra se développer à l'abri des prédateurs. C'était sans compter sur l'irruption de deux superbes spécimens de guêpes-coucous, une *Chrysis viridula* (à d.) et une *Stilbum cyanurum* (à g., en vol). «Sur le moment, je me suis demandé à quoi servait la «goutte d'eau» que l'on voit entre les mandibules de la grosse guêpe qui vole, explique le photographe, Frank Deschandol. Puis j'ai appris que la *Stilbum cyanurum* ramollit les nids d'argile avec sa salive pour y pratiquer un trou et y déposer ses propres œufs.» L'insecte parasite rebouche ensuite l'orifice avec ruse, laissant sa larve prospérer aux dépens de la propriétaire du nid.



FRANK DESCHANDOL

Depuis vingt ans, ce Normand se passionne pour les invertébrés, reptiles et amphibiens les plus spectaculaires à travers le monde.







Procession aquatique

Chaque année au début du mois de mai, Isla Aguada, pittoresque communauté mexicaine de 6 000 habitants sur les rives de la lagune de Términos (État de Campeche), dans le golfe du Mexique, s'anime pour célébrer la fête de la Sainte-Croix, en l'honneur du *Señor del Pescador* (le «Seigneur du pêcheur»). Pendant plusieurs jours, sous un soleil ardent, le village vit au rythme de célébrations fusionnant tradition religieuse et folklore : danses, chants, feux d'artifice et services religieux. Le point culminant de ces réjouissances est sans conteste la promenade en barque, une procession nautique qui clôture l'événement. Une flottille de dizaines d'embarcations légères, parées de ballons et de fanions de papier aux couleurs vives, se déploie alors dans la baie pour escorter avec dévotion des statues du Christ et de la Vierge Marie.



la nature nous surprend

CHAQUE MOIS, GEO VOUS EXPLIQUE UN PHÉNOMÈNE NATUREL

L'insecte qui rêvait d'être une fleur

C'est la reine du mimétisme. La mante *Hymenopus coronatus* peut prendre l'allure d'une sublime orchidée pour se fondre dans le décor et paraître inoffensive. Alors que c'est une terrible prédatrice... Explications.

Ceux qui s'aventurent dans les forêts tropicales d'Asie du Sud-Est, par exemple en Indonésie ou en Malaisie, risquent de se laisser séduire par une fleur aux pétales d'un blanc éclatant, ourlés de subtiles nuances de rose. Et seront sans doute tentés d'en humer la fragrance délicate. Erreur... cette plante n'en est pas une ! C'est un insecte qui a un don pour le déguisement : *Hymenopus coronatus*, ou mante orchidée, d'après le nom du végétal qu'il imite pour chasser. C'est

en effet grâce à son génie du camouflage que cette grande vorace tend des embuscades à sa nourriture préférée (mouches, papillons de nuit...). Posée sur un feuillage, elle revêt son costume coloré, puis attend, patiente, que des proies s'approchent, avides de butiner son nectar ou de se reposer à ses côtés. La ressemblance avec la fleur est remarquable. Et le piège, imparable.

Mais jouer les sosies n'est pas le seul talent de la mante orchidée. En 2023, des chercheurs chinois ont démontré qu'elle est aussi une championne du saut en longueur. Quand elle se sent en danger, elle s'enfuit illico grâce à ses pattes courbées telles des ailes, qui lui permettent de se propulser loin, bien plus loin que les autres invertébrés. Record de vol plané enregistré par les scientifiques : huit mètres !



Chien Lee / Minden Pictures / Biosphoto

Travestie en fleur, la mante orchidée se balance doucement pour imiter l'effet du vent sur des pétales.

PAR NADÈGE MONSCHAU

*MSC W**RLD AMERICA*

DÉCOUVREZ UN NOUVEAU MONDE DE CROISIÈRE



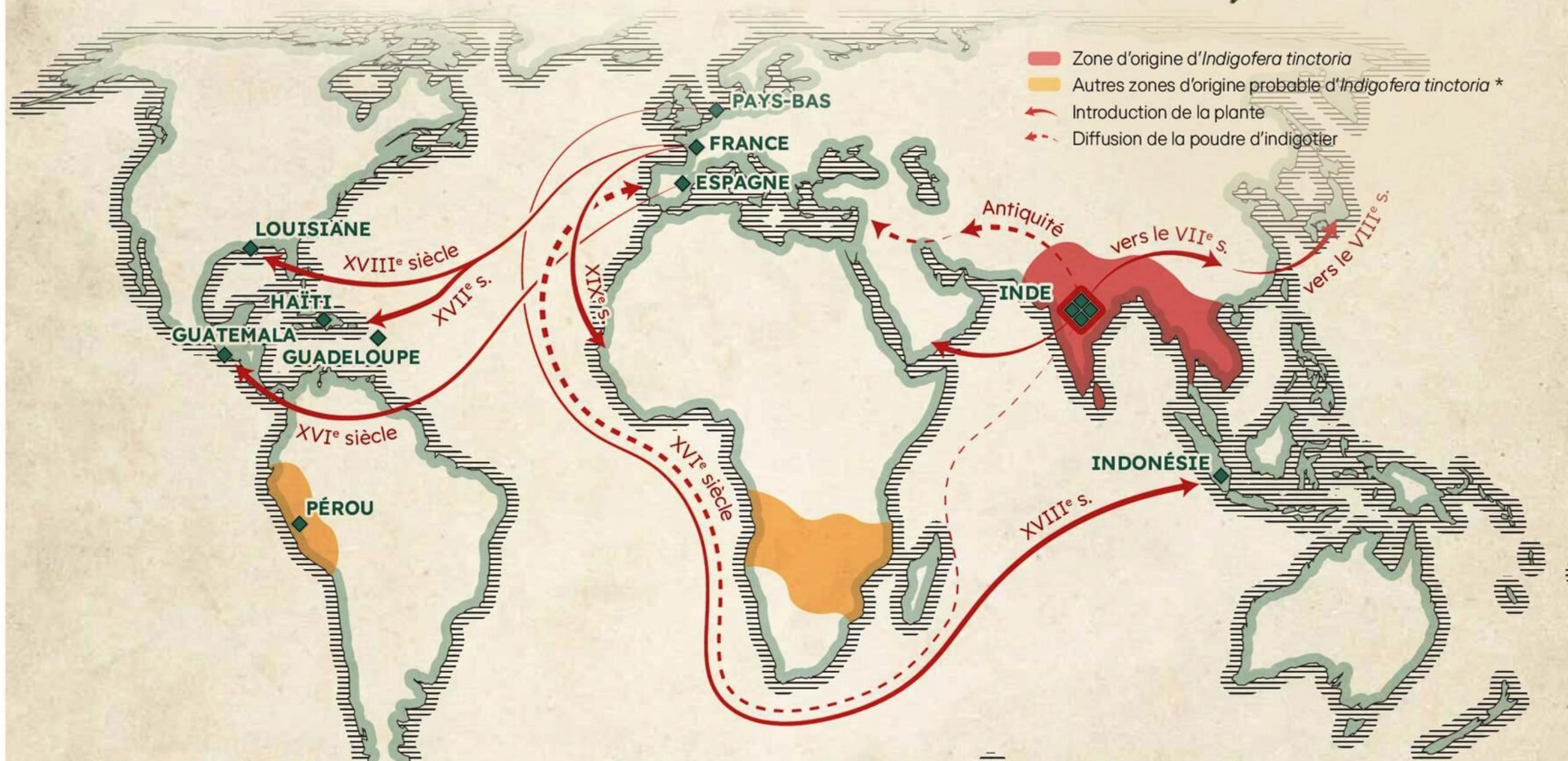
Découvrez un nouveau monde de croisière à bord de MSC World America.
Explorez la beauté des Caraïbes et vivez des expériences immersives et enrichissantes en mer
à bord d'un navire conçu pour les voyageurs avides de découvertes. Un navire où l'élégance
du design européen rencontre le confort américain et où les cultures s'entremêlent.
Réservez vite en agence de voyages, par téléphone au 01 70 74 00 55 ou sur [msccroisieres.fr](https://www.msccroisieres.fr).

l'odyssée de l'indigotier

CHAQUE MOIS, GEO VOUS RACONTE
LES AVENTURES D'UN PRODUIT DE LA TERRE.

La plante verte qui offre le plus profond des bleus

Sans lui, nos jeans n'existeraient pas ! C'est en effet l'indigotier qui donne ce bleu violacé, idéal pour colorer les tissus. Plusieurs plantes permettent ce prodige, mais aucune n'égale en beauté la teinture tirée d'*Indigofera tinctoria*, un arbuste natif d'Asie – et sans doute d'autres régions tropicales. En Inde, qui lui a donné son nom, on extrait les pigments de ses feuilles et de ses tiges depuis 6 000 ans. C'est de là, qu'à partir du XVI^e siècle, l'indigo fut importé en masse vers l'Europe. Puis les Occidentaux le produisirent dans leurs colonies, dans les Caraïbes, à Java... Une bataille commerciale qui s'assagit suite à l'invention de l'indigo de synthèse, à la fin du XIX^e siècle.



Bleu de travail à l'américaine

En 1873 à San Francisco, un tailleur nommé Levi Strauss inventa de solides pantalons en toile «denim» teintée à l'indigo et dotés de rivets aux poches. À l'origine destiné aux ouvriers et aux mineurs, le jean connut un succès mondial après-guerre, dans le sillage des GI. L'indigo naturel reste parfois utilisé pour un effet délavé.

En France, un veto royal

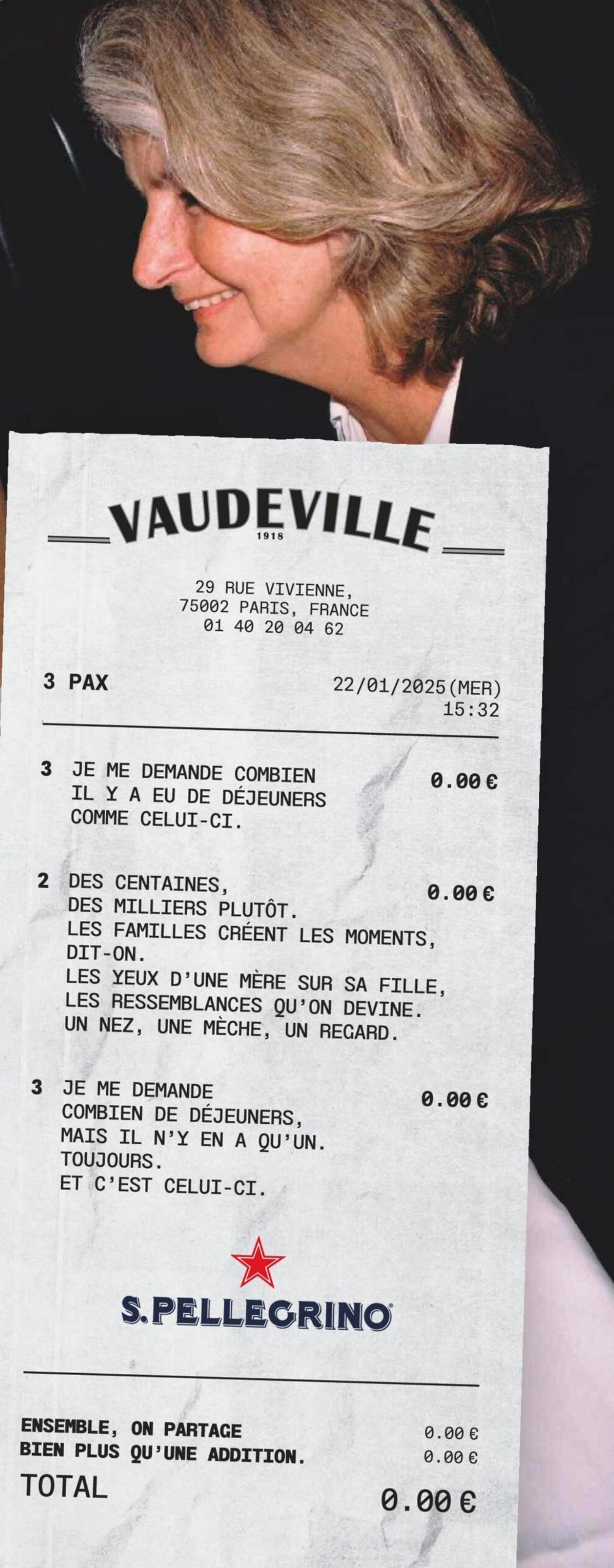
La peine de mort ! Voilà ce qu'encourageaient jadis les teinturiers français utilisant l'indigo des Indes. Par un édit de 1609, le roi Henri IV entendait protéger ainsi la production locale d'un autre pigment bleu, le pastel. Des mesures protectionnistes qui finirent par échouer. La France fonda alors des «indigoteries» tenues par des esclaves, aux Antilles, en Louisiane...

Au cœur des traditions indiennes

En Inde, nombre de textes antiques citent l'indigotier, dont une célèbre fable sur un chacal tombant dans une cuve de teinture... Là-bas, la plante est aussi prisée par la médecine traditionnelle, notamment contre les affections du foie. Et aujourd'hui, le pays relance la production d'indigo naturel, alternative durable aux colorants synthétiques.

* Source : Kew Gardens.

TEXTE NADÈGE MONSCHAU



VAUDEVILLE

1918

29 RUE VIVIENNE,
75002 PARIS, FRANCE
01 40 20 04 62

3 PAX

22/01/2025 (MER)
15:32

3 JE ME DEMANDE COMBIEN
IL Y A EU DE DÉJEUNERS
COMME CELUI-CI. 0.00 €

2 DES CENTAINES,
DES MILLIERS PLUTÔT.
LES FAMILLES CRÉENT LES MOMENTS,
DIT-ON.
LES YEUX D'UNE MÈRE SUR SA FILLE,
LES RESSEMBLANCES QU'ON DEVINE.
UN NEZ, UNE MÈCHE, UN REGARD. 0.00 €

3 JE ME DEMANDE
COMBIEN DE DÉJEUNERS,
MAIS IL N'Y EN A QU'UN.
TOUJOURS.
ET C'EST CELUI-CI. 0.00 €



S. PELLEGRINO

ENSEMBLE, ON PARTAGE 0.00 €
BIEN PLUS QU'UNE ADDITION. 0.00 €

TOTAL 0.00 €



Découvrez
toute l'histoire



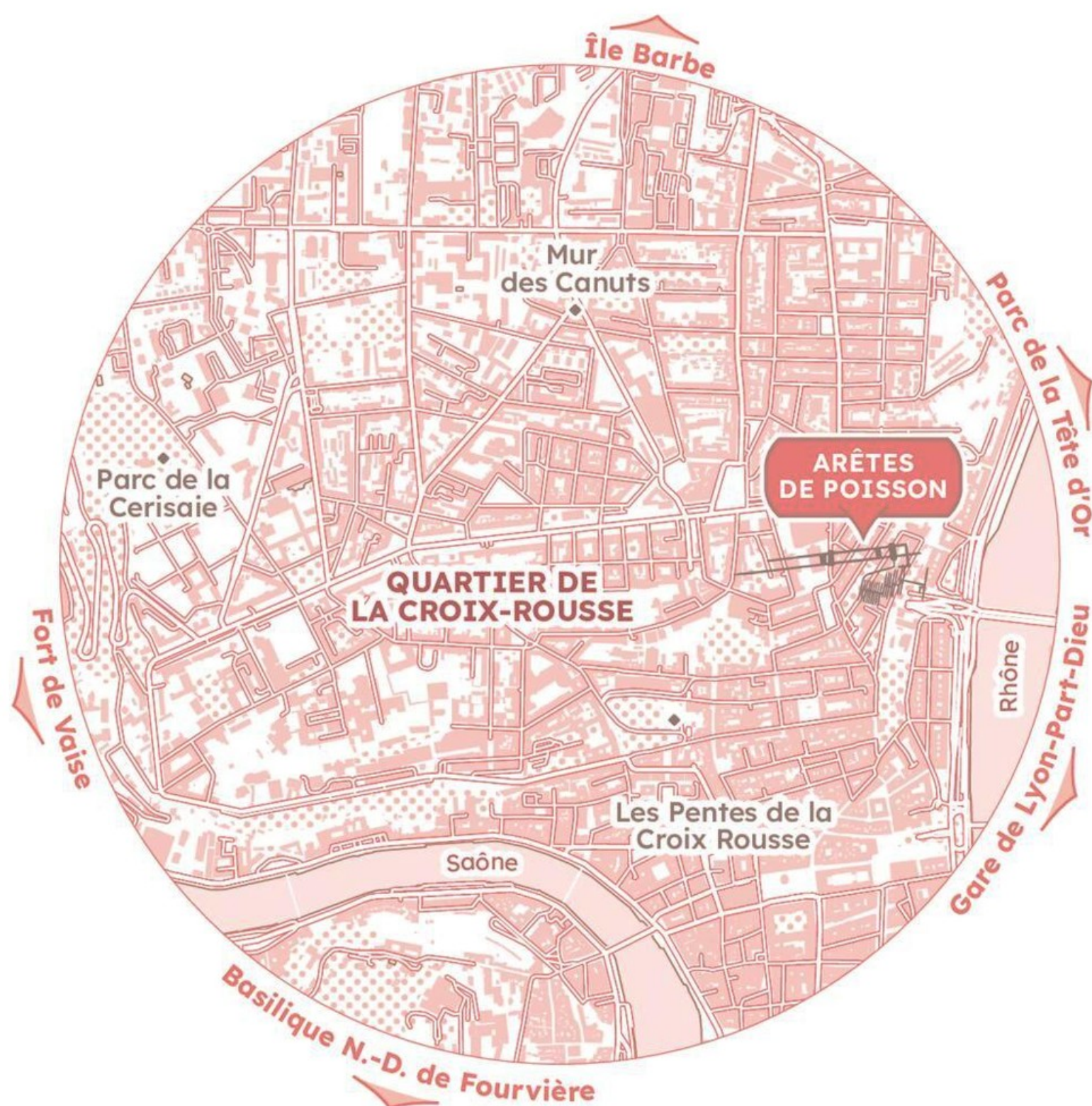
LYON

L'ÉNIGME DES «ARÊTES DE POISSON»

Sous la colline de la Croix-Rousse, se cache un étrange réseau souterrain, vieux de 2000 ans. Mais nul ne sait pourquoi il a été creusé. GEO a exploré cette face obscure de la Ville des lumières.

TEXTE NOLWENN JAUMOILLÉ

↑ **LES DEUX KILOMÈTRES DE TUNNELS** de ce labyrinthe antique sont constamment plongés dans la pénombre. Les archéologues n'ont trouvé aucune niche pour des lampes à huile, ni de traces de suif sur les parois indiquant l'usage de torches. Bizarre...

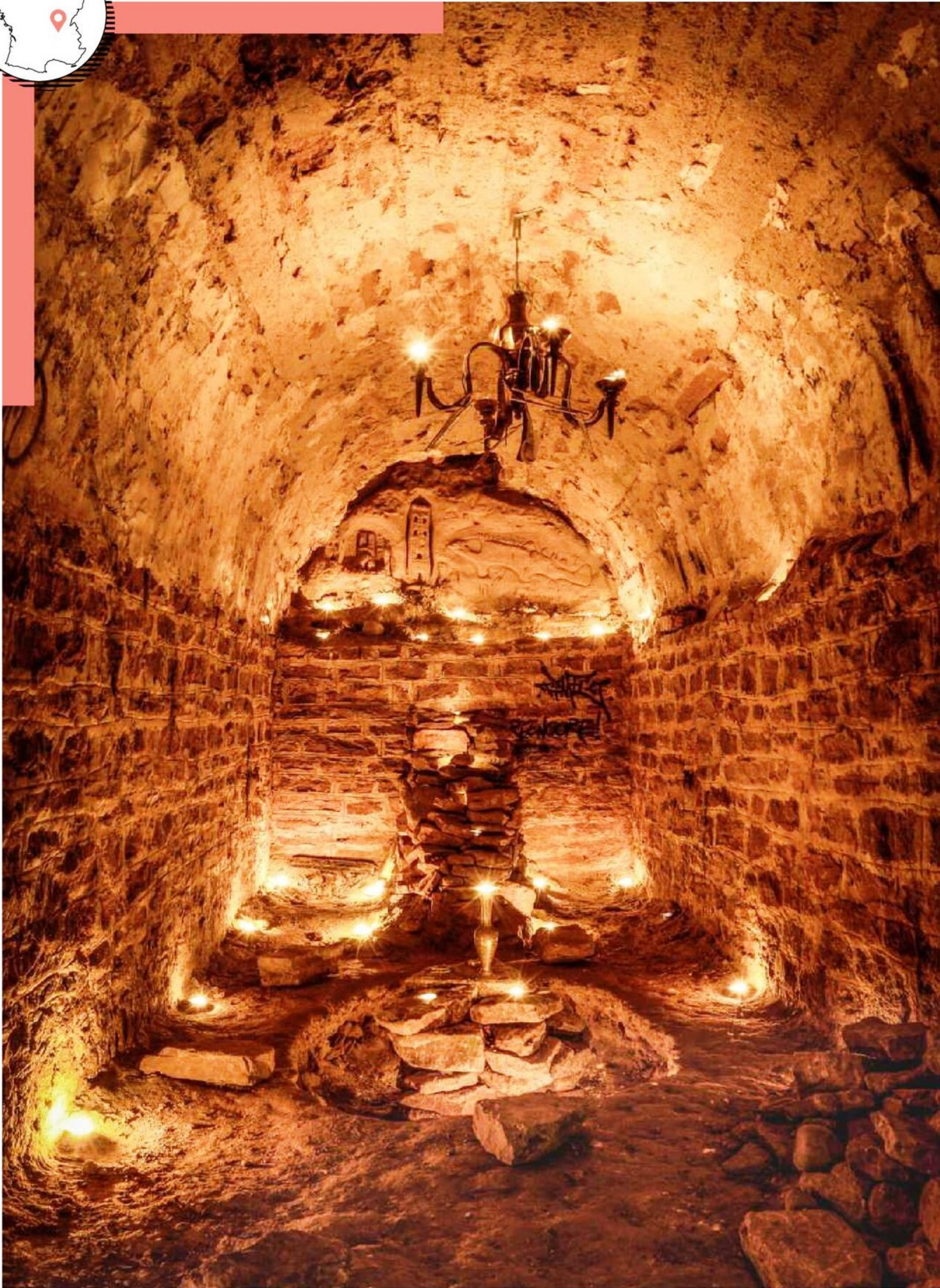


C

asque vissé sur la tête, bottes aux pieds et clé à molette à la main, Laurent Canongia se penche pour déverrouiller au sol une plaque métallique. «*Pas d'images ici*», prévient-il. Cet employé de la métropole de Lyon entend ainsi éviter d'aiguiser l'appétit des cataphiles, alors qu'il s'apprête à ouvrir l'un des puits secrets qui mènent aux «arêtes de poisson», extraordinaire dédale souterrain fermé au public situé sous la colline de la Croix-Rousse. Sous la plaque, se dévoile un escalier qui descend dans une galerie plongée dans la pénombre. En cette fin d'été, il fait bien plus frais ici – autour de 18 °C – qu'à l'extérieur, et l'air est étonnamment humide. Il faut une lampe frontale pour s'engager dans les ténébreux couloirs de ce réseau de deux kilomètres au total, divisé en deux parties : une colonne vertébrale étirée

sur 156 mètres, d'où partent, de part et d'autre, 32 «arêtes», des boyaux longs d'une trentaine de mètres de long et deux mètres de haut ; et un autre segment constitué de deux antennes de 300 mètres chacune, reliées au «corps du poisson» par une salle voûtée. Un plan simple en apparence, mais ici on perd vite le sens de l'orientation, à cause de la succession d'obstacles, échelles ou escaliers, qu'il faut franchir tout en absorbant un bon dénivelé : 70 mètres séparent le point le plus haut du point le plus bas des excavations.

Redécouvertes au début des années 1960 suite à des effondrements de trottoirs dans le quartier de la Croix-Rousse, les arêtes de poisson déchainent depuis passions et fantasmes. Qui les a creusées ? Quand ? Et surtout, pourquoi ? ►

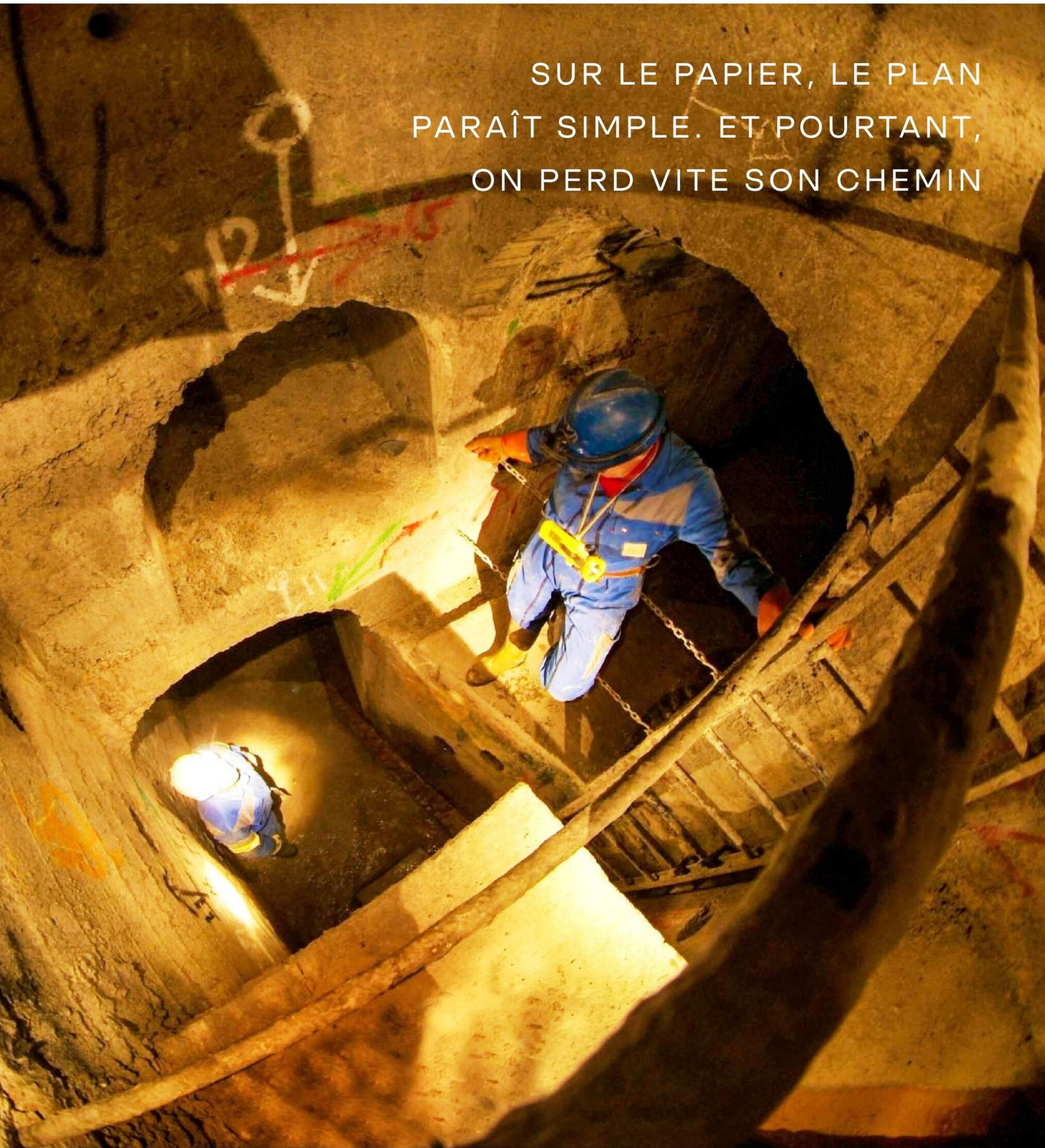


Reynaud / APS-Médias / ABC / Andia.fr

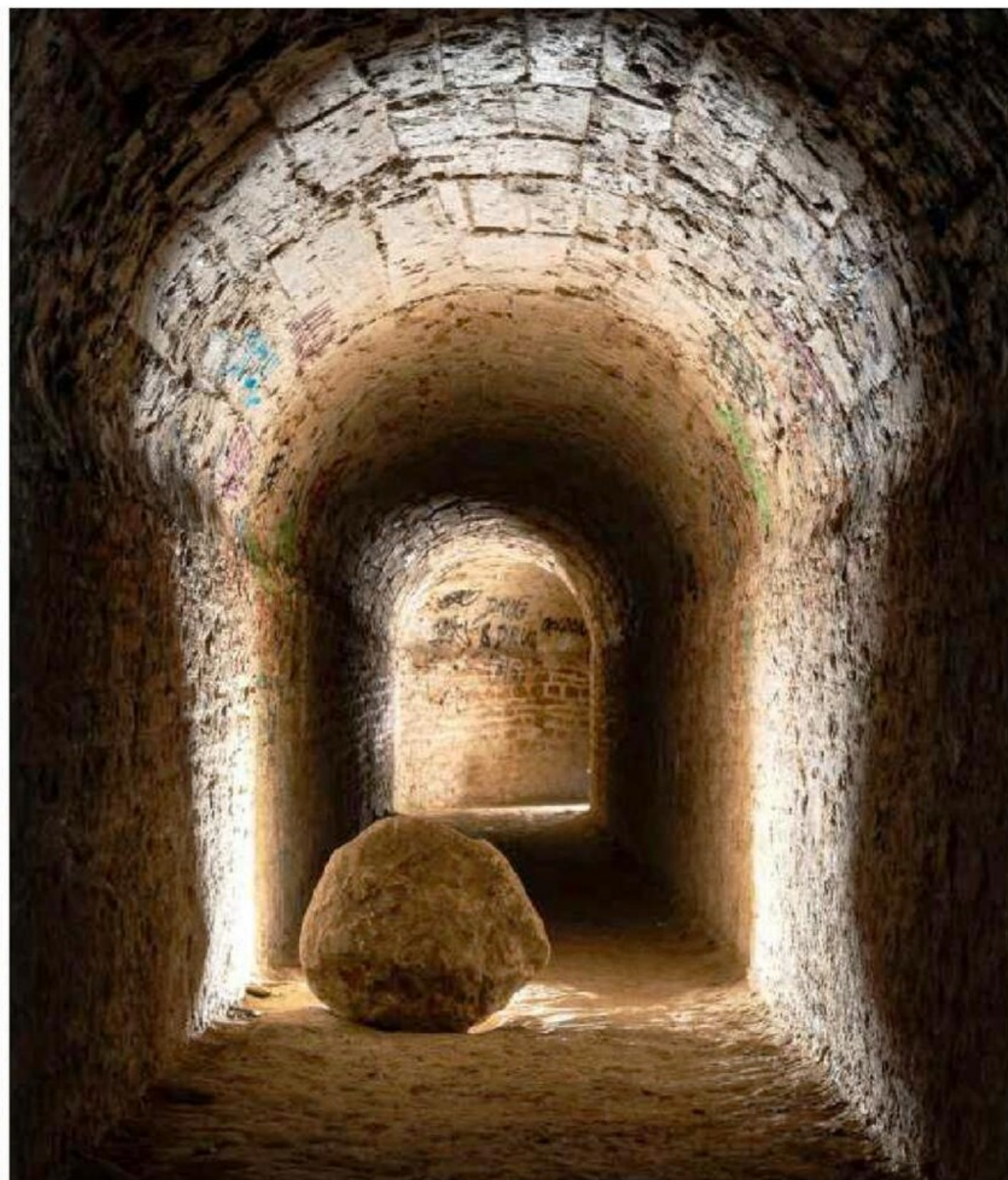
↑→ **DEPUIS LA GALERIE PRINCIPALE**, colonne vertébrale du site, partent 32 boyaux, les fameuses «arêtes du poisson», qui finissent en cul-de-sac (ci-dessus, un tronçon aménagé par des cataphiles). L'ensemble s'étale à différents niveaux de profondeur. À l'époque romaine, des échelles en bois permettaient sans doute de franchir les 16 puits (à droite) donnant accès aux étages inférieurs.



SUR LE PAPIER, LE PLAN
PARAÎT SIMPLE. ET POURTANT,
ON PERD VITE SON CHEMIN



Soudan E. / Alpaca / Andia.fr



Photos : Antoine Boureau / Hans Lucas

► Était-ce une cachette ? Un bastion militaire ? Un sanctuaire pour un culte obscur ? Un garde-manger géant ? À Lyon, aucune archive ne permet de répondre à ces questions. Grâce à des datations au carbone 14, effectuées de 2010 à 2021, on sait seulement que le site a été creusé entre 40 avant J.-C. et 23 après J.-C. «*Mais cette structure particulière n'a aucun équivalent connu dans le monde romain*», insiste Hervé Tronchère, attaché de conservation du patrimoine à Lyon. Et continue donc d'intriguer les historiens.

De vieilles traces de doigts

Au détriment du décorum antique, 70 % des galeries de calcaire jaunâtre ont été bétonnées pour des questions de sécurité. Et les parois tapissées de tags, fruit d'«*intrusions quotidiennes qui contribuent à dégrader les lieux*», regrette l'archéologue Cyrille Ducourthial. Comme les catacombes parisiennes, les arêtes de poisson attirent en effet leur lot d'explorateurs urbains clandestins. Mais l'étrange labyrinthe est surtout abîmé par l'eau, qui ruiselle de la colline. Sous les pas des visiteurs, des «*splotch, splotch*» résonnent

dans les couloirs. Le sol est boueux, et le plafond suinte de condensation. «*L'humidité détériore les maçonneries, en particulier les enduits de surface*», s'inquiète Cyrille Ducourthial.

Or, c'est bien là, dans les portions qui n'ont pas été recouvertes de béton, que subsistent les plus précieux des indices : des traces humaines d'époque. En particulier des empreintes de doigts, esquissées dans la chaux, «*sans doute par des personnes illettrées, ou peut-être des enfants*», selon Cyrille ►

↑ SOUS LE COUP

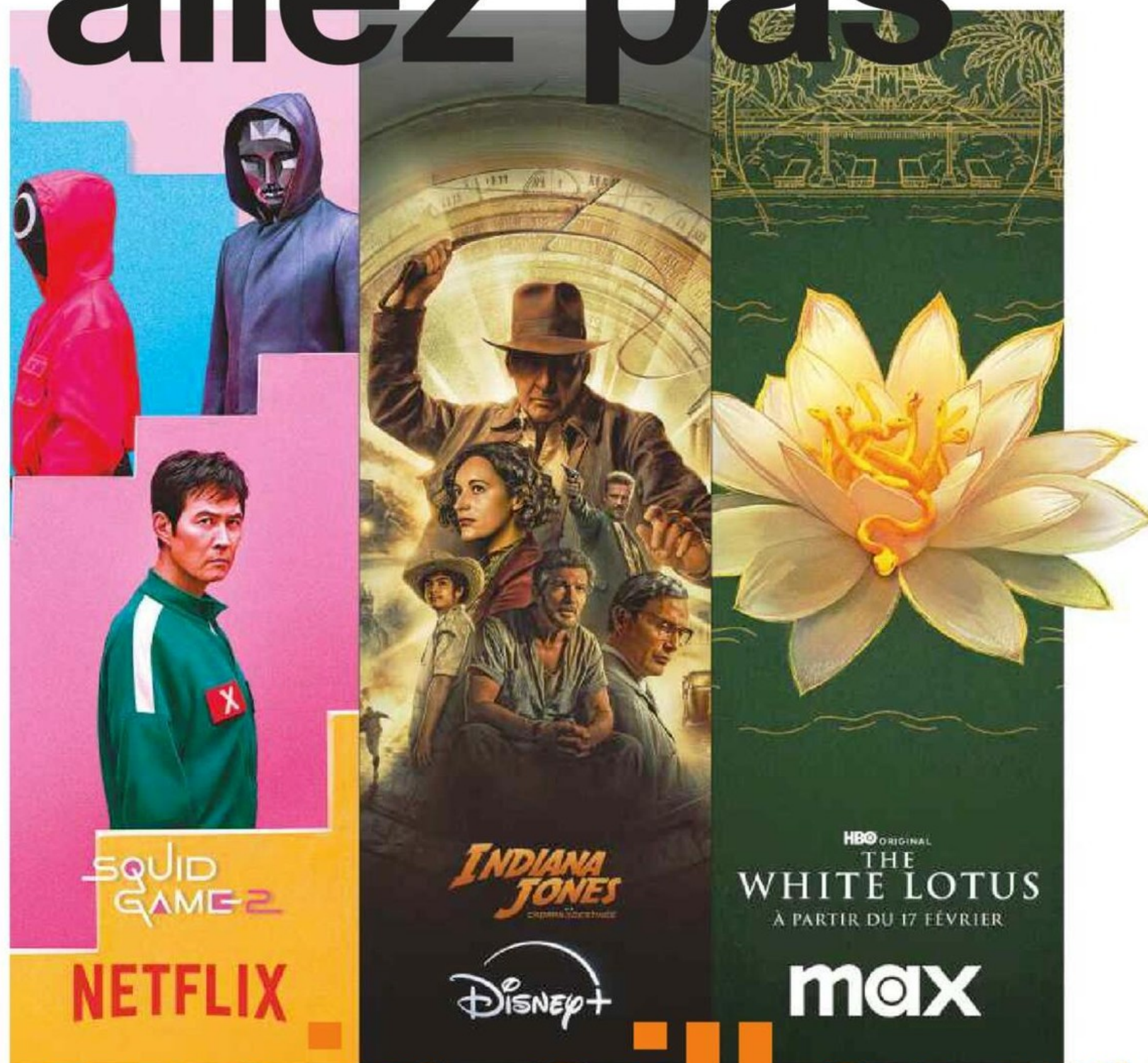
DE PROJECTEUR d'une lampe frontale, se détache un nom latin, gravé dans la chaux : «*Bituius, fils d'Urasari*» (à g.). La quête d'indices continue un peu plus loin, avec ce bloc rocheux (à d.), qui trône, incongru, au beau milieu du passage, et que les Lyonnais ont surnommé le «*gardien*».

BON
À SAVOIR

Plongée virtuelle dans un ténébreux dédale

Pour des raisons de sécurité, l'accès aux arêtes de poisson est interdit au grand public. Mais depuis septembre 2024, les curieux peuvent les explorer en ligne, grâce à un citoyen lyonnais qui a soumis cette idée lors du budget participatif de la ville. Le réseau a ainsi fait l'objet d'une modélisation numérique. Le résultat : une expérience immersive d'une quarantaine de minutes, soit libre, soit guidée grâce à des explications savamment distillées. Un conseil : se connecter si possible sur un grand écran d'ordinateur, pour bien profiter de ce voyage dans l'espace et dans le temps. aretesdepoisson.lyon.fr

N'allez pas



voir ailleurs

-5 €/mois
et par plateforme
de streaming*
remise cumulaire,
sur tous les abonnements
avec ou sans pub⁽¹⁾.

La **Fibre Orange** vous offre
des mois et des mois de plaisir
sur **Netflix, Disney+ et Max**

Disponible avec l'offre Livebox Max.

* Offre soumise à conditions, engagement 12 mois, en France métropolitaine. Avec l'offre Livebox Max à 57,99€/mois (prix hors promotion), sous réserve d'éligibilité, avec décodeur compatible (frais de mise en service : 40€). Souscription de la ou des plateformes en plus auprès d'Orange dans un délai de 3 mois suivant la mise en service de l'offre Livebox Max et activation du compte de la plateforme selon les conditions générales d'utilisation de chacune. Remise(s) appliquée(s) sur la facture Orange. Liste des plateformes au 06/02/25 susceptible d'évolution. Perte de la remise en cas de résiliation après les 3 mois. Frais de résiliation Livebox : 50€. Détails et tarifs sur [orange.fr](https://www.orange.fr)

(1) Hors Netflix Essentiel. Disney et ses sociétés affiliées. © 2025 & TM Lucasfilm Ltd.

orange™
est là



TOUT PRÈS



Le fort de Vaise

Ce bastion est un ouvrage de la ceinture de fortifications construite sous Louis-Philippe entre 1834 et 1848. L'association Odra (Organisation pour la connaissance et la restauration d'au-dessous-terre) propose des visites guidées du fortin. odra-lyon.org



Les traboules des Pentes

Moins célèbres que celles du Vieux Lyon, les traboules de La Croix-Rousse valent autant le détour. Ces passages typiquement lyonnais permettent de passer d'une rue à l'autre à travers les patios d'immeuble. L'immanquable : la cour des Voraces. lyontraboules.net



Édifié au XIX^e siècle en surplomb de la Saône et ceint d'agréables jardins, le fort de Vaise comprend des casemates et des prisons, mais aussi une galerie de fusillade, ainsi que des souterrains.

► Ducourthial. «Ces signes ont pu avoir la vertu d'éloigner le mauvais sort», ajoute-t-il. On distingue également d'antiques graffitis, comme la signature d'un certain Bituius Urasari filius – «probablement un Gaulois», indique le spécialiste. Malgré leur intérêt, ces détails ne permettent pas de résoudre un épineux problème : pourquoi les tunnels ont-ils été consolidés avec des pierres originaires du Mâconnais, alors que les autres constructions romaines de Lugdunum (l'ancien nom de Lyon) ont été érigées avec une roche locale ?

Mais c'est surtout la fonction dévolue à ce souterrain qui pique la curiosité des scientifiques. Les élucubrations les plus farfelues désormais écartées, comme celle d'une cache pour le trésor des Templiers, une piste plus prosaïque se dessine : les arêtes auraient servi à entreposer des denrées, par exemple des céréales. Pour pallier le

manque d'indices matériels, les experts se sont tournés vers la lasergrammétrie et la photogrammétrie. Ces techniques ont permis une modélisation du réseau, qui soutient la crédibilité de l'hypothèse du stockage. «Mais il faut encore confirmer que les conditions environnementales étaient bien adaptées à ce type d'usage», précise l'archéologue Hervé Tronchère. Des analyses de métaux dans le sol sont aussi en cours pour explorer une autre théorie, moins probable : celle d'un dépôt pour un important atelier monétaire de l'Empire romain. Ultime énigme : le rôle joué par les deux gigantesques «antennes». Cyrille Ducourthial imagine qu'elles auraient peut-être servi de fondations à un autre édifice. Mais lequel ? Mystère... ■

Nolwenn Jaumouillé



***Les imprévus, votre famille,
savoir qu'en cas de souci,
il n'y aura pas de souci :
l'Assurance des Accidents de la Vie.***

Pour 20 €/mois⁽¹⁾, notre formule Famille protège tout votre foyer en cas d'accidents domestiques, de loisirs, sportifs ou scolaires, même les moins graves⁽²⁾.

Rendez-vous en bureau de poste.



(1) Tarif en vigueur au 01/01/2025 valable pour la souscription d'un contrat Assurance des Accidents de la Vie en formule Famille. (2) Dans les limites et conditions prévues aux Conditions Générales et Particulières du contrat Assurance des Accidents de la Vie.
CNP Assurances IARD, dénommée sous la marque LA BANQUE POSTALE ASSURANCES IARD – SA au capital de 146 952 480 €. Siège social : 4 Promenade Cœur de ville, 92130 Issy-les-Moulineaux. RCS Nanterre 493 253 652. Entreprise régie par le Code des assurances.
La Banque Postale – SA à Directoire et Conseil de Surveillance. Capital social : 6 585 350 218 €. 115 rue de Sèvres 75275 Paris Cedex 06. RCS Paris n° 421 100 645. ORIAS n° 07 023 424. © Getty Images.



↑ Sur une route rurale près de la bourgade colombienne de Doradal, vers 3 heures du matin, un hippopotame surgit de nulle part. Ces animaux, qui peuvent se montrer très agressifs envers les humains, se déplacent souvent la nuit.



LEUR
MISSION :

traquer les hippos de Pablo Escobar

Il y a quarante ans, le baron de la drogue colombien a introduit clandestinement quatre hippopotames dans son hacienda, en pleine jungle. Depuis, ces pachydermes, qui vivent normalement en Afrique, n'ont cessé de se multiplier. Face au problème, les autorités emploient les grands moyens.

TEXTE JOSHUA HAMMER – PHOTOS GENA STEFFENS

Dans la chaleur moite de l'après-midi, Yamit Díaz Romero dirige notre barque à moteur sur la rivière Claro Cocorná Sur, dans l'ouest de la Colombie, se frayant un chemin sous les bambous, entre les îlots. Des singes hurleurs roux se balancent aux câbles d'une passerelle et leurs cris transpercent la jungle. Des hérons, des aigrettes neigeuses, des pélicans bruns et des perruches filent au-dessus de nos têtes et de l'eau marronnasse. La Claro Cocorná Sur attire les amateurs de rafting en eaux vives. Mais ces derniers temps, elle est devenue le théâtre d'un phénomène naturel troublant...

Sur la barque, m'ont rejoint Alejandro Mira, un vétérinaire de Medellín, et Joshua Wilson, un champion américain de jujitsu et globe-trotteur qui a insisté pour se joindre à nous, et ►

«*Leur gueule ouverte, ce n'est pas mignon, c'est un signe d'agressivité*»

► partage l'expérience avec ses abonnés sur les réseaux sociaux. Au bout d'une heure de navigation, nous voyons la rivière rejoindre le fleuve Magdalena, le plus long de Colombie, qui prend sa source dans les Andes et coule vers le nord sur 1500 kilomètres avant de se jeter dans la mer des Caraïbes. Yamit, gaillard costaud aux lunettes à monture noire, vêtu d'une chemise à motif camouflage rose, scrute la rivière et pointe le doigt droit devant. Près de la rive opposée, à 300 mètres de là, trois paires d'oreilles grises sont en train de s'agiter et des yeux globuleux affleurent à la surface de l'eau. Yamit les contourne avec prudence, puis grimace lorsque Joshua, le champion de jujitsu, envoie un drone dans les airs et cogne sur le plat-bord de l'embarcation pour attirer l'attention des animaux. Une tête gigantesque et bulbeuse s'élève hors des flots et sa gueule s'ouvre, dévoilant des canines acérées. «Les touristes trouvent ça mignon, commente Yamit. Mais c'est un signe d'agressivité.»

Une «narco-ménagerie»

Dans les rivières, les étangs, les marécages, les lacs, les forêts et les routes de la Colombie rurale, on ne s'attend pas vraiment à croiser des hippopotames sauvages, ces énormes mammifères semi-aquatiques qui vivent normalement en Afrique subsaharienne. Leur omniprésence dans ce pays d'Amérique du Sud est le fruit d'un improbable héritage : celui de feu Pablo Escobar, le tristement célèbre baron de la drogue du cartel de Medellín. Entre 1982 et 1984, l'homme dépensa une



↑ Ces biologistes et vétérinaires ont une mission à haut risque : repérer les hippopotames autour du fleuve Magdalena, notamment à l'aide de pièges photographiques, pour ensuite les stériliser en pleine jungle.



↑ En guise d'avertissement, ce spécimen ouvre grand sa gueule lorsqu'une barque s'approche un peu trop près.

partie de son immense fortune pour créer une ménagerie d'animaux exotiques privée (lire encadré) dans son hacienda, située à l'extérieur de la ville de Doradal, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest du fleuve Magdalena. Le narcotrafiquant a été abattu à Medellín par la police colombienne, en 1993, après quoi la population locale a envahi sa propriété et saccagé sa villa, en quête de supposées caches d'argent et d'armes. Puis l'hacienda est tombée en ruine. En 1998, le gouvernement colombien a pris possession des lieux et a fini par transférer la plupart des animaux vers des zoos du pays. Mais les hippopotames – la plupart des sources parlent de trois femelles et d'un mâle – ont été considérés comme trop dangereux pour être déplacés. Ils sont donc restés livrés à eux-mêmes et se sont multipliés. Fin 2023, le gouvernement en dénombrait officiellement 169 mais en réalité, per-

sonne ne sait exactement combien peuplent les rivières et les lacs du bassin du fleuve Magdalena, qui s'étend sur quelque 100 000 kilomètres carrés et abrite les deux tiers de la population colombienne. David Echeverri López, chef du bureau de gestion de la biodiversité de Cornare, une agence publique régionale pour le développement durable, estime le nombre d'hippopotames à environ 200. Des biologistes colombiens prédisent que d'ici à 2040, si rien n'est fait pour contrôler la reproduction, le compte grimpera à 1400 individus !

Des incidents inquiétants

La présence de ces bêtes se dandinant la nuit sur les routes de campagne colombiennes pourrait prêter à sourire si elle n'était pas aussi grave. En Afrique, les hippopotames tuent 500 personnes par an, ce qui en fait l'un des animaux les plus dangereux

pour l'homme. Pour l'instant, en Colombie, les interactions violentes ont été limitées, mais les incidents inquiétants se multiplient. Des agriculteurs ont été attaqués et des champs saccagés. L'année dernière, un hippopotame qui traversait une route a été heurté et tué par une voiture. Peu de temps après, un autre a pénétré dans la cour d'une école, forçant les enseignants et les enfants à se mettre à l'abri. Personne n'a été blessé, mais l'incident a été largement relayé par les médias colombiens, ce qui a accru la pression sur les autorités. Et le danger ne se limite pas à l'homme : les scientifiques colombiens tirent la sonnette d'alarme quant à l'impact sur l'écosystème de la région (lire les encadrés pages suivantes).

Ce problème hors norme pousse les défenseurs de l'environnement colombiens à chercher des solutions... inhabituelles. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis retrouvé avec ►

► le Dr Alejandro Mira à guetter des hippopotames sur le fleuve Magdalena. Ce vétérinaire fait partie d'un nouveau programme de contrôle des animaux, le premier du genre, qui vise non pas à capturer ou à éliminer ces animaux, mais à les stériliser en pleine nature. «Ce genre d'intervention est pratiqué dans les zoos, mais personne ne savait comment procéder à l'extérieur», explique Alejandro Mira. Nous avons dû apprendre sur le tas.»

Alejandro Mira et moi-même avons profité d'une pause dans les opérations de castration pour venir constater par nous-mêmes la croissance de la population. Alors que nous tournons autour des hippopotames, Yamit Díaz Romero s'assure que la barque reste à distance suffisante : observer des hippopotames dans la nature est très risqué.

Des manifestations pro-hippos dans tout le pays

Une demi-heure après le début de notre excursion, le moteur du bateau s'arrête brusquement. Yamit tire plusieurs fois sur la corde pour le relancer, en vain, le moteur répondant par un crachotement. Pendant ce temps, nous dérivons dangereusement vers le groupe d'hippopotames. Les mastodontes se tournent vers nous, nous scrutent. Wilson, le champion de jujitsu, les scrute lui aussi. Puis il marmonne, inquiet : «Oh, oh.» Enfin, d'un coup sec, Yamit redonne vie au moteur et nous repartons lentement dans l'autre sens, vers la Claro Cocorná Sur.

C'est en 2008, alors que la population d'hippopotames avait atteint une vingtaine d'individus, que le ministère colombien de l'Environnement a décidé d'agir. David Echeverri López, jeune diplômé en botanique à l'université d'Antioquia, à Medellín, a alors été engagé par Cornare pour aider à trouver des solutions. L'une de ses premières initiatives : demander conseil à des experts sud-africains. «Ils m'ont dit : "Vous avez un problème"», explique le biologiste barbu, attablé dans un restaurant de Doradal, ville ►

AU DÉBUT, ILS N'ÉTAIENT QUE QUATRE...



4
en 1981

169
en 2022

434
en 2030 ?

Source : ministère de l'Environnement colombien.

→ À l'entrée de l'ancienne propriété d'Escobar, trône toujours la réplique du monomoteur que le narcotrafiquant a utilisé la première fois qu'il a acheminé de la cocaïne aux États-Unis.



Vanessa, la mascotte des lieux, vit en captivité dans l'ancienne hacienda de Pablo Escobar, transformée en parc à safari.

UNE SITUATION BIENTÔT HORS DE CONTRÔLE ?

Ces animaux semi-aquatiques originaires d'Afrique se sont tellement plu dans cette partie de la jungle colombienne, traversée par le fleuve Magdalena, qu'en quatre décennies, ils ont pullulé et colonisé de nouveaux territoires. Selon le dernier recensement mené en 2023, ils seraient 169 (voire 200 selon un biologiste local). Sans action pour contrôler leur population, leur nombre pourrait exploser, et atteindre 434 en 2030, puis 1400 en 2040 ! «*Les hippopotames utiliseront le fleuve Magdalena comme leur principale voie d'expansion*», explique Francisco Sánchez, responsable de l'environnement dans la municipalité de Puerto Triunfo. *Ils iront jusqu'à la mer, car ils suivront simplement le fleuve.*» L'homme qualifie la situation de «*complètement hors de contrôle*». «*Si je vivais en Colombie, je serais inquiète*», confirme Rebecca Lewison, chercheuse américaine à l'université d'État de San Diego. *La Colombie possède une grande biodiversité et cet environnement n'est pas fait pour accueillir ces mégas herbivores.*»

Getty Images



Sofia Fernandez Africano

↑ Stériliser un tel animal est ardu : une fois l'hippopotame endormi, les vétérinaires doivent pratiquer une incision à travers sa peau épaisse et ses couches de graisse afin d'extraire ses testicules, parfois enfouis profondément.

► touristique à quatre heures de route à l'est de Medellín et ancien fief de Pablo Escobar. *Ils ont ajouté* : « *La seule solution, c'est de les tuer.* » L'année d'après, le gouvernement a engagé un chasseur pour abattre les hippopotames. Puis une photo a circulé dans les médias montrant le cadavre d'un mâle appelé Pepe, qui s'était égaré à 95 kilomètres de l'hacienda du narcotraffiquant, et des manifestations pro-hippopotames ont éclaté dans tout le pays. Face au tollé, le ministre de l'Environnement a démissionné et les abattages ont été suspendus.

David Echeverri López a dû chercher d'autres méthodes. Pour contenir les hippopotames, l'agence Cornare a tenté de clôturer l'hacienda avec des

haies, des barbelés et des clôtures électriques, sans succès. Elle a aussi contacté des zoos en Inde, aux Philippines, en Équateur et dans d'autres pays pour qu'ils adoptent les animaux. Mais personne n'en voulait. « *Les hippopotames sont difficiles à élever, ils sont énormes et la filtration de l'eau – nécessaire compte tenu de la quantité d'excréments – est coûteuse*, explique Rebecca Lewison, biologiste à l'université d'État de San Diego, coprésidente du groupe de spécialistes des hippopotames de l'Union internationale pour la conservation de la nature. *La plupart des zoos intéressés par un hippopotame en ont déjà un, et s'ils n'en ont pas, c'est qu'ils n'en ont pas les moyens.* » Le personnel de Cornare

a également essayé de castrer chimiquement les animaux à l'aide de fléchettes, une procédure utilisée avec succès dans les zoos. Mais pour un hippopotame, il faut plusieurs injections, espacées de plusieurs mois sur une période de deux ans, et il s'est avéré quasi impossible de suivre et retrouver à temps les animaux en liberté ayant reçu la première dose pour leur administrer la suite de leur traitement. Seule solution : la chirurgie.

Après le déjeuner, j'accompagne David Echeverri López jusqu'à l'entrée de l'hacienda Nápoles, la fameuse propriété d'Escobar, à Puerto Triunfo, non loin de Doradal. En 2007, la municipalité s'est associée à une entreprise privée pour en faire un zoo et un parc à

Les faire adopter par des zoos ? Impossible, les élever coûte trop cher, nul n'en veut

safari – avec de nouveaux animaux – et c'est aujourd'hui la principale attraction touristique du coin. Des statues de dinosaures, d'hippopotames et d'autres bestiaux peintes de couleurs criardes, dont certaines datent de l'époque d'Escobar, se dressent le long de la route bitumée qui serpente à travers les pâturages vallonnés. Nous descendons une pente raide vers ce qui était autrefois l'un des lacs artificiels de la propriété, aujourd'hui situé à l'extérieur du domaine. Là, une douzaine d'hippopotames se prélassent. En nous voyant, ils se rapprochent de la rive. «Ne vous inquiétez pas, me rassure David Echeverri López. Nous sommes à mi-pente, nous avons donc un certain avantage si l'un d'entre eux attaque.»

La population d'hippopotames dans ce lac a atteint une cinquantaine d'individus – c'est le plus grand troupeau en liberté dans la région. Ces animaux sont la première cible de la nouvelle campagne de stérilisation chirurgicale. David Echeverri López désigne un corral à quelques dizaines de mètres du lac, construit à l'aide d'un alliage métallique quasi incassable. L'équipe de Cornare éparpille carottes, choux et fruits pour attirer les hippopotames dans l'enclos, avant qu'une porte à ressort ne se referme sur eux. Des membres de l'équipe vérifient les lieux tous les soirs et, lorsqu'ils voient un pachyderme pris au piège, ils préviennent l'équipe chirurgicale. ●

UN DÉFI
DE TAILLE

POURQUOI ILS SONT UN PROBLÈME

↳ Ils se reproduisent vite.

Les femelles peuvent mettre au monde un petit tous les 18 mois, et cela 25 fois au cours de leur vie, laquelle dure de 40 à 50 ans.

↳ Ils sont envahissants.

Les jeunes mâles sont chassés du troupeau par le mâle dominant. Ils sont alors contraints de migrer ailleurs, et fondent ensuite leur propre troupeau, s'appropriant ainsi de nouveaux territoires.

↳ Ils produisent trop

d'excréments. Un hippopotame laisse jusqu'à neuf kilos d'excréments par jour dans la nature. En Afrique, ces déjections ont longtemps fourni des nutriments aux poissons dans les rivières et les lacs, mais ces dernières années, peut-être en raison du réchauffement, d'une agriculture gourmande en eau et d'une sécheresse croissante, elles se sont accumulées à des niveaux toxiques dans des mares stagnantes, tuant la vie aquatique qui en bénéficiait autrefois. Les experts redoutent que la même chose ne se produise en Colombie.



Illustration créée à l'aide d'une IA



● C'est en octobre dernier qu'Alejandro Mira a participé à sa première castration chirurgicale d'hippopotame. «J'étais nerveux», confie-t-il alors que nous roulons le soir sur une route de campagne, guettant les hippopotames. Peu avant l'aube, dans l'obscurité, Alejandro s'est retrouvé au bord du lac face à un mâle de 360 kilos – un poids relativement modeste – qui faisait les cent pas à l'intérieur de l'enclos. Un membre de l'équipe a tiré trois fléchettes tranquillisantes dans l'arrière-train de l'animal. Le groupe a ensuite attendu à l'extérieur. Au bout de quarante-cinq minutes, l'animal s'est assis – «comme un chien», se rappelle Alejandro – puis il a roulé sur le côté, s'affaissant dans une mare de boue. Le Dr Mira avait déjà castré de nombreux chevaux, chiens et chats, mais là, ce n'était pas la même histoire. Pour vérifier que l'hippopotame était bien inconscient, un membre de l'équipe lui a chatouillé les oreilles.

↑ Cette buvette donne le ton à l'entrée de l'ex-hacienda. Avec sa nouvelle ménagerie (légale désormais), celle-ci est devenue une destination touristique.

Comme elles ne bougeaient pas, il a fait signe aux autres. Les vétérinaires ont noué une corde autour des pattes de l'animal, qu'ils ont ensuite traîné sur quelques mètres jusqu'à une toile stérile servant de bloc opératoire. L'équipe a revêtu des blouses chirurgicales et dressé une tente en toile pour se protéger, ainsi que l'animal, du soleil levant. Ils ont ensuite tapoté l'hippopotame avec des lingettes stériles et lui ont posé des perfusions – d'antibiotiques, d'anti-inflammatoires et d'anesthésiques – dans les oreilles et la langue. La vétérinaire en chef, Cristina Buitrago, s'est agenouillée et a palpé l'abdomen de l'hippopotame à la recherche de ses testicules, situés

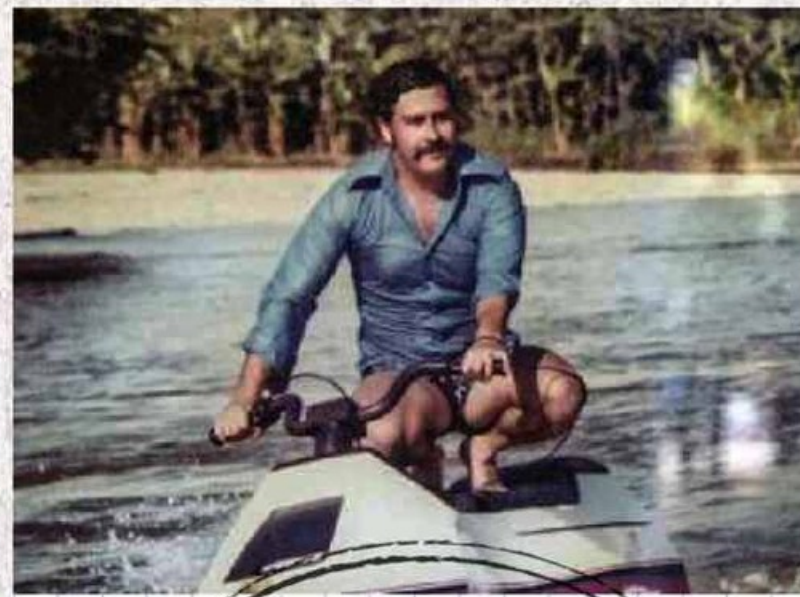
dans le canal inguinal. Les testicules étant rétractables et pouvant se trouver jusqu'à 40 centimètres de profondeur à l'intérieur du corps, ils peuvent être difficiles à trouver. Cristina Buitrago a pratiqué une incision de six centimètres, coupant avec difficulté à travers la peau épaisse et les couches de graisse. Alejandro Mira s'est agenouillé à côté d'elle et lui a tendu les instruments chirurgicaux. Puis, après avoir sectionné délicatement les vaisseaux sanguins, le Dr Buitrago a extirpé les testicules, gros comme des mangues – «à peu près de la taille des couilles d'un cheval», précise Alejandro Mira. La vétérinaire les a coupés puis a refermé la plaie. L'animal étant encore endormi, l'équipe s'est hâtée de retirer l'équipement médical et de sortir du corral, surveillant l'hippopotame jusqu'à ce qu'il reprenne conscience et franchisse le portail en titubant pour rejoindre le lac. Durée de toute l'opération : sept heures.

Après avoir monté avec succès ce programme l'année dernière, l'équipe a stérilisé sept hippopotames en trois mois – un exploit, mais encore loin des 40 castrations par an jugées nécessaires pour contrôler la population. Fin 2023, l'accord signé entre Cornare et le gouvernement est arrivé à échéance, et la poursuite du programme a été remise en question, ces interventions ne suffisant pas à résoudre le problème. En avril 2024, l'équipe vétérinaire était de retour sur le terrain pour castrer trois hippopotames supplémentaires, mais, David Echeverri López le reconnaît, il faudra sans doute se résoudre à abattre des animaux.

Avant de repartir, je me rends avec Alejandro Mira dans une maison d'hôtes, la Villa Sara, à quelques kilomètres de l'hacienda Nápoles. Le gardien a informé Cornare qu'un hippopotame s'est installé dans un plan d'eau derrière la propriété, et Alejandro a été appelé pour évaluer la situation.

«J'ai fini par accepter sa présence dans le jardin»

Nous remontons une longue allée jusqu'à une villa de style colonial où Escobar aurait vécu dans les années 1970 alors qu'il était à la recherche d'un ranch. La gardienne, une jeune femme nommée Flor Daza, nous conduit dans le jardin. «Il est là !», s'exclame-t-elle en montrant une paire d'yeux et un museau qui dépassent de l'étang. Alejandro explique que l'animal est probablement un jeune mâle exclu du troupeau par le mâle dominant. «Lorsqu'il m'a regardée dans les yeux pour la première fois, j'ai été terrifiée, confie Flor Daza. Mais comme on le voit tous les jours, nous n'avons plus peur de lui.» Au crépuscule, pendant que l'hippopotame sort du bain en quête de nourriture dans les bois adjacents,



UN NARCO-SAFARI

Au début des années 1980, fasciné par le pouvoir symbolique des bêtes sauvages, Pablo Escobar s'est offert une drôle de ménagerie. Des hippos, des girafes, des antilopes... «Mais pas de lions ni de tigres, rassure Francisco Sánchez, chargé des questions environnementales dans la bourgade de Puerto Triunfo. Car il est très compliqué de nourrir et de gérer ces carnivores.» D'autant qu'Escobar avait décidé d'ouvrir son zoo au public – «un moyen de se rendre populaire», précise Francisco – et ne voulait prendre aucun risque. Sous une chaleur accablante, des foules faisaient la queue durant des heures aux portes de l'hacienda, pour grimper à bord de voitures et explorer la propriété, passant devant des éléphants, des zèbres et d'autres animaux exotiques... Francisco en a lui-même fait l'expérience en 1982. «Il y avait alors une éléphante qui rentrait sa trompe à l'intérieur des voitures et les gens l'adoraient», se souvient-il.

← Cette photo d'archive montre Pablo Escobar faisant du jet-ski sur un lac artificiel de l'hacienda dont il avait fait un zoo à la fois clandestin et ouvert au public !

Flor confie : «Je l'ai accepté et j'en suis même venue à considérer sa présence ici comme un privilège.»

Cette ambivalence reflète le sentiment de nombreuses personnes que j'ai rencontrées en Colombie au sujet de ces hippopotames : un mélange d'affection, d'instinct protecteur et de crainte. Dans cette région du monde qui a connu des décennies de troubles et de guerre civile, nombreux sont ceux qui voient dans la présence de ces animaux une opportunité économique. Juste à côté de l'ancienne hacienda d'Escobar, un homme a ainsi transformé le dernier étage de son épicerie en hôtel de tourisme et il publie sur les réseaux sociaux des vidéos montrant des groupes de quatre ou cinq hippopotames – «nos animaux de compagnie», comme il les appelle – qui passent la nuit devant son magasin pour aller brouter dans la campagne. Isabel Romero, elle, dirige une association à but non lucratif élevant des tortues de rivière qui sont en voie de disparition dans la rivière Claro Cocorná Sur. Récemment, elle a lancé des excursions d'observation d'hippopotames, avec déjeuner et promenade en bateau jusqu'au fleuve Magdalena, moyennant 100 dollars. Et c'est un franc succès. ■

Joshua Hammer

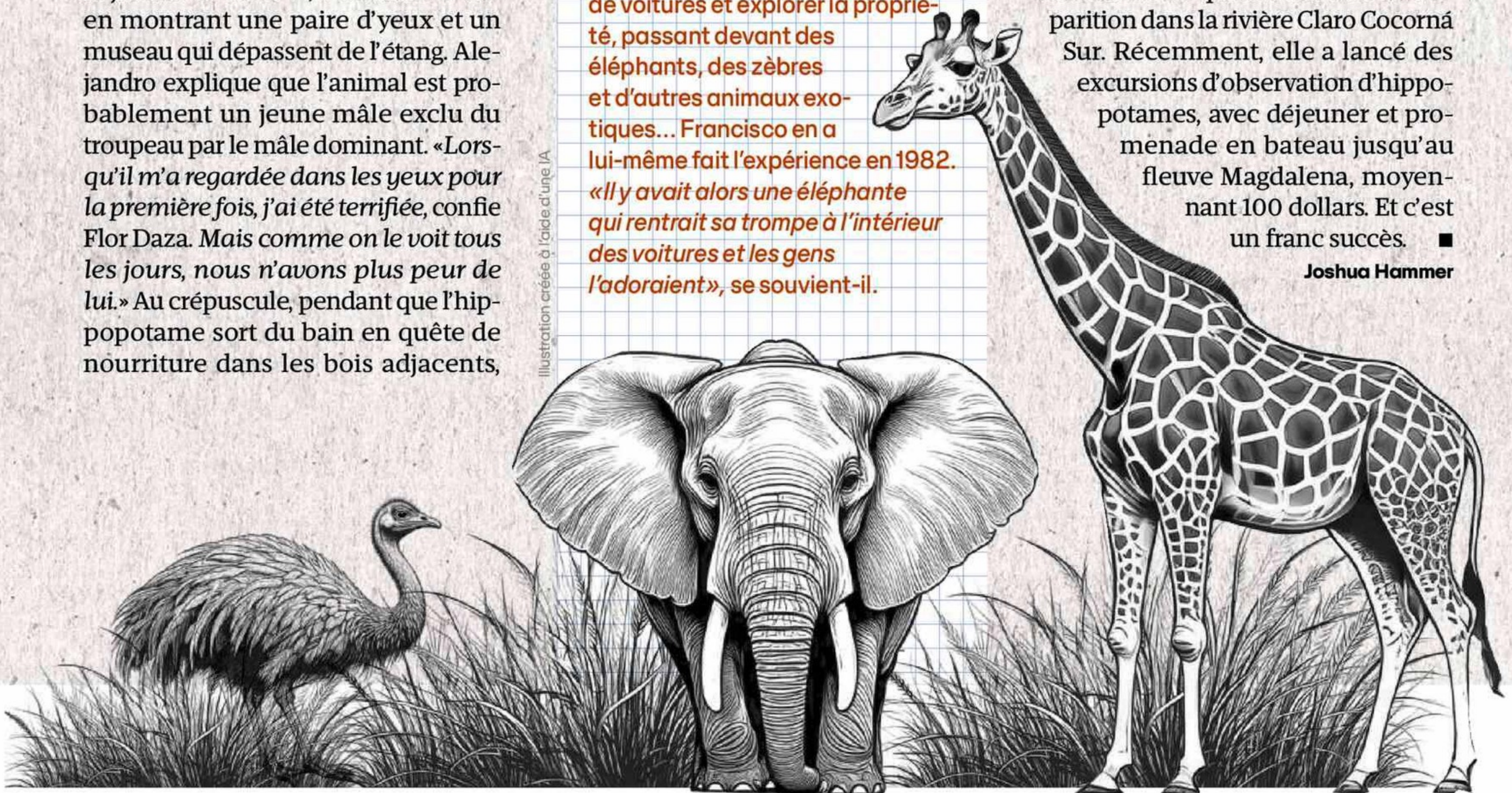


Illustration créée à l'aide d'une IA

Une frontière

DEPUIS UN AN, L'ESPAGNOL DANIEL OCHOA DE OLZA PHOTOGRAPHE LE «MUR» ENTRE LE MEXIQUE ET



Cette frontière est un concept, une ligne tracée tout droit sur une carte, pas une réalité géographique»

LES ÉTATS-UNIS. CE QUI LE FASCINE : L'INUTILITÉ DE CE PROJET TITANESQUE.

en pointillé

TEXTE ANNE CANTIN – PHOTOS DANIEL OCHOA DE OLZA

Attention : obstacle ! Dans les environs de la ville mexicaine de Mexicali (État de Basse-Californie), la barrière s'interrompt là où commence la montagne.



C'est le plus long ouvrage construit par l'homme depuis la muraille



Longue de 3 145 km, la frontière n'est barricadée que sur un tiers de sa longueur. Le mur est constitué de tronçons s'arrêtant parfois

de Chine, et il ne fonctionne pas du tout»



brusquement comme ici, en Californie, à Campo (à g.) et sur le flanc de cette colline de l'Imperial Valley (à d.).

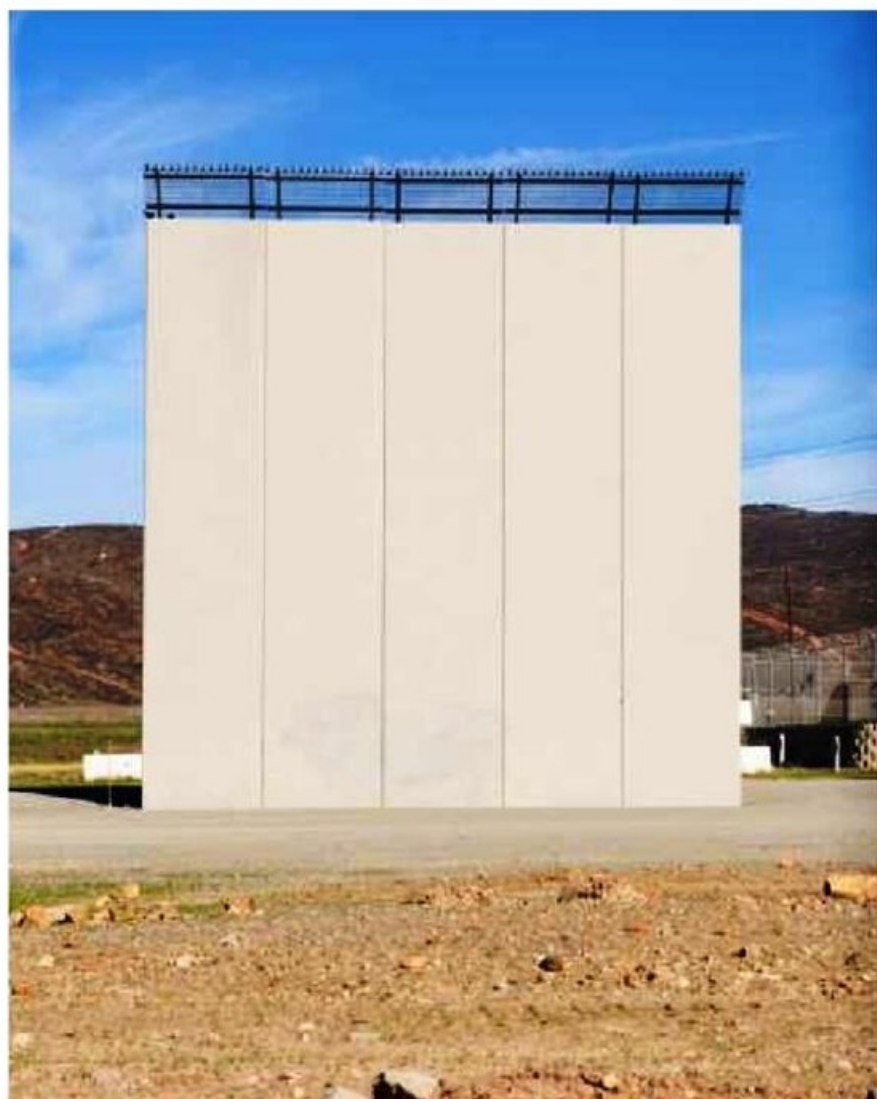


Pourquoi ces vides
entre les barrières ? Pourquoi les portes
de certaines clôtures restent-elles ouvertes ?
Je n'ai pas de réponse à apporter,
juste des photos à montrer»



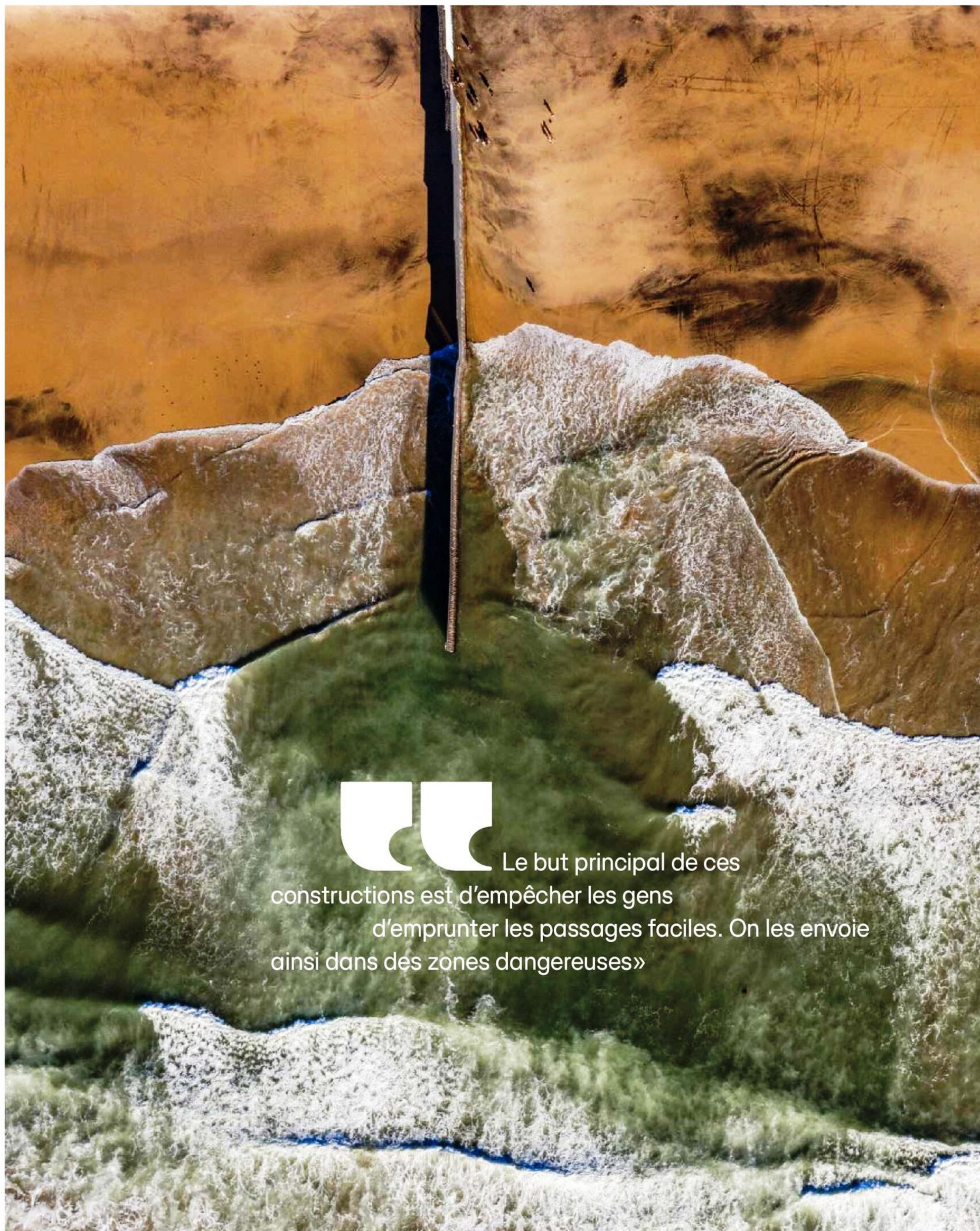


Cette ouverture béante dans le mur entre l'État de Sonora (Mexique) et l'Arizona (États-Unis) n'était pas surveillée quand Daniel l'a photographiée.



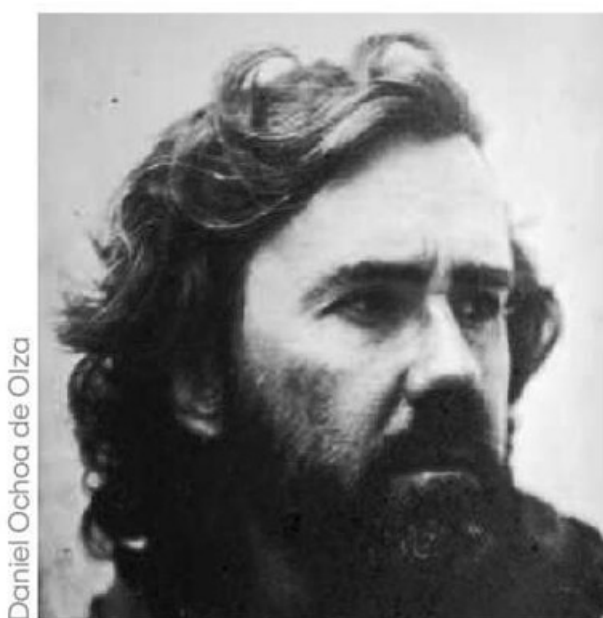
En 2018, lors d'un reportage sur les migrants, Daniel a photographié ces huit prototypes de murs de 5,5 à 9 mètres de haut, érigés l'année précédente près de la ville californienne de San Diego. Avant de les détruire en 2019, l'administration de la frontière a testé leur efficacité face à la contrebande, à l'escalade et à la pose d'échelles, ainsi que leur... esthétique ! Construire un mile (1,6 km) de mur coûte 6,5 millions de dollars.





“ Le but principal de ces constructions est d’empêcher les gens d’emprunter les passages faciles. On les envoie ainsi dans des zones dangereuses »

Voici la portion de mur la plus à l’ouest, entre San Diego et Tijuana. La plus à l’est se situe près d’El Paso, au Texas.



Daniel Ochoa de Olza

DANIEL OCHOA DE OLZA

De formation artistique, puis douze ans photoreporter à l'agence Associated Press, cet Espagnol multiplie les projets combinant contexte sociétal et impact visuel fort.

«Un dispositif hors de prix, dangereux et inefficace»

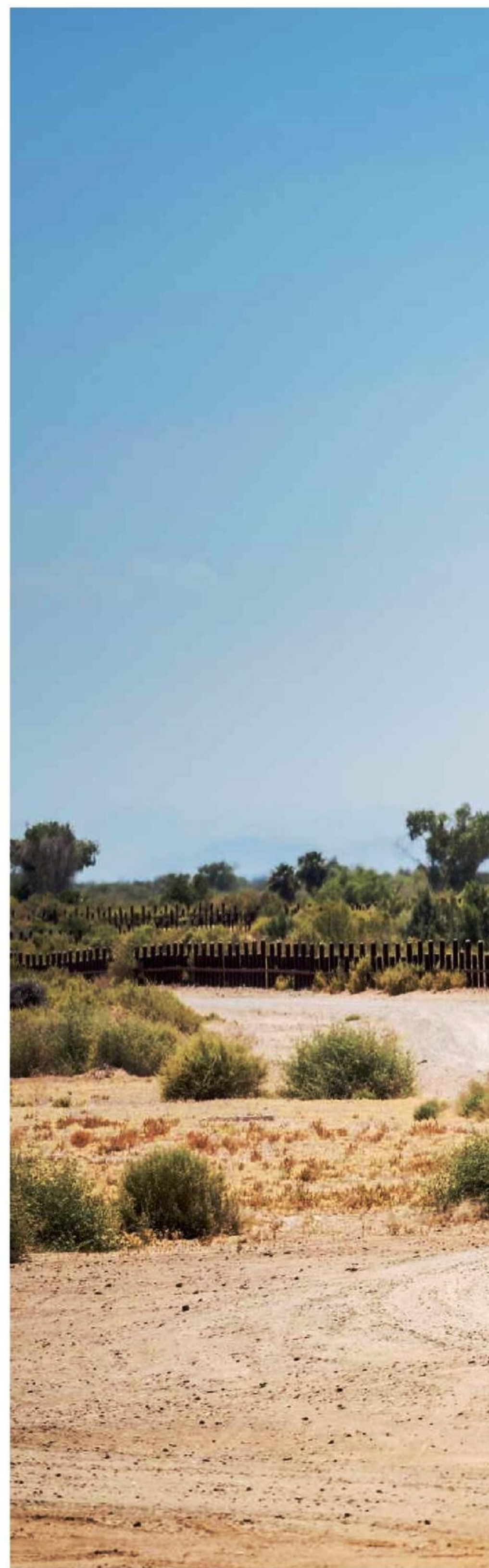
Un choc. C'est ce que Daniel Ochoa de Olza a ressenti lorsqu'il s'est retrouvé au pied du mur de séparation entre les États-Unis et le Mexique pour la première fois, il y a six ans, alors qu'il réalisait un sujet sur les migrants. «*Cette frontière, tout le monde en parle, mais c'est juste un concept, une ligne tracée sur une carte, explique-t-il. Ce n'est que lorsqu'on est face au mur que l'on se rend compte de sa réalité. Pour que chacun se fasse son opinion, j'ai choisi de le photographier dans son contexte, dans les paysages qu'il traverse.*»

Des dizaines de milliers de morts

Son opinion à lui est tranchée. «*Ce système hors de prix met en danger les migrants, abîme la nature et ne sert à rien*», assène celui qui a intitulé ce travail photographique *The Gap* («le vide»). Les 1 000 kilomètres de barrières qui séparent les deux pays sont en effet constitués de sections disjointes, dont certaines sont en très mauvais état et d'autres se résument

à des clôtures basses faciles à enjamber (dans les territoires amérindiens notamment, pour que les tribus puissent circuler où bon leur semble). Le tout laisse des «vides» qui attirent les migrants. «*Le but de cette séparation est de décourager les passages dans les zones les plus faciles*, poursuit Daniel. *On dirige donc les gens vers les terrains les plus inhospitaliers, les déserts, les montagnes sans routes ni chemins, où ils se retrouvent à la merci des passeurs et des narcotrafiquants. Cela leur fait courir un risque mortel* [10 000 décès déplorés depuis 1994 d'après les gardes-frontières américains, plus de 80 000 d'après les ONG] *et surtout c'est inefficace.*» Car la barrière virtuelle (drones, caméras, capteurs de mouvement) censée compléter les obstacles physiques n'arrête pas le flux. «*Quand vous avez fui une guerre, avez tout perdu et marchez depuis des heures dans le désert, ce n'est pas une caméra qui va vous décourager*», conclut Daniel. ■

Anne Cantin





Chaque jour, des centaines de personnes traversent ce système de barrières "infranchissables"»



Dans les territoires amérindiens (ici près de Yuma, en Arizona), de simples croisillons antivéhicules marquent la frontière.



Franck Guiziou / hemis.fr

↑ Un dédale aquatique et végétal où il fait bon se perdre : sur les eaux tranquilles qui baignent l'île Munroe, dans le sud des Backwaters du Kerala, une petite barque glisse en silence sous la voûte des cocotiers.



L'INVITATION AU VOYAGE

Inde du Sud

Une échappée sereine au Kerala

CLIMAT, NATURE, ART
DE VIVRE... ICI, TOUT INVITE
À LA DÉCONNEXION.
DANS LES ASHRAMS,
GARDIENS DES SAVOIRS
AYURVÉDIQUES, ET LES
FORÊTS LUXURIANTES QUE
BAIGNENT LES RIVIÈRES DES
BACKWATERS, NOS
REPORTERS ONT PARCOURU
UNE INDE APAISÉE,
LOIN DU TUMULTE DES VILLES.

Le Kerala, pays de Vishnou

SELON UNE LÉGENDE HINDOUE, CETTE RÉGION FUT CRÉÉE
PAR UN AVATAR DE LA DIVINITÉ PROTECTRICE, QUI AURAIT FAÇONNÉ
CE KALÉIDOSCOPE DE FORÊTS, DE DOUCES COLLINES ET
DE PLAGES DORÉES BAINÉES PAR LA MER DES LAQUEDIVES.

TEXTE : CYRIL GUINET

Anton Jankovoy / Getty Images - Cartes : Légendes Cartographie



À MUNNAR, UN OCÉAN DE VERDURE

← Son vert tendre tapisse les collines des Ghats occidentaux, chaîne montagneuse qui marque la frontière orientale du Kerala. Le thé, introduit par les Britanniques au XIX^e siècle, fait partie de l'identité de cette région et il a même son musée, à Munnar. Robuste thé noir aux arômes corsés, il est bu nature ou agrémenté d'épices. La région produit aussi du thé vert et du thé blanc.





Kozhikode (Calicut) •

Kochi (Cochin) •

Thiruvananthapuram (Trivandrum) •

UN TOIT D'OR VEILLE SUR LA CAPITALE

← Dédié à Vishnou, le temple de Sree Padmanabhaswamy, édifié au XVII^e siècle à Thiruvananthapuram (Trivandrum), est célèbre pour son opulence, en particulier sa toiture couverte d'or. En 2011, on y a retrouvé, dans des chambres secrètes, un immense trésor de bijoux, pièces d'or et pierres précieuses. Chaque jour à l'aube, l'ouverture de ce lieu sacré se fait au son des instruments traditionnels.



Photos : Marijaž Tančić



Nileshwar

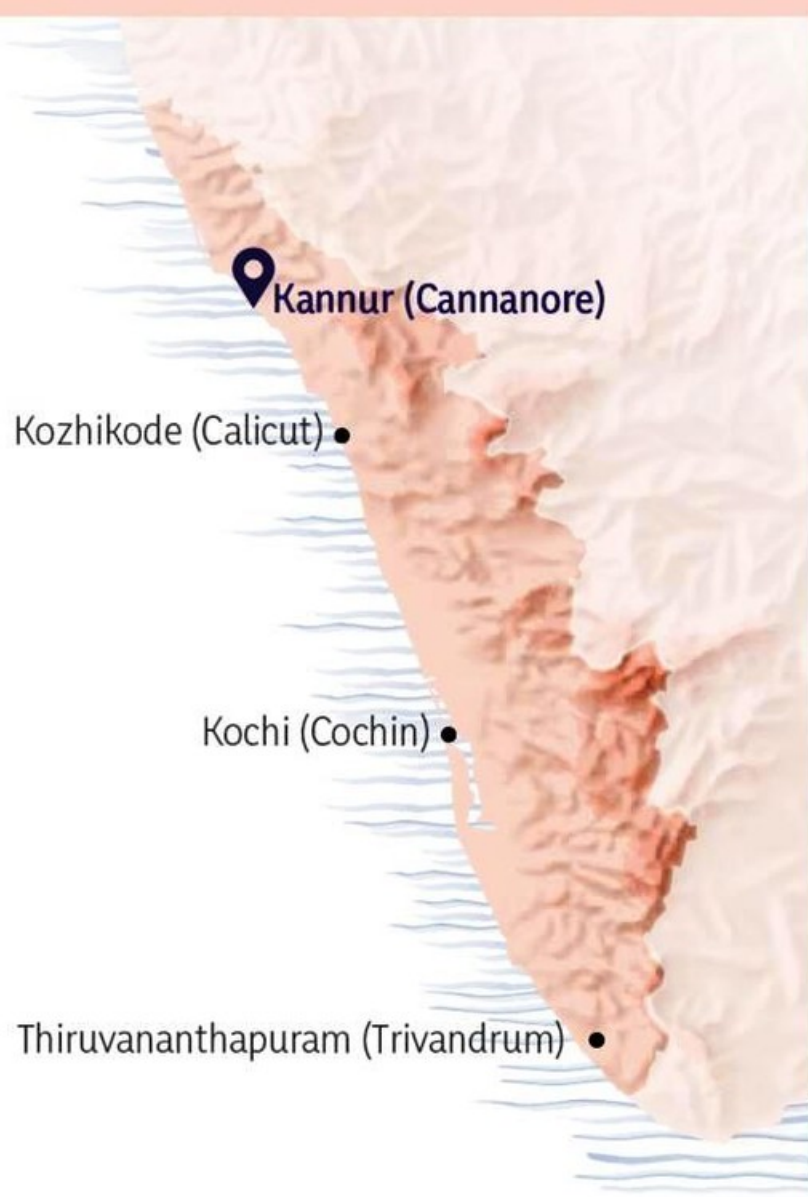
Kozhikode (Calicut)

Kochi (Cochin)

Thiruvananthapuram (Trivandrum)

UN TEMPLE ENTRE LE BIEN ET LE MAL

← Au petit matin, le temple d'Alinkal Sree Bhadrakali, à Nileshwar, dans le nord du Kerala, s'éveille. Dédié à un avatar bienveillant de Kali, déesse associée à la destruction, au temps et à la transformation, ce sanctuaire millénaire abrite aussi une effigie de Narasimha (à g.), mi-homme mi-lion, l'un des nombreux avatars de Vishnou, symbolisant le triomphe du bien sur le mal.



PRÉCIEUSE CÔTE DE MALABAR

→ Sur le sable mordoré de la plage de Payyambalam, à deux kilomètres de Kannur (Cannanore), des adolescentes jouent, leurs rires se mêlant au murmure des vagues. Mais Payyambalam, bien plus qu'un lieu de détente où profiter de la fraîcheur du soir, joue aussi un rôle crucial dans l'écosystème côtier de la région. Ses rivages sablonneux et la végétation environnante accueillent une faune riche, contribuant ainsi à l'équilibre écologique local.







↑ Chaque soir, au crépuscule, Mohammed, employé du centre Harivihar de Kozhikode, purifie les pièces avec des fumigations d'encens boisé.

La terre des gourous

C'EST AU KERALA QUE LES MAÎTRES DU YOGA, UNE PRATIQUE LIÉE À L'AYURVÉDA, LA MÉDECINE TRADITIONNELLE INDIENNE, ONT FONDÉ DES ÉCOLES RÉPUTÉES DANS TOUT LE PAYS. NOUS LES AVONS RENCONTRÉS.

TEXTE GUILLAUME DELACROIX

Des plages de sable doré bordées de cocotiers à l'infini. Des montagnes luxuriantes où se nichent les plantations d'épices. Un entrelacs de lagunes et de rivières, paradis des oiseaux. Un voyage au Kerala est une invitation à ralentir. Et à s'adonner, de novembre à mars, lorsque les taux d'humidité sont plus raisonnables et les températures plus clémentes, à une pratique en plein air qui fait la renommée de cette région de l'Inde : le yoga.

Cette fameuse discipline, bien connue en Occident, est en Inde associée à l'ayurvéda, médecine traditionnelle s'appuyant sur des rituels d'hygiène de vie, une alimentation saine, souvent végétarienne, afin de purifier corps et esprit. Elle est vraisemblable-

→ Sur la terre craquelée d'une banlieue de la capitale Thiruvananthapuram, un adepte réalise la posture *ganda bherundasana* (sur le menton), une figure de yoga qui requiert une grande force et technique très avancée.

ment apparue il y a cinq millénaires, aux sources du Gange, dans l'Himalaya. Donc dans le nord de l'Inde. Pourtant, au Kerala, elle est particulièrement répandue. Les entreprises l'encouragent pour garder leurs employés en forme. Le matin, des groupes se réunissent pour des séances dans les parcs et sur les plages. Partout, on trouve centres de remise en forme et ashrams consacrés à cette pratique dans son approche la plus authentique, avec des cours de tous niveaux dispensés lors de séjours d'une ou plusieurs semaines par des professeurs expérimentés.

Le cobra, à l'aube et à jeun

«Au départ, il s'agissait d'imiter la nature, en reproduisant les gestuelles animales : les positions du chat, du chameau, du scorpion, du chien, du cobra, du papillon...», explique Sinu Kuriakose, professeure de yoga dans la région de Nileshtar. Elle-même est spécialiste de *hatha yoga*, discipline qui consiste à effectuer des exercices de respiration, avant de prendre les postures traditionnelles, les asanas, puis de pratiquer des étirements et une profonde relaxation. «L'idéal est de pratiquer vers 6 heures, avant le lever du soleil et à jeun», précise-t-elle.

C'est durant l'Antiquité que le yoga et l'ayurvéda ont sans doute fait du Kerala leur terre d'élection. Des peintures représentant des yogis en méditation, dans des postures proches des asanas actuelles, attestent de la diffusion du yoga dans le sud de l'Inde à cette époque. Au fil des siècles, les *ash-tavaidya*, des guérisseurs du Kerala, se sont transmis les savoirs ayurvédiques, ancrant ces pratiques dans la société, ➤



Getty Images



Harivihar Resort

← Bien que retraité, le gourou Gopalji, figure emblématique du yoga au Kerala, continue de rayonner à travers les nombreux élèves qu'il a formés.

► malgré les invasions et les colonisations. Certaines des techniques ne se pratiquent d'ailleurs qu'au Kerala. Ainsi, près de Kottayam, dans le Sud, un centre, niché dans un décor paisible de rizières et de palmiers, dispense le *kuti pravesika rasayana*, censé ralentir le processus de vieillissement, et qui voit le patient méditer, isolé dans une hutte sombre pendant trente jours.

Des cliniques ayurvédiques

Dans sa pratique la plus abordable, le yoga imprègne le quotidien des Kéralais. Le gouvernement local en fait la promotion, l'intégrant dans les programmes scolaires. En juin dernier, Veena George, la ministre de la Santé du Kerala a annoncé la création de 10000 clubs spécialisés. Elle espère la formation de 2,5 millions de personnes (sur une population de 39 millions de Kéralais) et voit dans le yoga «un moyen scientifique de développer le bien-être physique, mental et émotionnel de la population, plus

sérieux que les conseils de santé qui circulent sur les réseaux sociaux».

À Kozhikode (Calicut), c'est à l'aube que le gourou Gopiji, successeur de l'illustre Gopalji, une figure emblématique du yoga au Kerala, donne ses cours. Barbe et cheveux blancs, le sexagénaire, pieds nus, vante les mérites du *shavasana*, une posture de relaxation (allongé sur le dos, bras légèrement écartés, paumes tournées vers le ciel). «Cette position élimine la fatigue et favorise le calme spirituel», dit-il. La séance se poursuit avec le *sukhasana*, méditation en position assise, jambes croisées ou repliées sous les fesses, puis des exercices de la nuque et des mouvements des yeux destinés à mettre les sens en éveil. Elle se termine par une série de *pranayama*, des respirations lentes et profondes. «En s'oxygénant, l'esprit s'apaise et se tranquillise, les pensées deviennent plus claires», insiste le gourou.

Outre ses nombreux maîtres de yoga réputés dans le monde entier, le Kerala

est aussi connu pour ses cliniques ayurvédiques. À Chowara, petite ville de pêcheurs du centre du Kerala, le centre Somatheeram a été désigné à quatre reprises meilleur établissement ayurvédique d'Inde. Plus au nord, à Kottakkal, l'Arya Vaidya Sala incarne l'excellence depuis plus d'un siècle. Fondée en 1902, cette institution pionnière est passée d'une modeste clinique à un réseau impressionnant : cinq hôpitaux, quinze succursales, quatre jardins médicaux et un centre de recherche. Elle traite près de 800000 patients par an, venus du monde entier.

La nature compte sans doute pour beaucoup dans le succès de ces pratiques au Kerala. Ici, les forêts tropicales abritent quelque 900 espèces de plantes médicinales. On les utilise

pour des massages traditionnels ayurvédiques. Allongé sur une table en bois, on est massé de la tête aux orteils avec une huile chaude infusée d'herbes médicinales, appliquée à la main ou par tamponnements d'un *kizhi*, une poche de coton renfermant les composants ayurvédiques : herbes, riz, sable...

Dans les montagnes du Wayanad, une pépinière, Syam's Farm, entièrement bio, vend des boutures de ces plantes. Son propriétaire, Sasindran Thekkumthara, 63 ans, décrit avec passion les vertus attribuées à chaque essence : la *Strobilanthes* soigne les fractures, la *Cota tinctoria* le mal de dents et les démangeaisons, l'ase fétide les troubles digestifs... Ici, comme dans chaque village du Kerala, ces savoirs anciens ne sont pas de simples méthodes pour reconnecter le corps à l'esprit dans un monde qui va trop vite. Ils constituent un art de vivre venu du fond des âges. ■

Guillaume Delacroix

LE ROAD BOOK
INDE DU SUD

La partie méridionale du sous-continent offre un bain d'exotisme et de sensations. Entre anciens comptoirs, plantations de thé et sanctuaires sacrés, préparez-vous à un périple inoubliable.



©Francis Ebin

L'INDE DES COULEURS ET DES PARFUMS

Chennai, une ville bien épicée



©Jaimaa85

En arrivant dans l'ancienne Madras, on plonge illico dans le tourbillon de l'Inde. Outre sa plage, connue pour être l'une des plus longues du monde en ville (13 km), la quatrième agglomération du pays (7 millions d'habitants) est considérée comme l'une des grandes capitales gastronomiques de l'Inde du Sud. On s'y régale à tous les coins de rue d'une cuisine aussi variée qu'épicée. Chennai est également la porte d'entrée du Tamil Nadu, région où la ferveur hindouiste est omniprésente. À 50 km au sud, arrêt à Mahabalipuram, bourgade balnéaire célèbre pour ses spots de surf mais surtout pour être la « cité aux mille temples », inscrite à ce titre au patrimoine mondial de l'Unesco. S'y dévoile un ensemble de sanctuaires rupestres et de monuments sacrés, vieux pour certains de quatorze siècles.

La nature exubérante du Kerala

Changement d'ambiance ! En passant sur la côte ouest, on entre dans une Inde verte et luxuriante.

Le Kerala alterne plantations de thé, d'épices ou d'hévéas, lacs et rivières, jungles et montagnes. Prévoir du temps pour explorer la réserve naturelle de Periyar, où se concentre une grande variété d'animaux : éléphants, rhinocéros, tigres... C'est aussi le point de départ des croisières en *houseboat*.

Ces confortables maisons flottantes au toit de chaume voguent à travers les *backwaters*, un réseau de 1500 km de canaux, de lagunes et de mangroves.

Pondichéry, escale de charme



©Denis Vostrikov

Sur la côte de Coromandel, l'ancienne capitale des Indes françaises a gardé une patine particulière, presque un air de déjà-vu. L'église Notre-Dame-des-Anges, le jardin Jeanne-d'Arc attenant, les anciens édifices coloniaux avec leurs façades jaune safran se découvrent lors d'une promenade en rickshaw en compagnie d'un guide. Le soir, c'est du côté de la « Croisette » (le front de mer) qu'il faut flâner. Se rendre aussi à l'ashram de Sri Aurobindo, du nom de son fondateur, une grande figure

spirituelle indienne du début du XX^e siècle. Une myriade de bâtiments aux murs gris perle forme un vaste complexe religieux. De là, poursuivre jusqu'à la cité utopique d'Auroville, bâtie en 1968, à l'architecture futuriste étonnante.

Cochin, carrefour des cultures



©1970s

Formée d'îles et de presqu'îles, la ville s'appelle aujourd'hui Kochi. Mais elle reste le grand port historique de la côte Malabar, celui d'où partaient les épices il y a déjà sept siècles. On y ressent partout les influences de ceux qui l'ont façonnée. Ici, en visitant forts et palais construits par les Hollandais ou les Portugais ; là, en entrant dans l'église Saint-François ; plus loin, en parcourant le quartier juif et sa synagogue. Ailleurs, en arpentant la mythique bourse aux poivres, puis le quartier gujarati, avec ses magasins d'épices, la mosquée, et le soir en découvrant le Kathakali, un théâtre dansé typique des traditions hindoues de l'Inde du sud.



3 QUESTIONS À...
ANNE-MARIE, SPÉCIALISTE DE L'INDE
CHEZ HAVAS VOYAGES

QUAND PARTIR ?

La meilleure période va de novembre à mars. Avril est encore possible mais il commence déjà à faire très chaud. La saison des pluies court de mai à octobre. Reste que la mousson de la côte sud-est s'avère souvent moins intense que sur la côte ouest.

OÙ DORMIR ?

L'Inde brille par ses hébergements de charme. Vieux palais reconvertis en bed & breakfast, grands hôtels historiques où l'on se croit tombé dans un film d'époque, écolodges en pleine nature, retraite ayurvédique au bord de la plage, sans oublier les maisons flottantes dans les méandres du Kerala... Autant d'occasions de se faire plaisir !

BON À SAVOIR AVANT DE PARTIR ?

Un visa est nécessaire pour entrer en Inde. Pour vos déplacements, optez pour la voiture avec chauffeur ou pour le train.

EN SAVOIR PLUS SUR
HAVAS-VOYAGES.FR



Christian Ouellet / Shutterstock

↑ Près d'Alappuzha (Alleppey), dans le sud du Kerala, les *kettuvallam*, traditionnelles barges de riz ou d'épices aujourd'hui transformées en

La vie à fleur d'eau

LES BACKWATERS, UN VASTE LABYRINTHE AQUATIQUE, SE DÉPLOIENT LE LONG DE LA CÔTE DE MALABAR. ONDULANT ENTRE LES COCOTIERS, CES VOIES NAVIGABLES PARSEMÉES D'ÎLES VERDOYANTES OFFRENT UNE PARENTHÈSE DE SÉRÉNITÉ LOIN DE L'EFFERVESCENCE INDIENNE.

TEXTE GUILLAUME DELACROIX



péniches de loisirs, promènent les voyageurs dans les méandres enchanteurs des Backwaters.

«Ici les gens ne mangent que du poisson. Le poulet, c'est réservé aux mariages !»

Le moment où sa longue barque bleu délavé s'engage dans l'estuaire de Thaikkadappuram coïncide généralement avec le lever du soleil. De retour du large, Rajesh voit le ciel s'embraser derrière les frondaisons de cocotiers qui barrent l'horizon. Le pêcheur, comme la plupart des populations du sud de l'Inde, n'utilise jamais de son nom de famille, au point de l'avoir presque oublié. Âgé de 55 ans et déjà édenté, il incarne la rudesse et la simplicité de la vie des habitants du Malabar, aux confins nord du Kerala, entre Kannur (Cannanore) et Mangalore. Il porte un *dothi* (une pièce de coton nouée autour de la taille) élimé, une simple chemise et un foulard attaché autour de la tête. Son regard songeur contemple le reflet rosé de l'aube dans le miroir de la lagune et des innombrables bras de rivières qui s'y rencontrent.

L'embarcation de Rajesh est chargée de *pomfrets*, maquereaux, sardines, crabes et calamars qui frétille dans de larges bassines. Elle laisse à tribord la longue île de Valiyaparamba, qui étire sa plage de sable blond rectiligne en direction du sud. Au loin se dissolvent dans la brume matinale de

l'hiver – nous sommes en décembre – les silhouettes de sept collines gris bleuté nées, selon une légende, de la maladresse d'Hanuman. Volant avec une montagne dans les bras, le dieu hindou à tête de singe en aurait laissé tomber des fragments, donnant naissance à ce paysage unique.

Un dédale liquide sur des centaines de kilomètres

Cette contrée inspira jadis aux marchands arabes le nom de Malabar, «le pays des collines». Ici, les gens parlent un dialecte dérivé du malayalam, la langue officielle du Kerala, et se prétendent plus hospitaliers, tolérants et honnêtes que les citadins des grandes villes du sud, Kochi (Cochin) et Thiruvananthapuram (Trivandrum), la capitale. Ils sont fiers de leur patrimoine culturel et de leur rôle crucial dans la formation du Kerala moderne. La région, connue pour son commerce d'épices florissant, souvent surnommé le pays de Dieu, en référence à une légende hindoue qui raconte qu'il a été créé par Vishnou, a attiré de nombreux explorateurs et marchands au fil des siècles, notamment les Portugais, à la Renaissance. Son passé mou-

vementé a été marqué par des affrontements entre dynasties locales, des invasions étrangères et des luttes d'indépendance. Tout au long du littoral, les Backwaters, ce dédale liquide où vit Rajesh et que de maigres cordons de terres à fleur d'eau séparent de la mer d'Arabie, sculptent, du nord au sud de la côte de Malabar, un labyrinthe de lacs, canaux et étangs sur plusieurs centaines de kilomètres.

Il y a de cela cinq ans, Rajesh était conducteur de rickshaw. Avec son triporteur, il parcourait ce monde amphibie, passant d'une île à l'autre en





Photos : Matjaž Tančič

↑ À Nileshtar, village côtier qui est l'une des meilleures portes d'accès aux Backwaters, les pêcheurs se transmettent de génération en génération leurs techniques artisanales.

empruntant les ponts qui enjambent l'eau. Puis la vague de Covid-19 a déferlé, ravageant le sous-continent. Sans travail, Rajesh s'est converti à la pêche. «Ici les gens ne mangent que du poisson, dit-il. Le poulet, c'est réservé aux repas de mariage.»

Son nouveau gagne-pain lui assure un revenu quotidien d'environ 1000 roupies, l'équivalent de 11,20 euros (le double du revenu moyen par habitant en Inde, évalué à 493 roupies). Il se lève à 3 heures du matin et va jeter son filet à deux kilomètres de la côte, où les eaux très poissonneuses lui per-

mettent de vite remplir sa barque. Il vend ses prises au port de Madakkara, sous la surveillance intéressée de centaines de cormorans noirs et de milans sacrés, un rapace reconnaissable à son plumage rouille et à sa tête blanche. Des grues blanches alignées sur le toit de la criée guettent les marchands qui s'égosillent dans des effluves iodés. «C'est l'endroit où les poissonneries et les restaurants viennent se ravitailler, explique Kanakaraj. Les enchères ont lieu toute la matinée et il faut déboursier jusqu'à 400 roupies [4,50 euros] pour obtenir quatre ou cinq kilos de ►





Tout est bon dans le cocotier : chaque feuille, branche ou fibre est mise à profit

← Cordages, tapis, meubles... on rencontre le coir, la fibre qui protège la noix de coco, dans de nombreuses activités artisanales.

► poisson, ce qui est assez cher pour l'Inde.» Originaire de Pondichéry, ce commerçant tamoul de 41 ans achète pour revendre sur un marché de rue à une vingtaine de kilomètres. Son approvisionnement ne se limite pas aux pêcheurs du large, comme Rajesh. Kanakaraj achète également des crabes et des crevettes à ceux qui bravent les eaux peu profondes, infestées de méduses blanches urticantes, où personne n'ose se baigner.

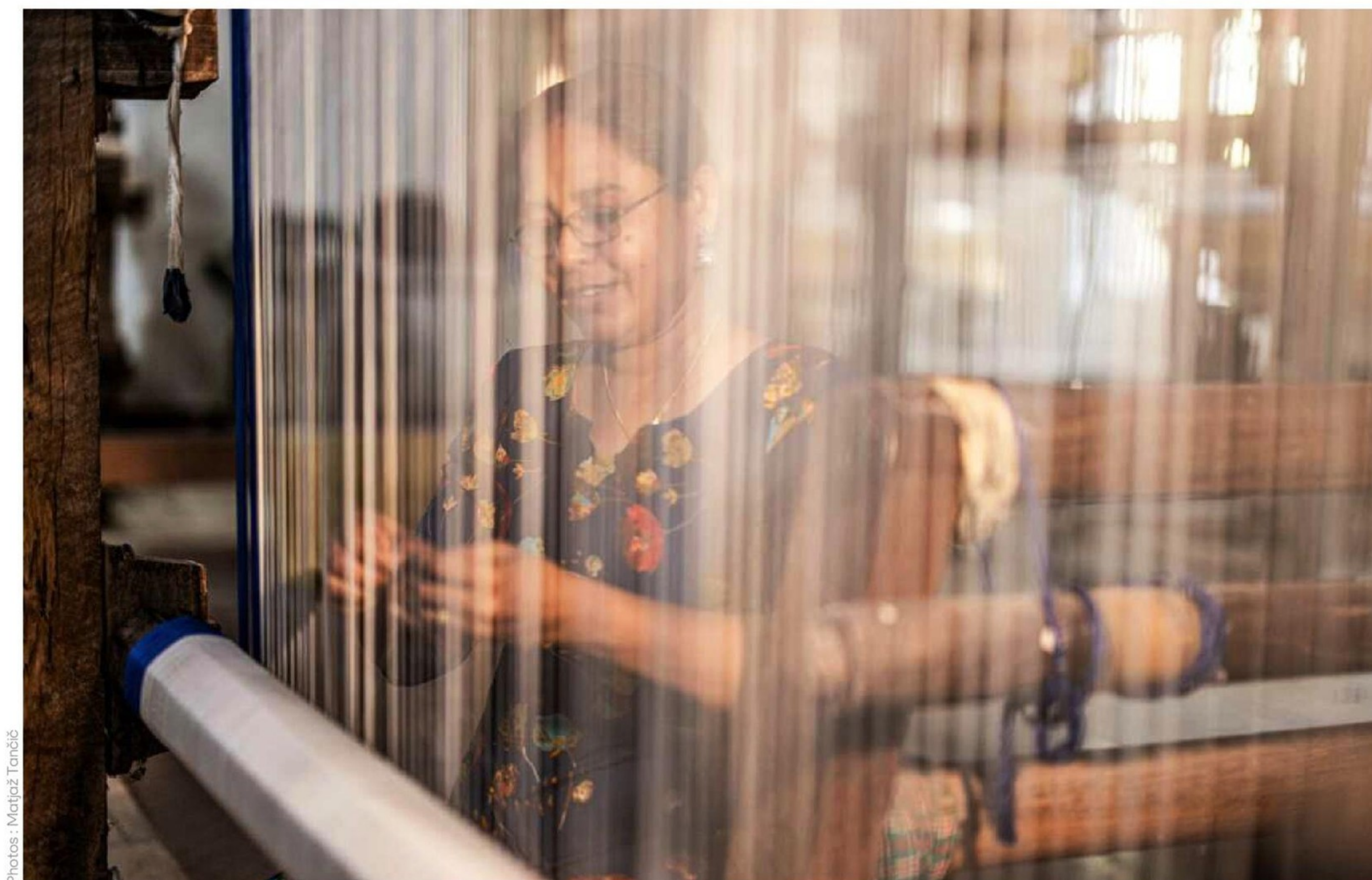
L'écosystème des Backwaters est le royaume des *kettuvallam*. Ces majestueuses embarcations sillonnaient autrefois le réseau aquatique chargées de cargaisons de riz et d'épices. Géants des eaux, ces bateaux en bois d'*anjili* (*Artocarpus hirsutus*), un arbre typique du sud de l'Inde, et de fibre de coco peuvent atteindre 30 mètres de long. Ces péniches, devenues rares dans le nord du Kerala, restent omniprésentes dans le sud – plus touristique –, les plus grandes reconverties en luxueux hôtels flottants, glissant

paisiblement sur le miroir des lagunes entre embarcadères animés et villages assoupis, que les jeunes sont de plus en plus nombreux à quitter.

Le Kerala, avec ses 39 millions d'habitants, fournit depuis longtemps une main-d'œuvre bon marché aux pays du Golfe. Mais les nouvelles générations, à la différence des précédentes, vont plus volontiers en Occident et ne reviennent pas au pays. Tisserand dans un atelier du hameau de Thrikkaripur, Kunjikannan témoigne : «Mon fils est parti vivre en Europe, je ne sais même pas dans quel pays. J'ai bien peur de ne jamais le revoir.» À 77 ans, l'homme est désormais l'un des derniers gardiens d'un savoir-faire ancestral : torse nu, penché sur les fils de chaîne d'un métier à tisser ►

→ Retour de pêche à Madakkara (au nord de Kannur) : ici on vit des sardines, maquereaux, thons et nombreux crustacés. La grande diversité des prises reflète la richesse des eaux côtières du Kerala.

Ici on préserve les savoirs anciens, face à l'accélération du monde



Photos : Matjaž Tancič

↑ Dans la région de Kannur se perpétue une tradition de tissage datant du XVI^e siècle, sur des métiers manuels en bois.

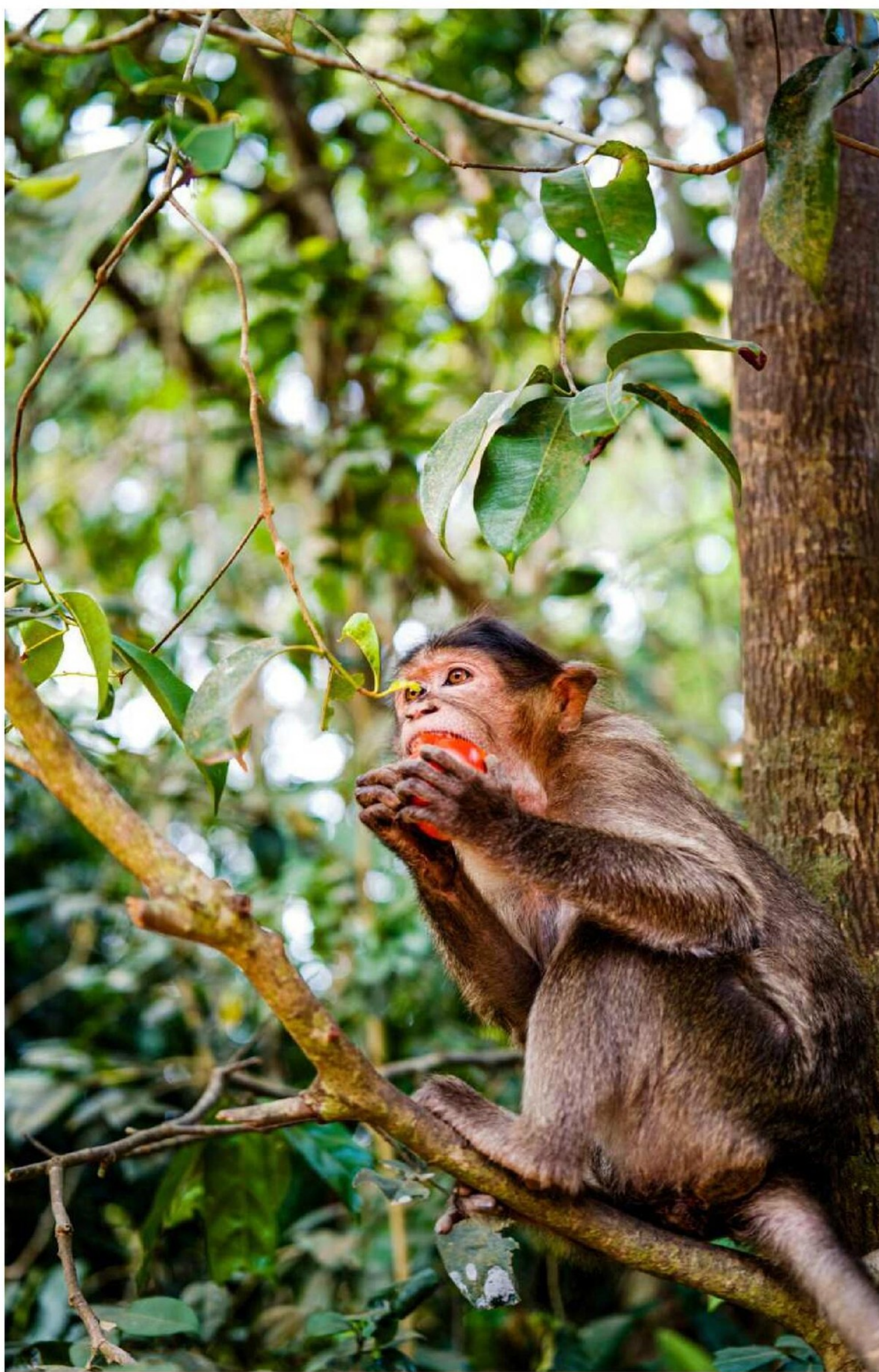
❶ qu'il doit nouer avec minutie. Autour de lui, dans des cliquetis réguliers, une trentaine de femmes confectionnent les cotonnades, en glissant les fils de trame perpendiculairement entre ces fils de chaîne.

La vie au bord de l'eau s'écoule, paisible, ponctuée par les rituels du Theyyam, un culte hindou spécifique au Kerala. Ces cérémonies incantatoires se déroulent aussi bien devant un temple, que sous un arbre sacré ou dans l'intimité de la maison d'une personne malade. Un initié du village exécute une danse en état de transe, et invite un avatar de Vishnou ou de Shiva à habiter son corps pour exaucer les vœux des fidèles. Auparavant, il a été grîmé durant des heures ; le visage savamment peint à l'aide d'une nervure de feuille de cocotier, trempée dans des pigments dilués dans du lait de coco, curcuma pour le jaune, latérite pour l'orange, safran pour le rouge, charbon pour le noir.

Ces eaux calmes recèlent aussi des pièges

Parfois, les dieux se montrent pourtant peu favorables. En 2024, la mousson d'été a duré six mois au lieu de trois. Les averses et les bourrasques ont frappé le littoral jusqu'en décembre, rendant la mer anormalement agitée, tandis que le thermomètre montait à des niveaux trop élevés pour la saison. Altaf Chapri, propriétaire d'un hôtel de charme sur la plage de Nilesishwar, une ville de 40000 habitants dans le nord du Kerala, confirme : «*Au cours des vingt dernières années, le climat de la région a vraiment changé et cela m'inquiète beaucoup.*»

Au jour le jour, les riverains ont d'autres préoccupations. Les pythons à queue noire tapis dans la boue par exemple, capables d'avaler une chèvre entière après lui avoir brisé les os en la serrant dans leurs anneaux. Au printemps, les mytiliculteurs prennent ❶



↑ Le roi du Kerala, c'est lui ! Endémique du sud de l'Inde, le macaque à bonnet (*Macaca radiata*), ici près de Kasaragod, se nourrit volontiers dans les champs cultivés ou près des habitations, faisant des festins de poubelles.



**Gracieuses péniches,
les «kettuvalam» se laissent
glisser entre rizières vert
tendre et villages assoupis**

→ Autour d'Alappuzha
(Alleppey, sud du Kerala),
cocotiers et rizières
dominent le paysage.
On y cultive aussi le
manioc, la mangue, la
banane et le poivre noir.



► donc leurs précautions, lorsque vient le temps de s'aventurer en barque le long des rives de la lagune pour «cueillir» les coquillages sur des lianes en fibre de coco fixées à des pieux en bois. «Les moules sont une spécialité locale, explique avec gourmandise Suchetha Venugopal, une retraitée de Mahé, ancien comptoir français aux allures de petit port désuet, à l'embouchure d'une rivière où ne reste plus trace du passé colonial. Certains les décortiquent et les font frire à la poêle, avant de les assaisonner de piment, curcuma, sel et poivre. D'autres en font des pickles en les plongeant dans le vinaigre et la saumure. Moi, je les fais cuire à la vapeur dans leur coquille, farcies d'un mélange de farine de riz, épices et lait de coco.»

La noix de coco n'est pas qu'un aliment ici. C'est tout un univers. Les cocotiers, qui ont donné son nom au

Kerala («le pays des cocotiers» en malayalam), sont omniprésents dans les Backwaters, leurs troncs serrés sur les rives laissant entrevoir çà et là des minarets (40 % de la population du Kerala est musulmane, contre une moyenne de 14 % en Inde). Non loin d'un atelier de glace pilée qui fournit la halle aux poissons de Madakkara, un groupe de femmes bêche au pied des arbres. Elles aménagent de petites rigoles circulaires autour de chacun d'entre eux, où seront versés des engrais naturels constitués de bouse

↓ Dans le rituel de Theyyam, pratiqué dans le nord du Kerala, le maquillage utilise des pigments naturels (curcuma, charbon...) choisis pour leurs propriétés spirituelles.

de vache, de restes de poissons, d'os d'animaux réduits en poudre et de sel mélangés à de l'eau. Vanaja, 49 ans, travaille ici six jours par semaine, de 9 heures à 17 heures. À la pause déjeuner, elle partage avec son équipe des *pathiri*, des galettes à base de farine de riz, accompagnées d'un peu de poisson frit et de curry de légumes disposés sur une feuille de bananier, à même le sol. Elle gagne 346 roupies par jour, soit moins de 4 euros.

Les feuilles de cocotier couvrent les toits des maisons. Les coques, elles,

Depuis plus de 1 500 ans, les dévots danseurs communiquent avec les dieux

alimentent, une fois séchées, les feux des cuisines. La fibre qui se trouve entre la peau verte et la noix, appelée coir, sert à tout : on en fait du rembourrage de matelas, des cordages ultrarésistants, mais aussi des meubles, des objets artisanaux de décoration. Au bord de l'eau, Narayanan, 69 ans, passe ses journées à séparer les noix des coques en les brisant sur un piquet métallique. Il achemine ensuite les coques et leur coir en barque jusqu'au village de Mavilakadappuram, sur l'île d'en face. Là-bas, une dizaine d'ouvriers s'active autour d'un engin hors d'âge, qui jouxte une école primaire où sont enseignés le malayalam, l'anglais et l'arabe. Le bruit de la cour de récréation est couvert par celui, assourdissant, de la machine qui avale les coques de coco sur un tapis roulant pour en recracher les fibres à l'autre bout, à l'aide d'une soufflerie ►





Photos : Matjaž Tančič

← Accompagné de percussions hypnotiques, un danseur au costume flamboyant incarne une divinité lors du rituel du Theyyam dans le temple de Muthappan, sur les rives de la rivière Valapattanam.

► poussiéreuse. Le coir est ensuite rassemblé en bottes de 55 kilos que Parru, 67 ans, hisse sur sa tête pour les transbahuter sur la plateforme d'un camion. «Presque toute ma famille travaille la noix de coco», explique-t-elle. Trois de ses quatre enfants sont ouvriers agricoles dans la cocoteraie, le dernier est pêcheur. «Rien ne se perd, précise-t-elle. Les rebuts de fibre sont mis au compost et à la saison chaude, on les utilise pour pailler et rafraîchir le pied des arbres.»

Sur la rive opposée de la lagune, le coir est transformé en cordages. Janaki,

63 ans, a installé un rouet sur une étendue de terre battue aménagée entre les arbres. «Mon mari travaille à la cocoteraie mais cela ne nous suffit pas», explique-t-elle. Janaki se fait aider de trois jeunes femmes pour filer le coir entre les paumes des mains et donner naissance à des cordelettes en écheveaux. Celles-ci sont ensuite liées quatre à quatre pour former un épais cordage, comme celui qu'emploient les éleveurs de moules dans la lagune. La fibre de noix de coco est également utilisée dans la construction navale. Son usage remonterait au X^e siècle avant notre ère, à l'époque où le roi Salomon, selon la Bible, se fournissait ici en teck pour construire le temple de Jérusalem. On trouve encore ce bois noble sur les hauteurs de Nilambur et ses grumes, descendues par voie fluviale jusqu'à Calicut, servent à la fabrication des célèbres *uru* de loisirs, inspirés des caravelles des grands navigateurs de la Renaissance, que de riches armateurs du Moyen Orient achètent pour caboter dans le golfe Persique.

Grondements de singes et vocalises d'oiseaux

C'est aussi en altitude, entre 500 et 1000 mètres, que pousse encore le poivre noir réputé être le meilleur du monde, dans le district de Wayanad. Le commerce des épices fit la renommée du Malabar. Chinois, Grecs, Romains, Arabes venaient s'approvisionner en poivre, cannelle, cardamome, curcuma, gingembre... Quand le Portugais Vasco de Gama débarqua sur une plage entre Kannur et Kozhikode en 1498, l'agriculture connut un essor considérable sur les pentes des Ghats occidentaux, la chaîne montagneuse qui s'élève par-delà les Backwaters. Plante liane qui s'enroule sur les troncs des arbres, le poivrier y cohabite avec les buissons de caféiers, à l'ombre des aréquiers, le palmier

RETOUR DE TERRAIN



Guillaume Delacroix
Journaliste



Guillaume Delacroix

« Une étonnante petite grand-mère m'a donné une leçon de vie et d'histoire... »

C'est à Thalassery que notre journaliste a rencontré Padma Devaraj, 97 ans. «Après les présentations, elle a commencé à chanter *La Marseillaise*, raconte-t-il. Sa mère, francophone, lui avait appris les paroles. Son père, lui, était policier à Mahé, ex-comptoir français sur la côte de Malabar.» Cette vaillante grand-mère, qui attribue sa longévité au climat agréable, à l'eau de son puits et à sa consommation de bananes, conserve précieusement ses photos de famille. «Elle était fière de me montrer son frère diplomate avec Lord Mountbatten, dernier vice-roi de l'Inde britannique.»

qui produit la noix de bétel. Au coucher du soleil, la forêt exhale des parfums capiteux. Des langurs du Nilgiri, singes au pelage beige et à la tête noire, s'en donnent à cœur joie dans la canopée, leur «won won won» faisant écho aux vocalises des drongos à raquettes, ces grands oiseaux noirs aux reflets métalliques qui passent leur temps à imiter le chant de leurs congénères. Une symphonie envoûtante au «pays de Dieu». ■

Guillaume Delacroix



Matjaz Tančič

↑ Le soir, la terrasse de cet hôtel flottant offre un point de vue idéal pour profiter des paysages des Backwaters, à Nileshtar.

Roadtrips, randonnées sauvages,
balades gourmandes, ...
26 idées pour trouver votre prochaine destination !



ACTUELLEMENT EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnez-vous
en scannant ici



ou sur Prismashop.fr

GEO OPTIMISTE PAR NATURE

guide

Six étapes au Kerala pour se ressourcer

TEXTE GUILLAUME DELACROIX

1

KOZHIKODE, POUR HARMONISER CORPS ET ESPRIT

Grande ville historique de la côte de Malabar, Kozhikode (Calicut) est connue pour ses centres ayurvédiques qui proposent des séjours personnalisés entre soins, détente et exploration sereine des environs. Le soir, la cérémonie de la lumière inclut la lecture de textes hindous. Le Harivihar Wellness Retreat, ancienne demeure royale, propose des retraites d'une à deux semaines en pension complète. La cuisine locale est savoureuse et légère tandis que les livres d'histoire du Kerala invitent à la déconnexion. harivihar.com

2

NILESHWAR, POINT DE DÉPART POUR LES BACKWATERS

La meilleure façon d'explorer les Backwaters et les villages cachés dans les cocoteraies est d'embarquer à bord d'un *kettuvallam*, une péniche traditionnelle transformée en confortable maison flottante (compter environ 40 euros pour une journée entière). Dans le Nord, on échappe à la foule des touristes d'Alappuzha (Alleppey), au Sud. Pour faire une folie, s'offrir une nuit dans le *Lotus Houseboat*, près de Nileshwar. Penser aux crèmes solaires et aux antimoustiques. abchapriretreats.in/ lotus-houseboat/

3

WAYANAD, OÙ ASSISTER À UNE RÉCOLTE ÉPICÉE

Dans le massif des Ghats occidentaux, loin des sentiers battus, des exploitations familiales de poivre et de café ouvrent leurs portes aux voyageurs entre novembre et avril. La plantation *After The Rains* est un endroit idéal pour assister à ce spectacle, au milieu d'une nature sauvage, avec des panoramas à couper le souffle. Se lever tôt permet d'admirer oiseaux, singes et papillons, lors de promenades sur des sentiers parfois glissants. Prévoir de bonnes chaussures de marche et proscrire les parfums : ils dérangent la faune. aftertherains.in



DR



4



Paolo / Alamy Stock Photo/ hemis.fr

KAPPAD, LA PLAGE DE VASCO DE GAMA

Sur cette plage du district de Kozhikode, une stèle commémore l'arrivée, en mai 1498, du navigateur portugais sur le rivage du Kerala. Ici, près du joli village de Kappad, des kilomètres de sable s'étirent le long de la mer des Laquedives et donnent, le temps d'une baignade dans une eau autour de 30 °C, l'occasion de méditer sur les prouesses des explorateurs de la Renaissance, partis sur la route des épices. Hors période de mousson (de novembre à avril), la baignade ne présente aucun danger. Les Indiens eux-mêmes ne nagent presque jamais, mais tolèrent le port du maillot de bain, s'il reste décent.

5

PAYYANUR, POUR S'IMMERGER DANS LA SPIRITUALITÉ HINDOUE

Chaque matin, à 10 heures, les prêtres du temple dédié à Subrahmanya, l'un des trois fils de Shiva, ouvrent l'enceinte sacrée, marquant le début d'un rituel ancestral. Les fidèles reçoivent un peu de lait de vache dans le creux de la main, des fleurs d'ixora, un jasmin orange, pour orner leurs cheveux, et un peu de pâte de bois de santal est appliquée sur leur front. À la fin de la cérémonie, une effigie du dieu, portée avec dévotion, effectue trois tours du temple. Il faut se déchausser à l'entrée du sanctuaire et les hommes doivent impérativement être torse nu.

6

L'ÎLE DE VALIYAPARAMBA, OÙ L'ON PÉDALE DANS LA VOLUPTÉ

Pour admirer la beauté fragile des Backwaters, rien de tel que de parcourir à vélo les langues de terre qui séparent l'océan des lagunes. L'une d'elles, Valiyaparamba (30 km de long) est un joyau doté d'un chemin asphalté, ombragé de cocotiers et jalonné de maisons de pêcheurs. Sur ses belles plages désertes, on admire le coucher du soleil. Reliée à la terre ferme par plusieurs ponts, elle est accessible depuis Nilleshwar, où hôtels et *kettuvallam* prêtent des vélos pour la journée. Prévoir une provision d'eau.

Ils nous ont aidés pour ce reportage

↪ Spécialiste de l'Inde, **Les Maisons du Voyage** propose des voyages et des circuits accompagnés au Kerala et dans l'ensemble du sous-continent indien. Un conseiller expert de la destination vous guidera dans la conception d'un périple sur mesure. Le circuit Trésors oubliés du nord du Kerala, 11 jours et 9 nuits, est à partir de 2980 €,

incluant vols, pension complète et visites guidées.
↪ Pour préparer votre voyage, l'agence organise des conférences en ligne gratuites. Labellisée ATR (Agir pour un tourisme responsable), elle s'engage à mener son activité dans le respect de l'environnement et des populations.
↪ maisonsduvoyage.com
Téléphone : 0156813838



A vertical photograph on the left side of the page shows a young man with dark skin and short hair, wearing a red and white sports jersey. He is holding a white rugby ball with both hands, looking intently at it. He is standing on a sandy surface. In the background, there is a bright orange wall and a multi-story building with arched windows. A large blue object, possibly a person's arm or a piece of clothing, is in the foreground, partially obscuring the view.

Dakar

Le rugby, une école de la vie

La Maison du rugby, dans un quartier populaire de la capitale du Sénégal, accueille garçons et filles jusque-là désœuvrés. Avec ce sport, ils apprennent l'esprit d'équipe. Et bénéficient de soutien scolaire et d'un accompagnement médical.

TEXTE BORIS THIOLAY – PHOTOS CARMEN YASMINE ABD ALI

Sur la plage bordant la baie de Yoff, le quartier traditionnel des pêcheurs, à la pointe nord-ouest de Dakar, c'est l'heure d'affluence. En cette fin d'après-midi, les badauds se regroupent autour des pirogues à moteur qui viennent s'échouer en douceur sur le rivage. Les pêcheurs déchargent les prises des longues coques de bois multicolores. Le soleil se fait moins assommant, et c'est l'heure où les Dakarois viennent aussi par milliers faire du sport au bord de l'océan : jogging, musculation et, bien sûr, interminables matchs de foot. Dans un coin de la plage, une trentaine d'enfants âgés de 7 ans à 10 ans, en maillot et short dépareillés, s'affrontent sur un terrain délimité par des piquets. Quatre éducateurs encadrent le déroulement du jeu. Le ballon, ovale, passe de ►

← Ces jeunes Dakarois, accompagnés par la Maison du rugby, s'entraînent sur le sable, dans le quartier de Yoff, avant de jouer un match entre amis.



↑ Oumy Raïmi (au centre), 17 ans, reçoit un trophée en carton, sur la plage. Elle joue au rugby (arrière) depuis l'âge de 6 ans.

► mains en mains jusqu'à ce qu'un jeune garçon slalome entre deux opposants avant de plonger derrière la ligne d'en-but adverse.

Ces enfants sont inscrits à la Maison du rugby (MDR), une association domiciliée à quelques centaines de mètres de là. Le résultat de l'effort de deux passionnés : Guédel Ndiaye, 70 ans aujourd'hui, ancien joueur de rugby à XIII à Carcassonne et charismatique président de la Fédération sénégalaise de rugby, et Gilles Marchand, mort l'an

«J'ai grandi dans la rue, cela aurait pu mal finir pour moi...»

dernier à 78 ans, originaire d'Avignon et installé de longue date au Sénégal. Tous deux eurent l'idée de créer un lieu dédié au rugby dans un pays où deux sports sont rois : le foot et le *lamb*, la lutte traditionnelle.

À Yoff (60 000 habitants), la MDR est bien plus qu'un simple club de sport. Les 150 garçons et filles de 7 à 18 ans qui la fréquentent viennent évidemment y apprendre à jouer au rugby. Mais ils bénéficient aussi d'un suivi complet : visites médicales,

alphabétisation, cours du soir, aide à la formation professionnelle... Le tout gratuitement. «L'apprentissage du jeu permet de leur inculquer le respect des règles, de découvrir des valeurs d'effort collectif et de partage, explique El-Hadji Diene Diouf, 58 ans, membre du comité directeur de l'association, et directeur exécutif de la Fédération sénégalaise de rugby. Le sport est un élément essentiel, mais il s'agit aussi de leur donner des clés pour qu'ils trouvent leur place dans la société.»

Plus question de traîner dehors

Dans une rue étroite au sol sablonneux, au cœur du quartier, la Maison du rugby occupe la bâtisse à un étage, d'une dizaine de pièces, avec une cour intérieure, que Gilles avait dénichée en 2009. Les locaux sont ouverts du lundi au samedi, de 10 à 18 heures, sans compter les tournois et événements exceptionnels, le week-end. «Les jeunes viennent à heures fixes pour les entraînements et les activités pédagogiques, mais ils savent que la porte est toujours ouverte, indique Insa Dieye, 32 ans, responsable technique et sportif de l'association. Ils n'ont pas tous la télévision chez eux : ils se retrouvent pour regarder un match du Top 14 [le championnat de France de première division], pour discuter, ou simplement passer le temps.» De fait, nombre de jeunes trouvent ici un second foyer et une famille élargie. Yoff est un quartier surtout peuplé de familles de la classe moyenne, mais la taille de celles-ci, l'exiguïté des habitations et le manque de débouchés scolaires et professionnels poussent bien des enfants et adolescents à traîner dans les rues.

Avec les dangers que cela comporte. «La Maison du rugby m'a beaucoup appris, souffle Mangoné Niang, 25 ans, qui dirige à titre bénévole l'entraînement des ados et des jeunes adultes. J'ai grandi dans la rue, j'étais un vrai

bagarreur. Cela aurait pu mal finir pour moi...» Déscolarisé à partir du CM2, Mangoné a découvert le rugby en même temps que l'existence de la MDR, par hasard, en 2015. Depuis, ce costaud qui arbore le maillot jaune et noir des Panthères de Yoff, le club local, a suivi une formation professionnelle dans le bâtiment et a trouvé du travail. Comme beaucoup d'anciens protégés de la MDR, il reste fidèle et donne de son temps aux nouvelles générations. Mangoné Niang est aussi l'entraîneur

de l'équipe première des Panthères, l'un des meilleurs clubs du pays. Un parcours exemplaire.

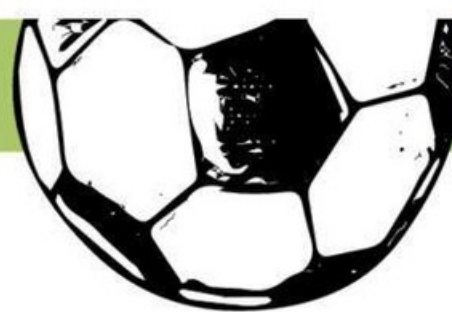
La plupart des enfants et des parents ignoraient l'existence du rugby avant d'entrer en contact avec la MDR. Sur la grande esplanade sableuse de Yoff, qui sert à la fois de lieu de prière et de terrain de sport, les apprentis ►

L'ENJEU

UTILISER LE SPORT POUR AIDER À L'INSERTION DES JEUNES

Le droit aux loisirs, au sport et à la culture est inscrit dans la Convention relative aux droits de l'enfant, mais peu reconnu et souvent considéré comme secondaire. Or l'accès à des activités physiques et culturelles aide les jeunes à trouver leur place dans la société, en leur donnant un cadre propice à leur développement personnel et social. Partout dans le monde, les enfants doivent faire face à de nombreux obstacles qui réduisent leurs chances : le harcèlement à l'école, le décrochage scolaire, la mauvaise influence de leurs pairs, des familles dysfonctionnelles. Et bien sûr la pauvreté : selon les derniers chiffres

de l'ONU (octobre 2024), sur 1,1 milliard de personnes considérées comme pauvres dans le monde, plus de la moitié (584 millions) sont des enfants. La pratique sportive peut aider à lutter contre l'exclusion sociale et la délinquance juvénile en promouvant des valeurs telles que le travail en équipe, le respect des règles, le fair-play, la discipline, la persévérance... Le sport favorise aussi le sentiment d'appartenance à un groupe, renforce la confiance en soi et aide à mieux gérer ses émotions. Ce qui en fait une autre forme d'apprentissage et de préparation au monde adulte.





**Le terrain de jeu ?
La plage ! À condition
d'aider les pêcheurs
à soigneusement
ranger leurs filets**



↑ Les matchs se disputent généralement sur la plage, comme ici, ainsi que sur une grande esplanade sableuse qui sert aussi de lieu de prière.

↑ «Au-delà du sport, il s'agit d'aider les jeunes à trouver leur place dans la société», insiste El-Hadji Diene Diouf, de la Fédération sénégalaise de rugby.

← Outre le pliage des filets, pour maintenir une bonne entente avec les pêcheurs, les apprentis joueurs de rugby collectent des débris sur la plage.



← La Maison du rugby offre, au-delà des séances d'entraînement, des activités culturelles, comme des cours de musique, et du soutien scolaire.

↓ C'est l'heure du cours de danse. 40 % des jeunes fréquentant la Maison du rugby sont des filles. Une réussite notable, pour l'association.

Ici, les filles apprennent à se faire respecter par les garçons

► rugbymen doivent se faire une place au milieu de quelque 200 gamins du quartier qui jouent au foot, dans un joyeux charivari. Même chose sur la plage : pour occuper le terrain et se faire accepter par les pêcheurs, ils aident à replier avec soin les lourds filets étendus sur le sable et participent à des opérations de collecte des détrit.

2 000 goûters par mois

L'abnégation des fondateurs et des bénévoles, ainsi que le soutien de sponsors, ont fini par payer. Sur le mur extérieur de la MDR – louée à l'origine grâce au soutien du Castres olympique, club du Top 14 – figurent les logos des principaux partenaires et bienfaiteurs, dont les Enfants de l'ovale, association créée par Philippe Sella, ancien international français, et la fondation Apprentis d'Auteuil. Chaque année, la Maison du rugby doit trouver 50 000 euros de budget pour garantir son fonctionnement. L'équipe de dix permanents, dont une

assistante sociale, une responsable de la formation professionnelle et cinq éducateurs sportifs, est renforcée par une demi-douzaine de bénévoles.

En quinze ans, la MDR a accueilli quelque 2 000 enfants. Aujourd'hui, elle distribue 2 000 goûters par mois, organise chaque année 300 visites médicales et accompagne environ 25 jeunes vers une formation professionnelle. À l'entrée du bureau d'accueil, un grand tableau noir détaille le programme de la semaine : Lundi, 17 heures : soutien scolaire – français pour le primaire, anglais pour le collège. Mercredi, 15 h 30 : musique – 17 heures : entraînement rugby. Samedi, 9 heures : natation, rendez-vous sur la plage.



Cerise sur le gâteau, la MDR a fait émerger des joueurs de haut niveau, constituant un vivier pour les Panthères de Yoff et les équipes nationales de rugby à XV et à VII. Quelques anciens ont trouvé à exercer leur talent en France, comme Sylvain Mané, 28 ans, licencié à Cahors (Lot), devenu arbitre international. Ou Georges-Pompidou Mendy, 29 ans, qui a été semi-professionnel à Limoges (Haute-Vienne) et au Havre (Seine-Maritime). La MDR a également formé une quinzaine d'internationales sénégalaises. Maguette Ndiaye, 24 ans, a déjà porté à trois

reprises le maillot des Lionnes. «Le rugby m'a apporté de la confiance en moi : je suis d'un naturel timide, et ce sport m'a libérée», souligne la jeune femme, étudiante en troisième année de licence de sciences et techniques de l'activité physique et du sport, qui vit toujours à Yoff, en famille. Maguette souhaite devenir professeure d'éducation physique, ou, pourquoi pas, directrice technique à la Fédération sénégalaise de rugby. Attirer une proportion importante de filles – 40 % en moyenne – est l'une des réussites de la MDR. Et leur faire pratiquer un sport de contact, rude et peu connu, dans un pays où la mixité n'est pas toujours une évidence, exige d'obtenir la confiance totale des familles. La mère d'Oumy Raïmi, 17 ans, est très fière de sa fille, qui fréquente la MDR depuis qu'elle a 6 ans. Grande, élancée, rapide, Oumy joue au poste d'arrière, et est couvée par ses entraîneurs et éducateurs. Issue d'une fratrie de sept enfants, en classe de 6^e, elle est promise à un bel avenir sur le terrain. À l'entraînement, au son de rap local, elle électrise le jeu et plaque comme les autres ados. «Le rugby est une échappatoire pour beaucoup de filles, souligne Guédel Ndiaye, l'un des deux fondateurs de la MDR. Elles y trouvent un espace de liberté et apprennent à se faire respecter par les garçons. Elles sont assez guerrières. D'ailleurs, jusqu'à l'âge de 13 ans, elles sont meilleures, plus techniques.» Il poursuit : «La pratique du sport, le soutien scolaire et l'aide à la formation professionnelle sont aussi un moyen de lutter contre les inégalités hommes-femmes et les mariages précoces.» À Yoff, la Maison du rugby est bel et bien une école de la vie. ■

Boris Thioly



TROIS AUTRES PROGRAMMES SPORTIFS POUR INSPIRER LES JEUNES

Du skateboard au Cambodge

Skatepark, salle de classe, bibliothèque, espace vert... À Phnom Penh, l'ONG Skateistan accueille des jeunes Cambodgiens de 5 à 17 ans issus de familles défavorisées ou souffrant de handicap – le personnel encadrant est formé à la langue des signes. Sur la rampe, les enfants apprennent à surmonter leur peur et à prendre des risques mesurés... Un refuge pour la jeunesse dans ce pays pauvre qui porte encore les cicatrices de décennies de guerre.

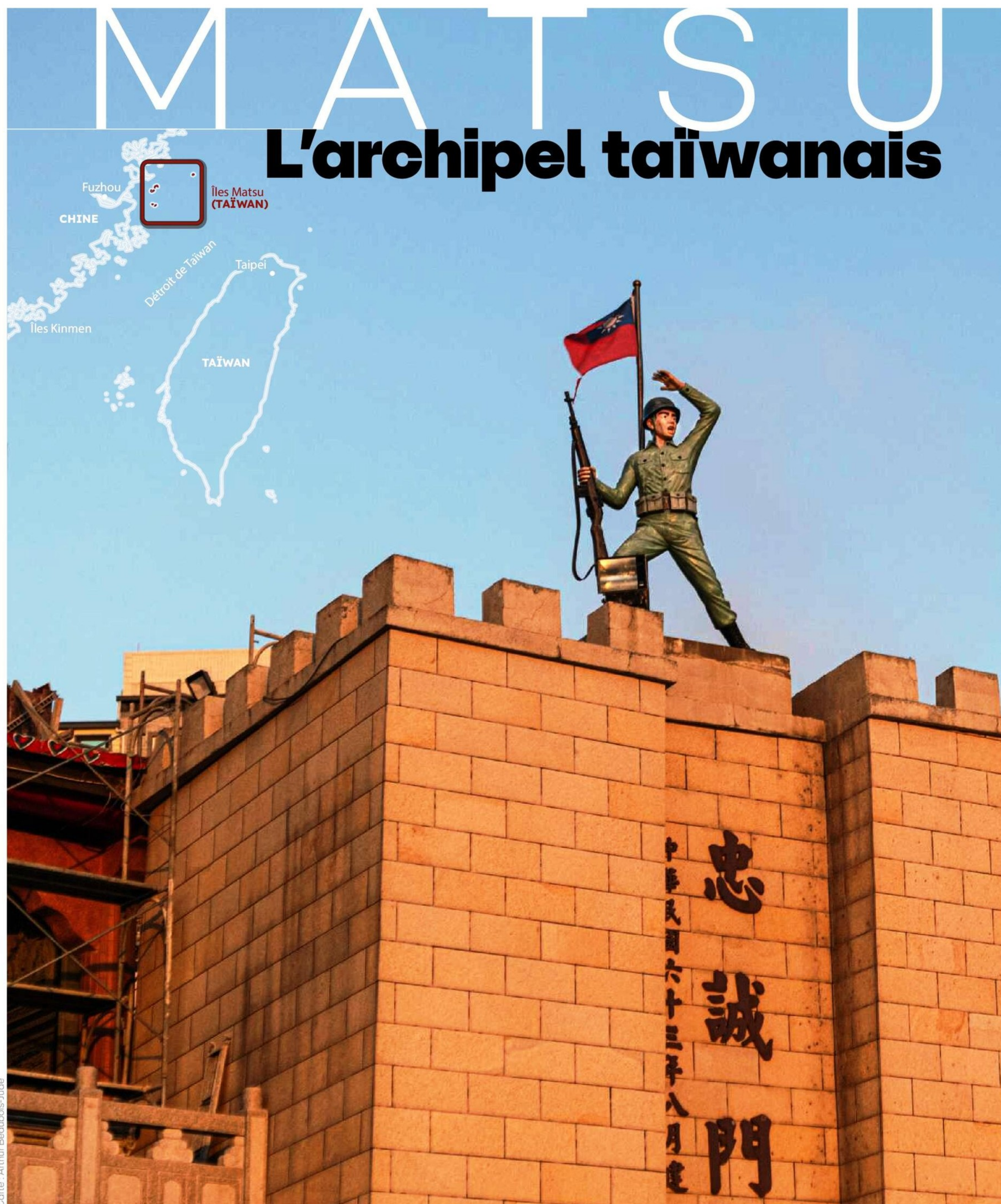
De la boxe au Brésil

«Se battre pour la paix» : c'est le nom et la devise de l'association brésilienne Luta pela Paz, qui œuvre depuis 2000 dans la favela de Maré, dans le nord de la deuxième ville du Brésil, Rio de Janeiro (et désormais dans d'autres pays sous le nom de Fight for Peace). Dans les locaux de l'organisation, les enfants sont initiés aux arts martiaux et à la boxe. Des sports à travers lesquels ils apprennent le goût du travail et de l'effort, et la discipline, indispensables pour progresser. Luta pela Paz offre aussi du soutien scolaire, y compris pour les élèves déscolarisés.

De l'équitation au Royaume-Uni

Depuis 2021, l'association britannique Riding a Dream («Chevaucher un rêve»), basée à Newmarket, à 100 km au nord de Londres, forme des jeunes issus de milieux défavorisés ou de l'immigration à l'équitation, un sport prestigieux d'ordinaire coûteux. Au cours de l'année scolaire 2023-2024, 210 ados de 13 à 16 ans ont ainsi pu monter gratuitement à cheval – certains pour une journée, d'autres tout au long de l'année. Le programme vise notamment à faire émerger des talents, comme cette ancienne élève, Aamilah Aswat, 18 ans aujourd'hui, arrivée deuxième lors de la prestigieuse course caritative Magnolia Cup en 2024.

Tang Chhin Sothy / AFP



Carte : Arthur Beaubois-Jude

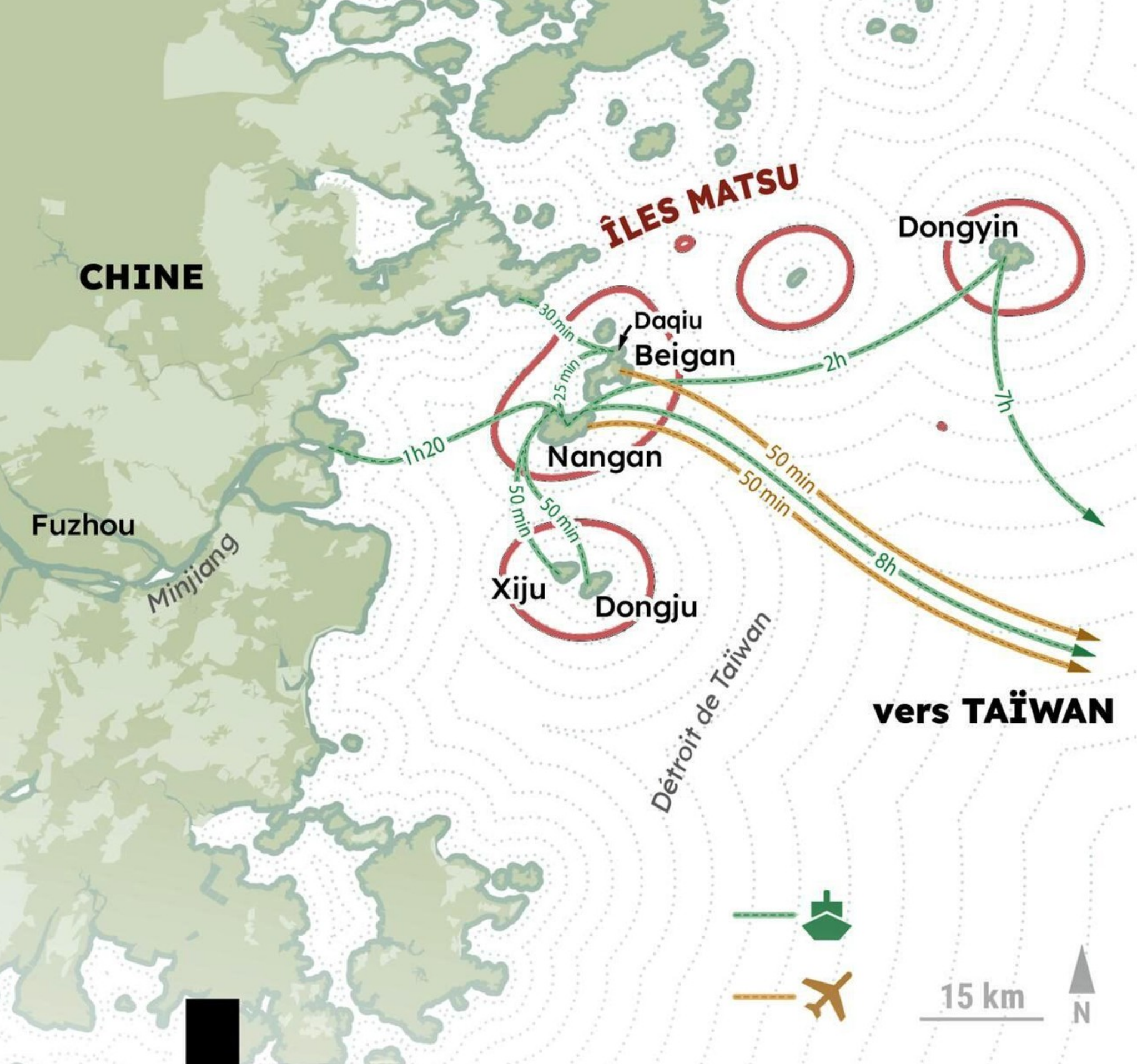
↑ Sur le port de l'île de Dongyin, la statue d'un soldat taïwanais se dresse au-dessus de la porte de la Loyauté (dont le nom est inscrit en caractères chinois). Dongyin est à une cinquantaine de kilomètres de la Chine. Une autre île, Beigan, à dix kilomètres seulement.

avec vue sur la Chine

Ces petites terres tranquilles sont éloignées de l'île principale de Taïwan, mais à quelques kilomètres à peine des côtes chinoises. Comment vit-on si près d'un voisin aussi encombrant ? Reportage.

TEXTE EMMA BELMONTE – PHOTOS VÉRONIQUE DE VIGUERIE





LES MATSU EN CHIFFRES

Superficie

29,61 km²

Une trentaine d'îles et d'îlots

Seules cinq îles
sont habitées :
Dongju, Xiju, Nangan,
Beigan et Dongyin

Population

14000 habitants

Présence militaire

3000 à 4000 soldats
taïwanais

La statue grandeur nature d'un soldat scrute l'horizon. Un bras replié au-dessus de la tête, l'effigie semble, vue de dos, contempler le soleil rouge qui s'engouffre dans les eaux houleuses de l'estuaire du Minjiang. Mais au loin, ce sont en réalité les côtes de la république populaire de Chine que surveille la vigie de pierre surplombant le port de Zhongzhu, sur l'île de Dongyin. Derrière elle, flotte un drapeau rouge et bleu, frappé d'un soleil blanc.

Dongyin fait partie des Matsu, un archipel situé à quelques kilomètres des côtes chinoises du Fujian. Un pied de nez à Pékin, puisque ces îles appartiennent à Taïwan, État souverain mais revendiqué par la Chine. Au cours des deux dernières décennies, la capitale taïwanaise, Taipei, qui doit son essor à l'exportation de semi-conducteurs, s'est hérissée de gratte-ciel de plus en plus hauts. Pendant ce temps, à 170 kilomètres de l'île principale de Taïwan, les Matsu sont restées comme assoupies, vivant

de la pêche et du tourisme. Depuis son arrivée au pouvoir en 2012, le président chinois Xi Jinping réitère ses menaces d'annexion de Taïwan. Et du fait de leur proximité avec cet encombrant voisin, ces îles se trouvent dans une position délicate. Pourtant, sur place, les habitants ont appris à s'accommoder de la situation.

Aux premières loges

En ce mois d'octobre, sous une épaisse brume automnale, les falaises de granite qui ourlent Dongyin, la plus septentrionale des îles Matsu, 4,5 kilomètres carrés à peine, évoquent plus le frimas des côtes irlandaises que le climat subtropical de cette région du

Loin de la frénésie de Taipei, ces lieux sont comme assoupis

monde. À travers le rugissement du vent, on devine à peine le grondement des camions transportant de jeunes conscrits en treillis et gilets pare-balles. À la terrasse déserte d'un café, avec vue sur la statue de la sentinelle, Shie Yizheng, 34 ans, sirote une canette de *taipi* (diminutif de Taïwan Pijiu), la bière taïwanaise. Un moment de répit pour ce soldat : ce matin, un énième exercice militaire a été annoncé par Pékin autour de Taïwan et de ses îles. Des provocations devenues habituelles pour les civils. Aux Matsu, pourtant aux premières loges, la sérénité des lieux ne semble perturbée que par le claquement des tongs et les cris joyeux des enfants. «Je pense que nous





allons devoir nous battre un jour, mais quand, c'est ça que j'aimerais savoir, confie Shie Yizheng. Évidemment, aucun d'entre nous n'a envie de faire la guerre, mais si elle éclate, je combattrai.» Stationné à Dongyin depuis neuf ans, l'homme, originaire de Miaoli, au sud-ouest de Taipei, fait partie des 3 000 à 4 000 militaires déployés aux Matsu, ce qui représente environ un quart des quelque 14 000 résidents de l'archipel.

En amont du port, à la sortie du village de Lehua, scooters et camions militaires passent quotidiennement sur un rond-point au milieu duquel est érigée une autre statue : crâne chauve, canne et regard, lui aussi,

tourné vers les côtes chinoises, on reconnaît le général Tchang Kaï-chek (1887-1975). Suite à la proclamation de la république populaire de Chine en 1949, le dirigeant nationaliste, chef du parti Kuomintang, s'était replié à Taïwan, et il avait fait des Matsu, ainsi que de l'archipel voisin des Kinmen, des forteresses défensives. Et, espérait-il, des avant-postes de la reconquête du continent. Il imposa à Taïwan une loi martiale inflexible, qui fut levée sur l'île principale en 1987, mais demeura en vigueur dans ces îles lointaines jusqu'en 1992.

On pourrait imaginer les habitants des Matsu effrayés et hostiles à la Chine, mais leur attitude est bien ➤

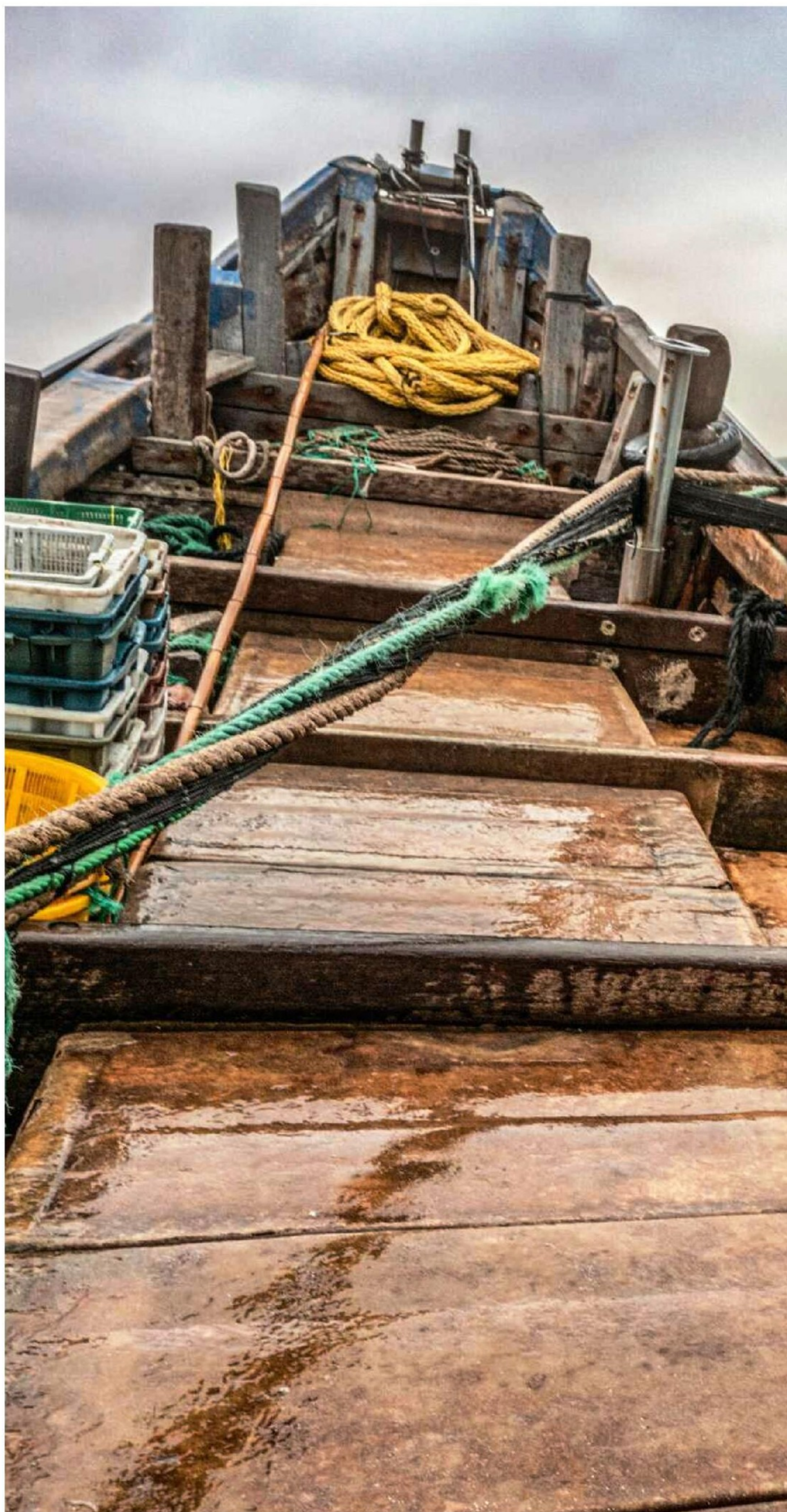
↑ À l'extrémité est de l'île de Dongyin, face à la mer de Chine orientale, le phare de Dongyong, conçu par un ingénieur britannique, guide les marins depuis 1904.

La culture locale rappelle celle du Fujian... et pour cause

► plus mitigée D'autant que certains habitants descendent en droite ligne de pêcheurs venus de la province chinoise du Fujian, qui commencèrent à débarquer sur ces îles à partir du XIII^e siècle et y fondèrent les premiers villages à la fin du XIX^e siècle. Une culture singulière mise en sourdine par des décennies de conflit et la loi martiale. Aujourd'hui tiraillés entre les discours nationalistes de la Chine d'une part et ceux de Taïwan de l'autre, les insulaires des Matsu voudraient surtout faire vivre leur identité propre, à commencer par le dialecte local, une variante du mindong parlé dans le Fujian. Encore compris par 90 % des habitants de plus de 60 ans, il n'est familier qu'à 11 % des 11-19 ans.

«Notre mini-île est passée au travers des obus»

Sur Dongju, la plus méridionale des Matsu, Tsao Hujing, 78 ans, impériale sur sa chaise en plastique, profite de la fraîcheur vespérale pour déguster une tasse de thé devant sa maison du village de Daping. Tsao Hujing se considère comme une insulaire *bendiren*, «locale», ou «native» en mandarin. C'est-à-dire l'une des 6000 personnes originaires du comté de Lienchiang, qui englobe les Matsu et forme, avec les Kinmen, la province du Fujian de Taïwan. Elle évoque une enfance difficile. «Notre famille avait à peine de quoi manger, raconte-t-elle. Mon père, menuisier, recevait pour tout salaire de la farine, que l'on utilisait pour faire des nouilles.» En 1958, lors de la crise ►





↑ Deux matelots remontent les filets jetés le matin au large de l'île de Beigan. Entouré d'eaux poissonneuses, l'archipel des Matsu a longtemps vécu de la pêche avant de s'ouvrir au tourisme et au petit commerce.



LES MATSU
EN 8 DATES

Un tout petit archipel coincé entre deux grands rivaux

XIII^e-
XIV^e
siècles

Sous la dynastie Yuan, des pêcheurs venus de la province du Fujian, en Chine, commencent à s'établir dans les îles Matsu.

1895-
1945

Taiwan devient une colonie japonaise après la victoire nippone dans la guerre sino-japonaise de 1894-1895. L'archipel des

1949

Matsu, lui, reste dans le giron de la Chine, qui devient une république en 1912.

À l'issue de la guerre civile chinoise, le Parti communiste de Mao Zedong établit la république populaire de Chine, tandis que les partisans du Parti nationaliste (Kuomintang) de Tchang Kaï-chek se replient à Taïwan et gardent le contrôle des îles Matsu et Kinmen.

1956

Le gouvernement de Tchang Kaï-chek place les îles Matsu et Kinmen sous administra-

tion militaire. Celle-ci va de pair avec une forte présence de l'armée, des couvre-feux ainsi qu'une censure sévère, et restera en vigueur jusqu'en 1992.

1958

La république populaire de Chine bombarde les îles Kinmen, et dans une moindre mesure les Matsu, dans une tentative de prendre le contrôle de Taïwan et de tester la détermination des États-

Unis à défendre le territoire taïwanais.

1994

L'archipel s'ouvre aux visiteurs, après être repassé sous administration civile deux ans plus tôt.

2022

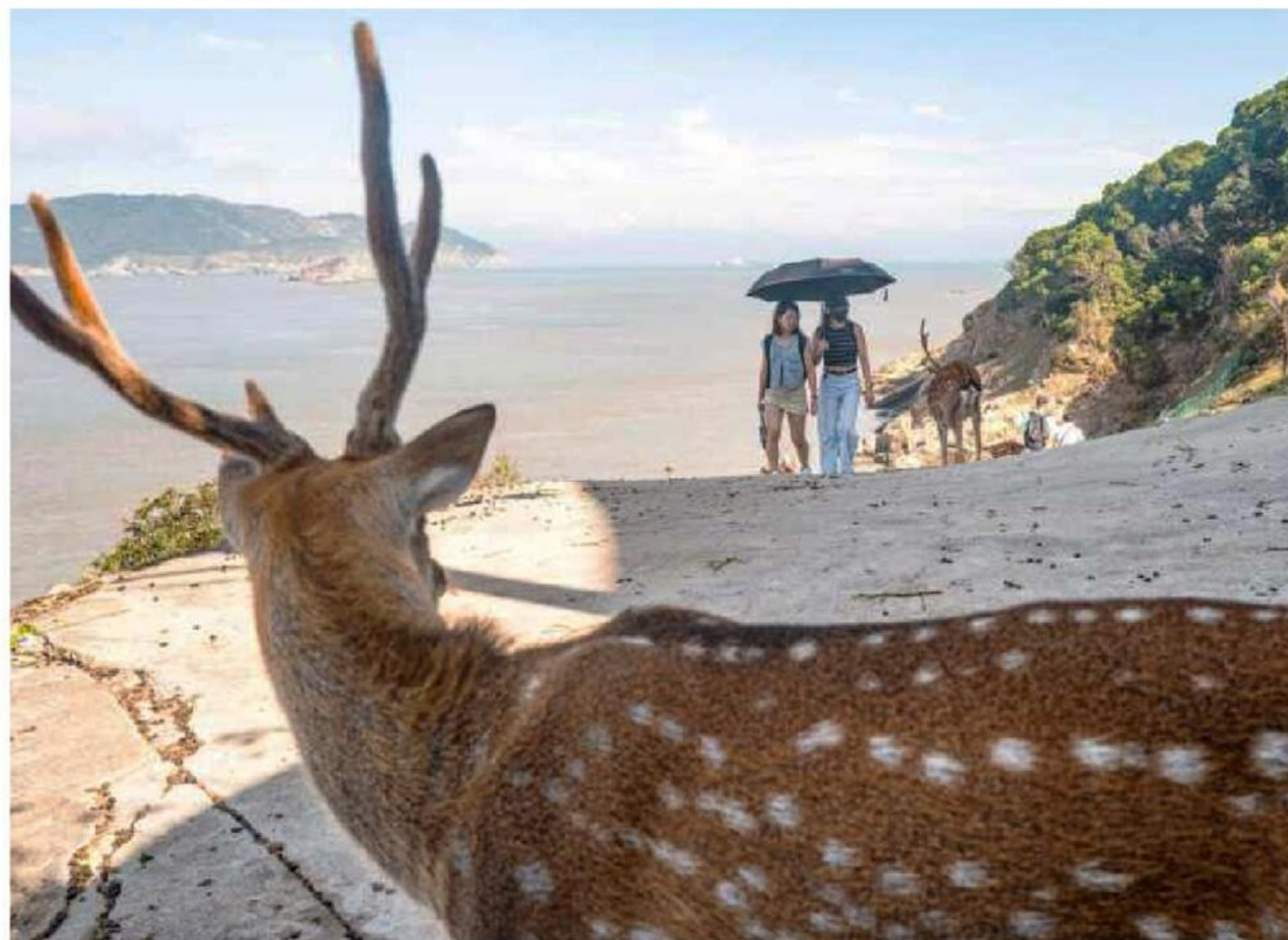
Le gouvernement taïwanais annonce que le service militaire obligatoire va passer de quatre mois à un an.

oct.
2024

La Chine lance le deuxième volet de son opération Épées tranchantes unies, un exercice militaire qui inclut des simulations d'encerclement de l'archipel des Matsu.

← Chaque jour, de nombreux camions militaires empruntent l'isthme routier qui relie les deux parties de l'île de Dongyin. Sur le rocher, un slogan parle d'une «*pierre forte au milieu des eaux*», allusion à la position stratégique de l'île.

→ L'îlot inhabité de Daqiu est peuplé de cerfs sika, introduits là par l'homme. Peu farouches, ils font la joie des touristes.



• du détroit (lire la chronologie ci-contre), leur île fut relativement épargnée par les bombardements de la Chine communiste. «*Dongju est si petite que les frappes nous manquaient la plupart du temps, se rappelle la vieille dame. À l'époque, l'archipel était coupé du reste du monde, même le riz manquait. On le remplaçait par des patates douces que l'on faisait sécher et que l'on râpait.*»

Puis la vie de Tsao Hujing prit un nouveau tournant dans les années 1970-1980, à mesure que se développait sur les îles l'*abingge shengyi*, le «commerce pour soldats». Elle et sa mère monnayaient toutes sortes de services, cuisinant, nettoyant, recousant les uniformes. «*Les soldats [ils étaient 30 000 à l'époque] étaient devenus une partie intégrante de la société, explique Tsao Hujing. Eux aussi nous rendaient service, par exemple en nous aidant à construire des maisons plus solides.*» Mais ces rapports cordiaux ne suffisaient pas à faire oublier la rigueur de la loi martiale. Celle-ci empêchait les civils de se déplacer librement à l'intérieur des îles et d'île en île, certaines zones militarisées restant strictement interdites d'accès. La surveillance permanente était ponctuée d'arrestations, et s'y ajoutait parfois la torture de

ceux qui étaient soupçonnés d'espionnage pour les communistes.

Autour de chez Madame Tsao, l'air salin se mêle par endroits au parfum du jasmin et des mandariniers, mais surtout à l'odeur des conifères. À Dongju, comme dans le reste de l'archipel, l'armée a modelé le paysage. Une épaisse végétation recouvre aujourd'hui 80 % du territoire.

L'art du camouflage

Il n'en fut pas toujours ainsi : jadis, sur le sol granitique poussaient surtout des roseaux de Chine. «*Quand on était petit, tout le monde ramassait ces grandes herbes pour alimenter les vieux fourneaux et construire le toit des maisons*», se souvient Tsao Hujing. Mais ces plantes avaient un défaut : elles ne suffisaient pas à dissimuler les chars et les équipements militaires aux yeux ennemis. Dans les années 1960 et 1970, l'administration militaire lança

un vaste programme de plantation d'arbres, notamment des pins australiens, à croissance rapide. «*Les gens auraient bien aimé utiliser tout ce bois, lance en riant Tsao Qunyu, la sœur de Hujing, âgée de 68 ans. Mais personne n'osait y toucher, c'était trop risqué.*» Un plan de verdissement qui, explique l'anthropologue Lin Weiping, basée à Taipei, permettait une réorganisation politique de l'espace : les arbres protégeaient les bases militaires et leurs soldats dans les hauteurs de l'archipel, leur offrant une vue imprenable sur les villages côtiers laissés à découvert.

Aujourd'hui, aux Matsu, c'est Beigan, l'île habitée la plus proche de la Chine, qui est la plus prisée des touristes taïwanais. Ils apprécient la balade à Qinbi – l'un des villages les mieux préservés, avec ses maisons de pierres beige et gris bleu typiques de la culture mindong – et ne résistent pas à la virée sur l'îlot voisin de •

À Beigan, plages de sable fin et villages typiques attirent les touristes

Depuis la loi martiale, les insulaires ont toujours peur de la mer

◆ Daqiu, où gambadent des cerfs sika introduits dans l'archipel il y a une cinquantaine d'années. Beigan est aussi réputée pour ses belles plages de sable fin, dont celle de Banli. Pourtant, il est rare de surprendre les habitants y tremper ne serait-ce qu'un orteil. Question d'habitude : sous la loi martiale, l'accès à la mer était strictement interdit et les plages truffées de mines étaient devenues synonymes de danger (et elles le restent dans l'esprit des locaux, bien que de larges opérations de déminage aient été menées depuis).

Fantômes et coquillages

«Lorsque j'étais petit, il arrivait que je m'échappe pour aller jouer dans la mer, mais mes parents me poursuivaient et ça bardait, raconte Wu Hong-guang, 63 ans, aujourd'hui capitaine d'un bateau de tourisme. Pourtant, devenu père à mon tour, je n'ai pas voulu non plus que mes enfants y aillent ! Tant de personnes sont mortes dans cette mer pendant le conflit [de 1958], certains pensent qu'elle est peuplée de fantômes.» Une superstition largement partagée aux Matsu : «Les anciens se sentent éloignés à la fois de la forêt et de la mer, et il est difficile de franchir cette barrière psychologique, souligne l'anthropologue Lin Weiping. Mais les jeunes générations aspirent à se rapprocher de leur territoire, par exemple en demandant aux femmes âgées [dont ce fut traditionnellement une des occupations] de leur enseigner comment récolter les coquillages.» ◆





↑ De jeunes conscrits taïwanais s'entraînent sur l'île de Xiju. En janvier 2024, Taïwan a porté la durée du service militaire obligatoire (seuls les hommes y sont soumis) de quatre mois à un an, en réponse à la menace chinoise.

À Dongju,
Tsao Hujing
et les
siens ont
dû traverser
toutes
les crises



← Tsao Hujing, 78 ans, est née sur l'île de Dongju. Son père, menuisier, était venu de Chine en 1933 pour y travailler. Elle tient une photo de son mariage, en 1966, sur laquelle elle pose avec son mari parmi des soldats.

➤ Ce jour-là, le capitaine Wang Jialing est le seul du port de Qiaozai à sortir son bateau. La mer est exécrable mais il n'a pas le choix, il doit aller remonter ses filets jetés le matin même. Descendant d'une lignée de pêcheurs, il est, à 44 ans, le plus jeune capitaine de Beigan, son île natale. Tandis que l'embarcation de bois est malmenée par les vagues, ses matelots indonésiens, Kadi et Sanji, en salopettes imperméables, soulèvent les filets à la force des bras et déversent le flot de poissons sur le pont. De retour au port, les pêcheurs trient les seiches, les *huangyu* (*Larimichthys crocea* ou courbines jaunes) au ventre doré et les quelques maquereaux grassouillets.

**Des marins chinois
sur les bateaux taïwanais**

Arrivés à Beigan il y a trois ans, Kadi et Sanji, comme beaucoup d'autres, ont quitté l'Indonésie pour Taïwan en quête d'un meilleur salaire. «Aux Matsu, presque tous les bateaux emploient des matelots indonésiens, affirme le capitaine. Les jeunes d'ici ne veulent plus pêcher, car c'est un travail difficile.» D'autres pêcheurs embauchent même des matelots chinois, tout ce qu'il y a de plus officiellement, depuis un accord de 1993 visant à pallier la pénurie de main-d'œuvre du secteur de la pêche. Or en raison d'un incident passé – un trafic illicite de homards australiens – ces matelots sont maintenant tenus à ➤



Qui veut déboulonner Tchang Kai-chek ?

A cheval, debout appuyé sur sa canne ou assis un livre à la main, en uniforme ou en tenue traditionnelle, Tchang Kai-chek (1887-1975) est représenté dans les poses les plus éclectiques dans le parc de Cihu à Taoyuan, près de la capitale taïwanaise. Quelque 200 statues à l'effigie de l'ancien président de la république de Chine (nom officiel de Taïwan) et ennemi historique de Mao Zedong, données par des écoles et des agences gouvernementales, ont été regroupées dans ce vaste espace vert qui abrite également son mausolée. Une sorte d'exil, en attendant que les autorités décident de leur sort. En effet, de nombreux Taïwanais voudraient voir disparaître pour de bon les monuments en l'honneur de l'ancien chef du Kuomintang, qui imposa en 1949 une terrible loi martiale. Ce régime dura jusqu'en 1987 à Taïwan (et 1992

aux Matsu). De 3 000 à 4 000 personnes furent exécutées pour leur opposition – réelle ou supposée – au Kuomintang ; 140 000 furent emprisonnées. Taïwan et ses archipels sont constellés de statues du dictateur qui incarne, pour une partie de la population, la résistance au communisme et la défense de la Chine traditionnelle. À Taïwan, le débat divise. En avril 2024, le ministère de l'Intérieur s'est toutefois engagé à accélérer le déboulonnage de 760 statues du «généralissime».



Sam Yeh / AFP

● l'œil par les garde-côtes taïwanais. Lesquels surveillent étroitement le respect du tracé (officieux) des zones maritimes autour des Matsu. L'an dernier, ils ont noté une hausse considérable du nombre d'infractions commises par des navires chinois.

Pourtant les îles, par bien des côtés, ressemblent plus à un trait d'union qu'à une barricade entre Taïwan et la Chine, d'autant que plusieurs liaisons par ferry permettent de se rendre d'une rive à l'autre. Les pêcheurs chinois et ceux de Matsu se sont même longtemps partagé les eaux environnantes en bonne intelligence. «Depuis

le Covid, chacun reste de son côté, à distance», assure toutefois Wang Jialing. Depuis le port de Qiaozai, on peut apercevoir des porte-conteneurs et des bateaux de pêche chinois croisant au loin.

Pour la plupart des habitants plus âgés de l'archipel, comme Wu Hongguan, à Beigan, la côte chinoise demeure près des yeux et du cœur. «Je voudrais que Matsu soit un lieu de rencontre et d'apaisement entre les deux rives du détroit», dit le capitaine tandis que son épouse, Chen Liyan, 62 ans, pose sur la table un bol fumant de palourdes. Elle est allée les acheter ce matin sur un marché de la Chine continentale ! «Cela me prend seulement une demi-heure en ferry, raconte-t-elle. Là-bas, il y a plus de choix et cela coûte moins cher.» Pour débarquer en terre chinoise, aucun problème pour les résidents des Matsu. Il leur suffit de présenter, à l'arrivée, leur «carte de compatriote taïwanais» attribuée par les autorités chinoises, qui ne reconnaissent pas

le passeport délivré par Taipei. Un aspect de la stratégie de séduction dite de «réunification pacifique» de Pékin. Laquelle comprend aussi des crédits avantageux pour les citoyens des Matsu cherchant à s'installer ou à investir dans l'immobilier à Fuzhou, ainsi que d'alléchantes promesses de financement de divers projets d'infrastructures, à ce jour non concrétisées. En revanche, la Chine restreint les mouvements de ses ressortissants vers Taïwan et ses archipels. Depuis la crise du Covid-19, seul un groupe de touristes du Fujian s'est rendu dans les îles Matsu, en août 2024.

De l'alcool de riz gluant

Ces derniers ont commencé leur visite par Nangan, la plus grande île de l'archipel, peuplée de 7000 habitants, qui abrite des vestiges emblématiques de la singulière histoire locale. Car les Matsu possèdent la plus grande concentration au monde de tunnels militaires (plus de 250). Nangan abrite les plus célèbres, dont ►

RETOUR DE TERRAIN

↓
Emma Belmonte
Journaliste, lauréate
de la Bourse GEO



« Cet archipel au cœur de la poudrière a quelque chose d'envoûtant »

Emma se souvient d'avoir été très touchée par les jeunes soldats taïwanais rencontrés durant son reportage aux Matsu. « Engagés volontaires, ils ont mon âge, entre 20 et 25 ans, et se trouvent acteurs d'une crise géopolitique dont ils connaissent les enjeux mais qu'ils vivent, eux, de façon très concrète. Leur quotidien de militaires est fait d'attente, d'ennui, d'espoir et d'angoisse. » Mais sur ces îles tranquilles, loin de la métropole taïwanaise dont ils sont pour la plupart originaires, certains ressentent aussi une forme de sérénité, souligne Emma : « Il est vrai que l'archipel a quelque chose d'envoûtant, loin de tout alors qu'il se trouve au cœur de la poudrière. »

► une partie a été ouverte au public après la fin de la loi martiale en 1992. Le tunnel 88, baptisé ainsi en 1974 pour le 88^e anniversaire de Tchang Kaï-chek, exhale dès l'entrée un parfum sucré. Long de 273 mètres, il sert désormais de cave pour des centaines de jarres de *laojiu*, l'alcool de riz gluant typique de l'archipel, une liqueur rubis avec laquelle les habitants parfument toutes sortes de préparations culinaires – bouillon de nouilles, fumet de poisson, omelettes et *douhua*, un dessert à base de tofu soyeux.

La déesse Mazu veille sur les deux rives

Du *laojiu*, ainsi que du *kaoliang jiu*, un vin de sorgho, Liu Nongjin en vend bien sûr. Sa petite épicerie installée sur le port de Nangan est une étape incontournable pour les autocars de touristes. Au mur, l'épicier sexagénaire a accroché des photos de personnalités du spectacle et du monde politique local, dont l'actuel président de Taïwan, Lai Ching-te, membre du Parti démocrate progressiste (PDP), qui défend la souveraineté du pays contre les ambitions de Pékin. Aux Matsu, ce parti est en minorité. Le Kuomintang (KMT), héritier direct du Parti nationaliste de

↓ Construit en 1971, le tunnel militaire de Beihai, sur l'île de Nangan, avait pour fonction de protéger les embarcations des attaques. Il a été transformé en musée.





Tchang Kaï-chek, aux manettes localement, promeut au contraire un rapport conciliant avec Pékin. Dans l'archipel, voter pour lui apparaît pour beaucoup comme une évidence. «*Le KMT a pris soin des Matsu, ils ont pavé les routes, construit des ports...*», remarque Liu Nongjin, l'épicier de Nangan. Pourtant, lors des élections législatives de 2024, le PDP a obtenu 23,5 % des voix aux Matsu, un score record. La campagne a révélé que nombre d'électeurs, surtout des jeunes, n'avaient plus confiance dans le vieux parti de Tchang Kaï-chek.

Une autre figure tutélaire continue, elle, à faire l'unanimité et ce, des deux côtés du détroit. À l'extrémité ouest de

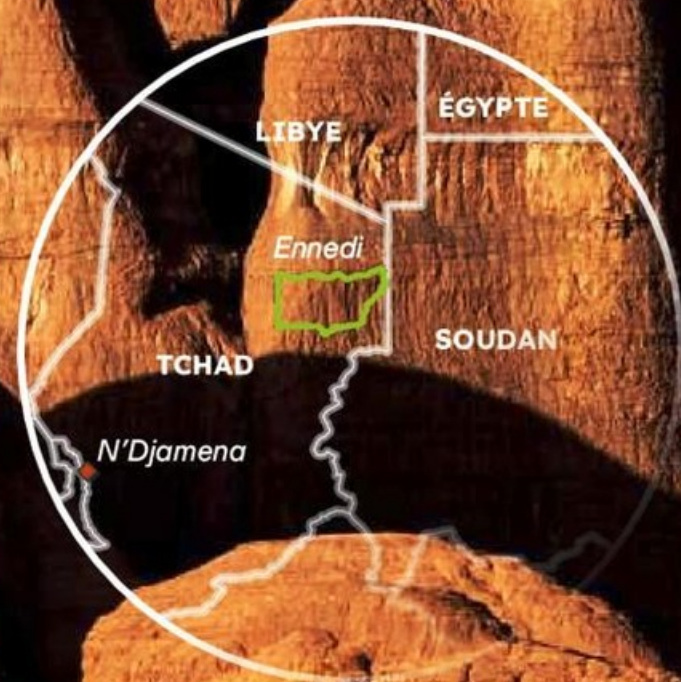
Nangan, au sommet d'une colline, domine une immense statue à l'effigie de Mazu, protectrice des marins et des voyageurs qui a ici un temple et à laquelle l'archipel doit son nom. La déesse, également vénérée dans le Fujian, est un prétexte régulièrement saisi par les autorités chinoises pour inviter les Taïwanais à venir lui rendre hommage en Chine populaire, au temple de Meizhou (ils seraient 200 000 par an à faire le voyage). Une façon habile d'insinuer que le Fujian n'est qu'une seule et même terre de part et d'autre du détroit et une pression de plus sur le petit archipel taïwanais suspendu entre deux mondes. ■

Emma Belmonte

↑ La forêt, partout présente dans les îles Matsu, a été plantée par l'armée nationaliste dans les années 1970-80 pour dissimuler les installations militaires.



→ Dans ce massif du nord-est du Tchad, les vents et les pluies ont sculpté pendant des millions d'années d'impressionnants colosses de roche.



Ennedi

La forteresse des sables

En plein Sahara, ce massif rocheux tchadien est un des sites naturels les plus spectaculaires et les moins explorés d'Afrique. En son cœur, un trésor fabuleux : des milliers de gravures et de peintures rupestres qui remontent pour certaines à 9000 ans avant notre ère.

TEXTE AMAURY HAUCHARD – PHOTOS PASCAL MAITRE

Oasis, gueltas, petits lacs... Le Sahara est ici un havre pour les chameaux et la faune sauvage





← Les lacs d'Anoa, point de rendez-vous des chameliers et de leurs troupeaux, rappellent que ce désert fut jadis une savane verdoyante.

→ L'Ennedi est peuplé d'éleveurs semi-nomades, qui vivent dans de petits hameaux. Les villages de l'ethnie zaghawa, comme ici Aloba, se reconnaissent à leurs cases rondes.

**Cet immense territoire
compte moins
de quatre habitants
au kilomètre carré**



→ À Gaora Hallagana, cet écoparc de la réserve naturelle et culturelle de l'Ennedi enroule son chèche, protection utile contre les vents de sable.



**Seuls les gardiens
savent se repérer
dans ce labyrinthe
de roches aux formes
extravagantes**



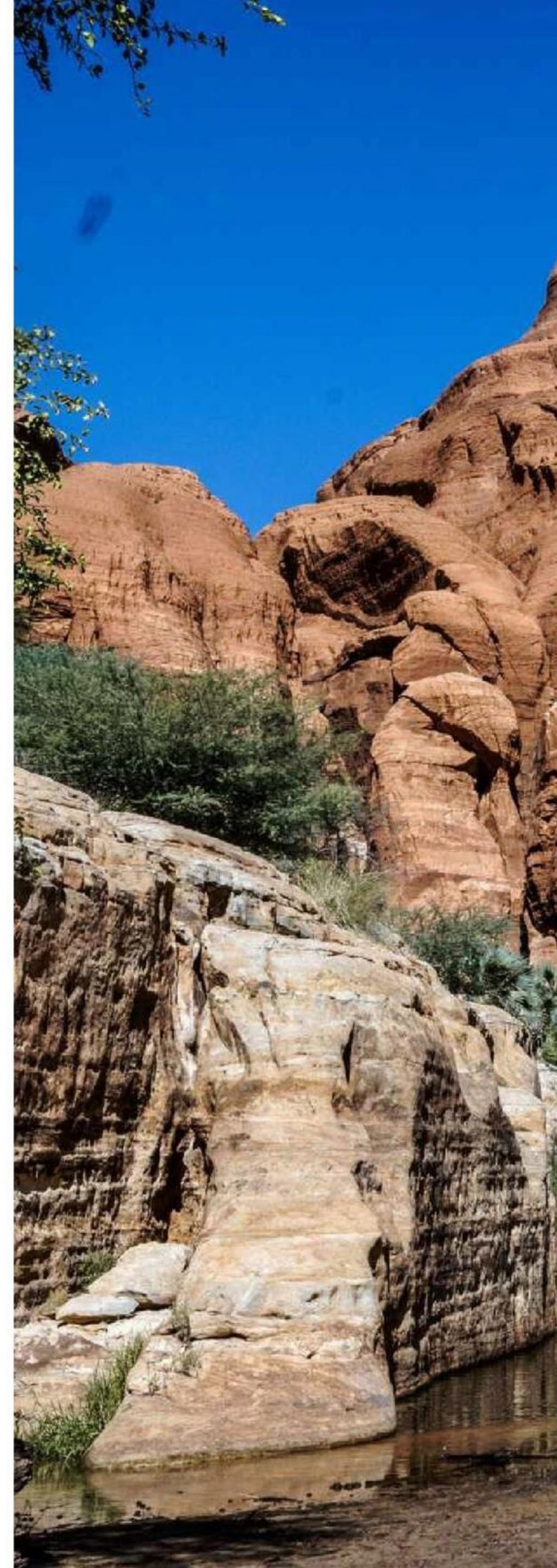
De loin, on voit ses bras remuer et on entend les bribes d'une discussion animée en dazaga, la langue des éleveurs nomades du coin : la négociation semble compliquée. Puis Abdoullrahman Hamid Moussa tourne les talons et revient en grommelant : *«Elle est trop vieille cette chèvre, on ne va pas manger ça... Et puis elle est trop chère !»* En tombant sur ce berger et son troupeau, à Ayo, au beau milieu du Sahara, Abdoullrahman pensait avoir trouvé de quoi améliorer le dîner : raté. Depuis cinq jours qu'il sillonne le désert tchadien au volant de son 4x4 couleur sable, les mêmes plats de pâtes ou de riz aux légumes à tous les repas sont devenus, à la longue, monotones : *«C'est une affaire sérieuse, ne riez pas ! On trouvera une autre chèvre plus tard.»*

Un décor de western

Abdoullrahman Hamid Moussa connaît comme sa poche le territoire immense qui nous entoure. À 32 ans, il dirige la dizaine de conducteurs de la réserve naturelle et culturelle de l'Ennedi (RNCE), créée en 2018 pour préserver un sanctuaire de 50 000 kilomètres carrés (pour comparaison, la Suisse s'étend sur 41 000 kilomètres carrés) dans le massif éponyme, qui s'étend dans le nord-est du Tchad, à 1 300 kilomètres de la capitale, N'Djamena. Quand il n'est pas à Fada, la capitale régionale, à pouponner son fils Issa, 1 an à peine, le jeune homme arpente ce paysage de sable et de grès

qui n'a rien à envier à la Monument Valley américaine, avec ses arches spectaculaires, ses rochers en forme de champignons, ses canyons taillés à la serpe et ses gueltas (cuvettes naturelles remplies d'eau) encaissées, autour desquelles jaillit une audacieuse végétation. Dans ce décor façonné pendant des millénaires par l'eau et les vents, Abdoullrahman se sent bien, comme si tous les tracas de la vie s'y évaporaient. C'est un univers paisible, où ne vivent guère plus de 200 000 personnes, soit quatre habitants au kilomètre carré, ainsi qu'un refuge pour les derniers crocodiles du désert, les gazelles dorcas et les hyènes rayées. *«Depuis que la réserve existe, j'en connais tous les chemins par cœur, et j'y ai conduit des gens venus du monde entier»*, dit-il en comptant sur ses doigts : un milliardaire philanthrope sud-africain, des archéologues tchadiens, des écogardes qui traquaient les braconniers, un photographe sud-africain, un cinéaste tchadien en repérage, des touristes

→ À Bachikélé, l'eau bienfaitrice issue des nappes souterraines forme une guelta où les villageois des alentours viennent puiser la précieuse ressource.



Le Tchad rêve de faire de la région un éden touristique et d'y réintroduire des espèces quasi éteintes



italiens... Des curieux attirés par la photogénie des lieux, mais aussi par d'autres trésors, dissimulés dans les innombrables replis rocheux : des milliers de peintures et de gravures rupestres héritées de la préhistoire, qui ont valu à l'Ennedi d'être inscrit à double titre, naturel et culturel, par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité en 2016.

Se rendre sur place depuis N'Djamena suppose de faire plusieurs jours de route et de piste en 4x4 ou de trou-

ver une place dans le coucou à hélices qui dessert Fada une fois par semaine. Longtemps, la région fut surtout connue pour être le berceau de la famille Déby, au pouvoir depuis 1990 (Mahamat Idriss Déby, 40 ans, a succédé à son père Idriss Déby Itno, mort en 2021). L'instabilité chronique de la zone, frontalière du Soudan, notamment du Darfour, et de la Libye, avait jusqu'alors relégué au second plan toute ambition de préservation du patrimoine naturel et culturel.

Mais depuis que le site est reconnu comme patrimoine mondial, le Tchad s'est pris à rêver : et si l'on ouvrait l'Ennedi, territoire rural dont l'économie repose essentiellement sur l'élevage, au tourisme international ? Et si l'on y réintroduisait des espèces animales endémiques quasiment éteintes, comme l'autruche à cou rouge que personne n'a plus vue ici depuis une soixantaine d'années ? Et si l'on inventoriait enfin pour de bon l'extraordinaire patrimoine archéologique des ►



← Maïna Berdei Targuio (à droite), le chef du canton d'Archeï, appartient à la puissante communauté des Beris (ou Zaghawas).

PEUPLES
NOMADES

Les princes du désert

Dans cette partie nord du Tchad, immense et désertique, vivent des communautés d'éleveurs, historiquement nomades, de plus en plus sédentaires. Ces peuples sahariens, qui se nomment Dazas (ou Goranes) et Beris (encore appelés Zaghawas), sont aussi établis au Soudan, en Libye et au Niger. De nombreux dirigeants tchadiens en sont issus, à commencer par l'ex-président Idriss Déby Itno, qui était zaghawa, et son fils, Mahamat Idriss Déby, zaghawa par son père et anakaza (sous-groupe daza) par sa mère. Les unités d'élite de l'armée tchadienne recrutent nombre de leurs combattants parmi ces groupes ethniques, qui contrôlent largement l'administration et les subsides qu'elle distribue.

► lieux ? Tout ceci n'aidait-il pas à remplir les caisses du pays, un des plus pauvres du monde (189^e sur 193, selon le rapport 2024 des Nations unies sur l'indice de développement humain) ? L'espoir est grand et, en attendant, l'Ennedi sort peu à peu de l'oubli.

Gare aux «cramcrams»

Depuis son bureau en bordure de Fada, modeste capitale de l'Ennedi-Ouest (24000 habitants) dont les édifices de terre crue disparaissent sous les palmiers dattiers, le directeur de la réserve, Issakha Gonney Guirki, vante son bilan : «On est parti de zéro, et aujourd'hui, nous sommes le deuxième employeur de la région après l'État, se réjouit-il. Nous sommes en train de donner une autre dimension à cette partie du Tchad.» C'est en tout cas l'objectif affiché par le gouvernement de N'Djamena, qui a confié en 2018, pour quinze ans, ce joyau à une ONG sud-africaine à la gestion controversée : African Parks.

Parti en voiture de Fada, l'archéologue Mahamat Ahmat Oumar vérifie son équipement : une poche à eau – en plein désert, «ne jamais plaisanter

→ À Achwili, c'est l'heure du dîner au bivouac : cette chèvre achetée à un éleveur local fera un bon festin, pour changer un peu des pâtes et du riz.

avec l'eau potable», rappelle-t-il – ; un GPS, son principal outil de travail, pour noter les coordonnées de chaque site archéologique inventorié ; un téléphone satellitaire pour rester en contact avec les équipes de la RNCE à la base de Fada ; enfin un chèche, essentiel contre le soleil cuisant (il fait encore jusqu'à 30°C en ce mois de novembre). Doctorant en archéologie, Mahamat Ahmat Oumar, 35 ans, est aussi diplômé d'un master en sciences politiques et d'une licence en gestion de projets : «Je ne crois pas au fait d'avoir une seule vie, il faut essayer tout ce qui est possible !», affirme-t-il en mordant dans une datte séchée. Le voici arrivé à Gaora Hallagana. Aucun bruit dans cet endroit situé à plusieurs dizaines de kilomètres du premier vil-



Nulle protection n'entoure ces sites, heureusement assez difficiles à trouver !

lage. Les *cramcrams*, comme on appelle ici les *Cenchrus biflorus*, de petites plantes épineuses dont les graines s'accrochent aux vêtements et piquent la peau, sont omniprésentes. Des hirondelles virevoltent entre les roches. «*Bienvenue à la "caverne des jeunes" [traduction littérale de Gaora Hallagana] !*», lance Mahamat Ahmat Oumar qui escalade déjà les rochers. Bientôt, des dizaines

de figures humaines apparaissent, peintes sur la roche, dansant côte à côte en une longue ligne. Non loin, c'est un homme qui joue de la harpe, une femme occupée avec un pilon et un mortier, une autre assise avec un enfant sur les genoux près d'une case. «*Des sites exceptionnels comme ceux-là, il en existe des milliers dans la réserve*», précise l'archéologue. Aucune protection particulière n'en-

tourne ces trésors, à ce jour accessibles à tout visiteur. Mais encore faut-il savoir où ils se trouvent !

Mahamat travaille en binôme avec son collègue Djimet Guemona, 34 ans, avec lequel il alimente la base de données des trouvailles rupestres. Devant son ordinateur, à N'Djamena, Djimet ne cache pas son enthousiasme : «*Pas moins de 1383 sites ont été inventoriés à ce jour, mais nous estimons qu'ils ne représentent qu'un quart de tout ce que contient la réserve. Cela signifie qu'il y a encore énormément de choses à découvrir, c'est génial !*» Un travail de fourmi... Sur l'écran, chaque site est répertorié selon sa localisation, la période à laquelle il appartient, ce qu'il représente, son état de conservation... «*C'est à la fois une fierté en* ►

À Archeï, seule une antenne téléphonique indique que l'on est en ville. Et ce jour-là, elle est en panne...

♦ tant qu'archéologue, mais aussi une grande responsabilité, car il ne s'agit pas seulement du patrimoine du Tchad, c'est celui de l'humanité tout entière qui se trouve dans l'En-nedi», affirme le chercheur (lire encadré). La réserve recèle des gravures et des peintures rupestres de plusieurs époques préhistoriques : la période archaïque des chasseurs-cueilleurs, la pastorale avec les premiers éleveurs, et la cameline, avec le nomadisme. Certaines œuvres remontent à 9000 ans avant notre ère (lire encadré). Tous les mois, les deux archéologues sillonnent chacun des portions différentes de la réserve. Fin octobre 2024, dans le sud de la réserve, Mahamat Ahmat Oumar a inventorié 51 sites. «Parmi eux, seuls trois avaient déjà été mentionnés dans des écrits, raconte-t-il. Les autres,

jamais.» À ce rythme, les deux jeunes chercheurs estiment à «dix ans, peut-être vingt» le temps que prendra l'inventaire de tout le patrimoine archéologique de l'endroit.

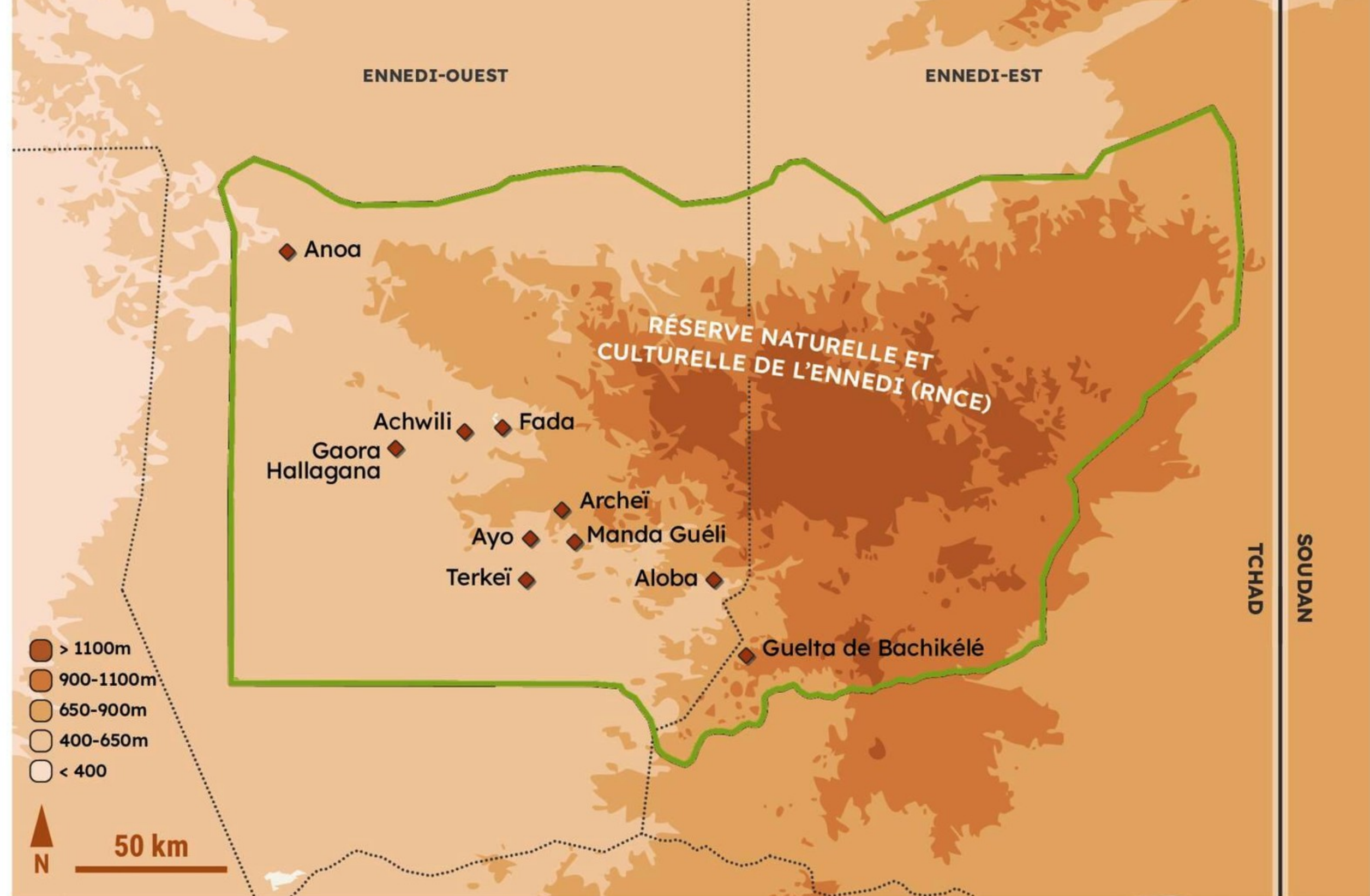
Le retour des antilopes

Avant de partir – toujours en équipe, souvent à quatre, un chauffeur, deux écogardes, un archéologue –, ils discutent avec les communautés locales beris et dazas (lire encadré). «On choisit ensuite une zone sur laquelle on a eu des retours positifs sur la présence de sites peints ou gravés, géné-

ralement quelques dizaines de kilomètres carrés, et on y va. En voiture, à pied, à dos de chameau...», explique Djimet Guemona. Pour l'instant, leurs travaux se limitent à l'inventaire. Pas le temps ni les effectifs pour effectuer un travail de datation. Les estimations se font avec les moyens du bord : «Les gravures d'hippopotames nous confirment la présence de la mer paléo-tchadienne et indiquent par conséquent une époque comprise entre 7000 et 6000 ans avant notre ère, précise-t-il. On a besoin de plus de chercheurs, alors j'essaie de



← Cet éleveur daza mène ses chameaux boire dans le superbe défilé de la guelta de Bachikélé. L'écho de leurs blatètements fait trembler les parois.



Cartographie : Arthur Beaubois-Jude

convaincre des universitaires étrangers de se joindre à nous. Et il faut faire vite, car le patrimoine est menacé !» En cause, les animaux venant se frotter aux parois, les radiations solaires pour les peintures exposées au grand jour, le vandalisme...

Pour l'État et l'ONG sud-africaine African Parks, il y a urgence à conserver, alors le budget investi est important (4,7 millions d'euros en 2024, soit l'équivalent du budget alloué au ministère tchadien de la Fonction publique l'année d'avant), financé en majorité par des mécènes occidentaux. Les actions, quant à elles, sont spectaculaires, rien que pour ces deux dernières années : dix addax – une espèce d'antilope en danger critique d'extinction dans le monde que l'on n'avait plus vue dans l'Ennedi depuis les années 1970 – ont été acheminés par avion depuis Abou Dhabi et pucés afin d'assurer leur suivi quotidien ; un écolodge dernier cri a été construit à Fada pour accueillir des touristes ; une lutte sans relâche a été menée contre les braconniers qui traquent notamment les gazelles ; une ferme destinée à la réintroduction des autruches à cou rouge, disparues à l'état sauvage depuis une soixantaine d'années dans la

région, a accueilli la naissance de plusieurs poussins. Quant aux sites rupestres, ils sont progressivement recensés et classifiés.

Mais les priorités des 200 000 habitants de l'Ennedi sont tout autres. Ici, les services de base peinent à exister. À Fada, pourtant capitale régionale, nulle route goudronnée – même la piste d'atterrissage est en terre.

On trouve de tout dans les échoppes du désert

En brousse, c'est encore autre chose. À Archeï, célèbre pour abriter la formation rocheuse la plus remarquable de la réserve, seule une antenne téléphonique, au milieu d'une plaine infinie bordée de pics rocheux à l'horizon, indique que l'on est «en ville». En ce mois de novembre, elle est cassée. Seize petits bâtiments commerciaux en béton, les seuls à des kilomètres à la ronde, ont été construits à proximité. Ils se font face, huit contre huit, séparés par une «rue» centrale qui pourrait servir de décor à un western spaghetti. Dans ces échoppes, on trouve de tout ou presque : du lait en poudre, du liquide vaisselle, et même de la lingerie féminine... Les habitants des quelque 1000 cases éparpillées

alentour, qui forment la commune rurale, viennent à dos de chameau y faire leurs emplettes.

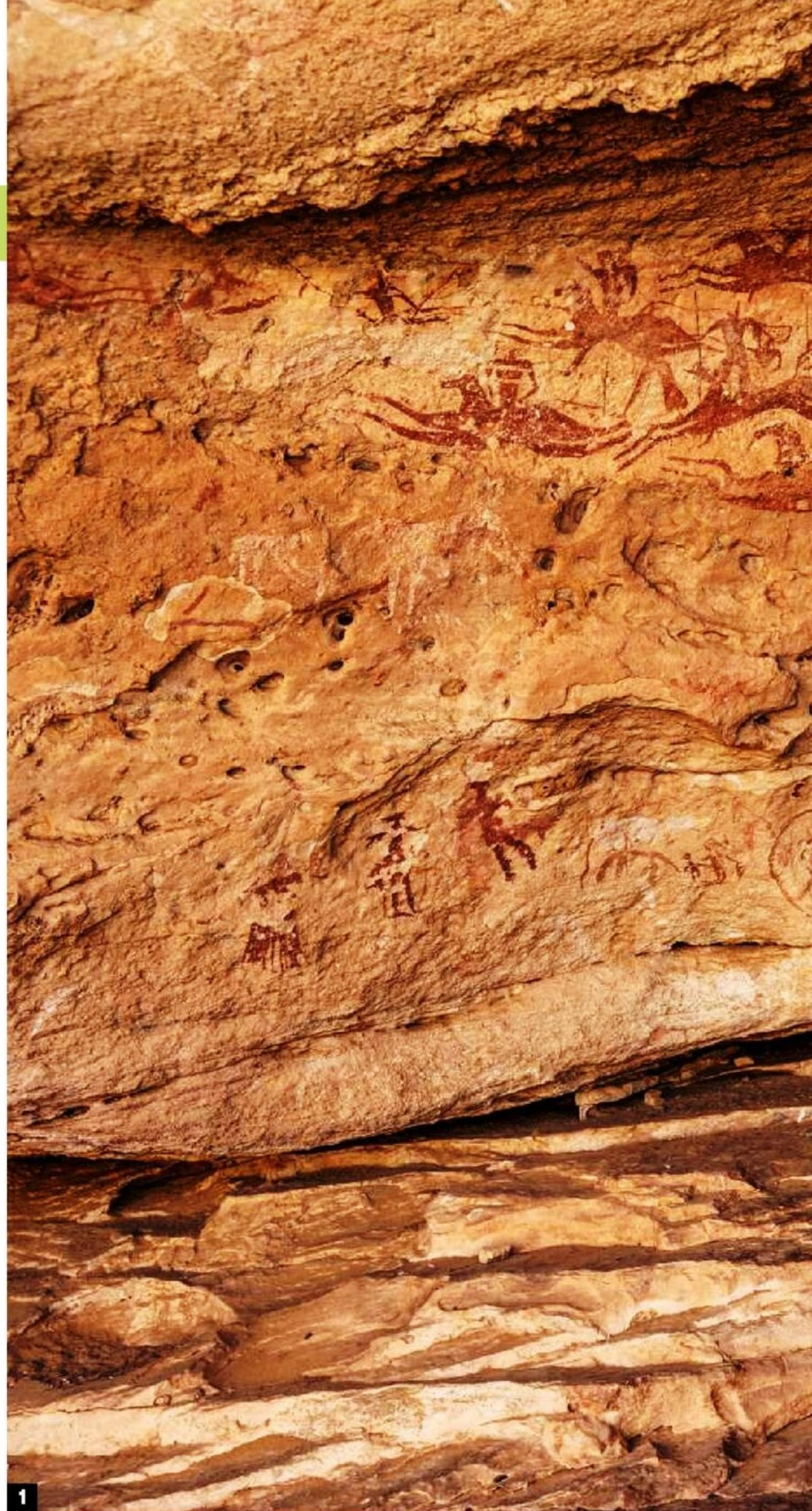
Aujourd'hui, les hommes sont en habit du vendredi : vêtus de leurs plus beaux boubous, ils sortent par grappes de la mosquée. Le chef de canton Maïna Berdei Targuio, autorité communautaire locale, est accoudé à son 4x4, unique véhicule de la ville. «Il y a quinze ans, il n'y avait ici ni école, ni hôpital, ni électricité», raconte-t-il. Les objectifs de la conservation, qu'en pense-t-il ? «L'Unesco, je ne sais pas ce que c'est, c'est une ONG ?, demande-t-il. Quant à African Parks, honnêtement, au début on ne comprenait pas ce qu'ils faisaient ici. On pensait que ça ne nous concernait pas. Et puis ils ont fait des choses pour nous, ils ont aidé avec l'école, les enseignants, l'hôpital...» African Parks, qui gère à ce jour 23 parcs dans treize pays d'Afrique, et dont la gestion très militarisée de certains de ses sanctuaires est critiquée, se démène pour polir son image auprès des habitants : elle construit des écoles, paie les enseignants rubis sur ongle, donne du matériel après les inondations, assure l'évacuation par avion des malades quand il y a urgence... Plusieurs «animateurs ►

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! De loin, en effet, impossible de deviner que ce vaste désert abrite d'innombrables trésors d'art rupestre. Il faut donc avoir l'œil... et un bon guide, comme l'archéologue Mahamat Ahmat Oumar (ci-contre) qui est, avec son collègue Djimet Guemona, un des meilleurs connaisseurs de la zone. Que nous racontent ces milliers d'œuvres ?

Éléphants, rhinos, girafes, par milliers...

Peints ou gravés, dromadaires, chevaux, bovins et figures anthropomorphes témoignent de la vie des anciens habitants du Sahara, alors bien plus vert que de nos jours.

Ces représentations pariétales se rencontrent aussi en Algérie et au Niger. Mais dans l'Ennedi, leur densité est exceptionnelle. Au milieu des années 1950, le Français Gérard Bailloud fut un des premiers scientifiques à explorer le massif autour de Fada. Il en rapporta 200 relevés, identifia des dizaines de styles et établit une chronologie des œuvres. Les plus anciennes (9000 à 6000 avant notre ère) montrent des animaux sauvages (éléphants, girafes, rhinocéros...) tandis que les suivantes (6000 à 1000 avant notre ère) évoquent des périodes de domestication, des bovins d'abord, puis des chevaux et des dromadaires. Loin de tout, ces sites exceptionnels ne souffrent pas de surfréquentation. Ils n'en demeurent pas moins fragiles : les œuvres peintes à l'aide de pigments naturels mêlés à de la graisse animale subissent les méfaits du temps, des hommes et des bêtes de passage.



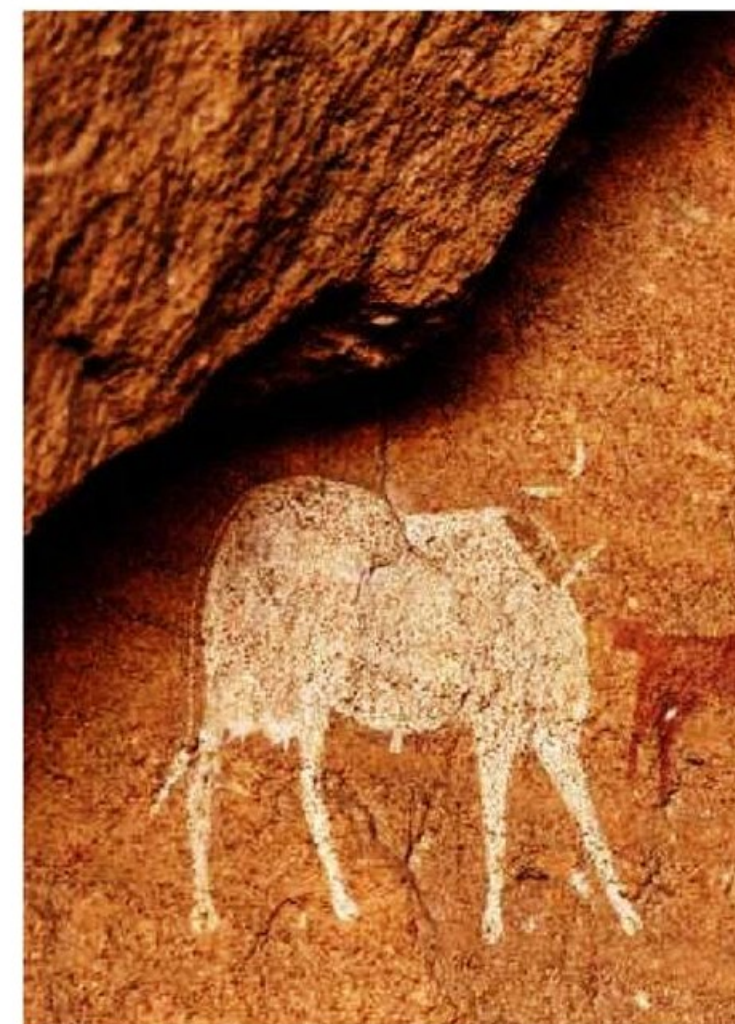
1

1. L'archéologue tchadien Mahamat Ahmat Oumar mène un inventaire minutieux des sites rupestres de l'Ennedi, comme ces scènes de chasse, à Terkeï.

2. À Manda Guéli, des peintures dites «bovidiennes» (5000 avant notre ère) côtoient celles de l'époque caméline (1200 avant notre ère).



2





3



4

3. Ces scènes de vie finement exécutées à Gaora Hallagana, entre 5000 et 2000 avant notre ère, témoignent du mode de vie des lointains ancêtres des habitants de l'Ennedi.

4. Les œuvres préhistoriques présentent une grande variété de styles, comme en témoignent cette vache et son veau gravés dans le grès, près d'Anoa.

RETOUR DE TERRAIN



Amaury Hauchard
Journaliste

« On a dormi à la belle étoile, bu des litres de thé... et coursé les chameaux »

« "Attendez !" Un jour, je discutais de choses et d'autres (savez-vous qu'il existe un trafic de gazelles entre le Tchad et la Libye ?) avec Abdoulrahman (à g.), quand Pascal Maître a déboulé, appareils photos à l'épaule, courant dans le sable après un troupeau de chameaux qui, naturellement, ne l'attendaient pas. Nous riions ; lui, pas du tout : il avait bien l'intention de doubler ces animaux qui blatéraient à qui

mieux mieux, pour les photographier dans le canyon de la guelta de Bachikélé. L'Ennedi est un terrain d'aventures infinies : nous y avons dormi à la belle étoile, écrasé avec une tong un scorpion qui s'approchait un peu trop de la natte du repas, bu des litres de thé et mangé du foie de chèvre au citron – excellent pour la santé, selon notre chauffeur. Pascal, revenu exténué de sa course-poursuite, a réussi sa photo. »



« communautaires », relais locaux de l'ONG, ont également été recrutés parmi les villageois. « Les gens se rendent compte qu'African Parks intervient là où l'État est défaillant », concède l'un d'entre eux, Hassan Sougui, technicien télécoms et petit-fils du chef du canton d'Archeï. Reste que les habitants ont d'abord vu d'un mauvais œil les nouvelles règles liées à la conservation. Ces caméras pièges se déclenchant au passage d'animaux sauvages, placées partout en brousse, ne sont-elles pas utilisées pour les surveiller ? Et ces petits avions qui survolent la région, transportent-ils vraiment des autruches ou exportent-ils illégalement de l'or extrait du Sahara, dont on sait qu'une partie file en contrebande aérienne vers Dubaï ?

Arrivé à Achwili, le chauffeur Abdoulrahman Hamid Moussa se prélassait au soleil couchant, sur une grande natte, au pied des gigantesques pics de grès



← Abdourahman Hamid Moussa, chef des conducteurs de la réserve naturelle et culturelle de l'Ennedi, en connaît tous les chemins.

qui semblent plantés là comme des cure-dents dans le désert. «Au début, les gens se méfiaient d'African Parks, moi-même on m'a demandé pourquoi j'allais travailler avec ces Blancs», confie-t-il. Autour de lui, de hautes herbes émergent des sables. Quand la lumière baisse, rien ne semble pouvoir troubler les spectaculaires mastodontes rocheux qui entourent le bivouac, sinon les vents qui les façonnent depuis des millénaires, et de petits scorpions qui filent dans la nuit. Et encore, ces derniers ne font pas peur à grand monde : on les écrase d'un coup de semelle.

Au coin du feu, Abdourahman enchaîne les cigarettes Manchester importées de Libye et les légendes guerrières de la région. Dans cette partie du Tchad, les valeureux chevaliers sont ceux qui, juchés sur des pick-up, défaisaient l'armée libyenne dans les années 1980. Autour de Fada, on trouve

encore des épaves de chars abandonnés par les combattants libyens en déroute. Près du village d'Anoa, le 4x4 s'arrête au bord d'un petit lac. Sur les rives, quelques huttes en bois d'acacia. Deux troupeaux de dromadaires – soit 200 têtes de bétail –, conduits par de jeunes chameliers, blatèrent en se désaltérant, sous la surveillance d'un majestueux pic montagneux.

Une zone encore rouge

Soudain, un autre véhicule arrive. Un homme, un vétérinaire, le docteur Oumar, en sort. Il a amené, depuis un village situé à des centaines de kilomètres, un proche parent souffrant de paralysie : on attribue à l'endroit des vertus thérapeutiques. «On a déjà testé l'hôpital en ville mais ça n'a rien

donné, explique-t-il en conduisant le malade vers la palmeraie. *On va rester ici un mois, le temps de la guérison.*» Là, au milieu d'une végétation touffue, de petites grottes inondées abritent d'autres patients, assis sur des chaises en plastique posées dans l'eau. Une sorte de Lourdes du désert.

Direction, ensuite, Bachikélé, à plusieurs jours de route à travers la brousse. Un groupe d'une quinzaine de touristes espagnols d'un certain âge marchent au fond de la guelta, un renforcement de roches au milieu desquels serpente un cours d'eau. Les palmiers s'y battent pour avoir un accès au soleil tandis que le blatèment des nombreux dromadaires conduits ici une fois par semaine pour s'abreuver produit un écho effrayant. Les visiteurs étrangers cheminent tranquillement vers le fond du canyon. «*Magnifique !*», lance l'un d'eux en prenant des photos. Ils ont été amenés ici par l'une des rares agences qui, à prix d'or, organisent des excursions. Mais pour de nombreux pays, à commencer par la France (dont les troupes stationnées au Tchad ont été invitées à quitter le pays fin 2024), la région de l'Ennedi est considérée comme une «zone rouge», vivement déconseillée aux voyageurs.

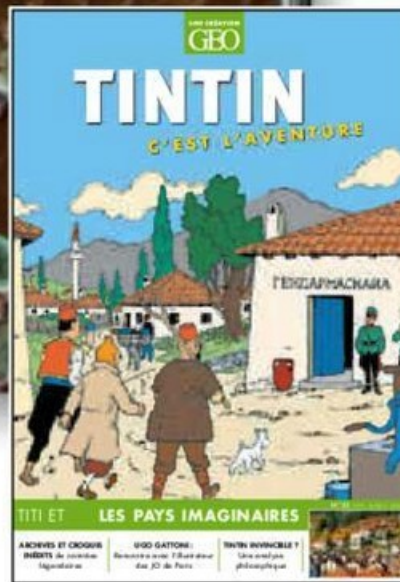
L'archéologue Mahamat Ahmat Oumar, lui, préfère rêver à un futur apaisé : «*On pourrait amener beaucoup de gens ici, tout ce patrimoine, il faut le montrer !*» Mais pour l'heure, son rêve de charters et d'une pluie de devises sur le Tchad ressemble encore à un mirage du désert. ■

Amaury Hauchard

Lire, voir, écouter



Tintin c'est l'aventure, n° 23, éd. GEO/
Moulinart, chez le marchand de
journaux, en librairie et sur abonnement
sur prismashop.fr, 19,99 €.

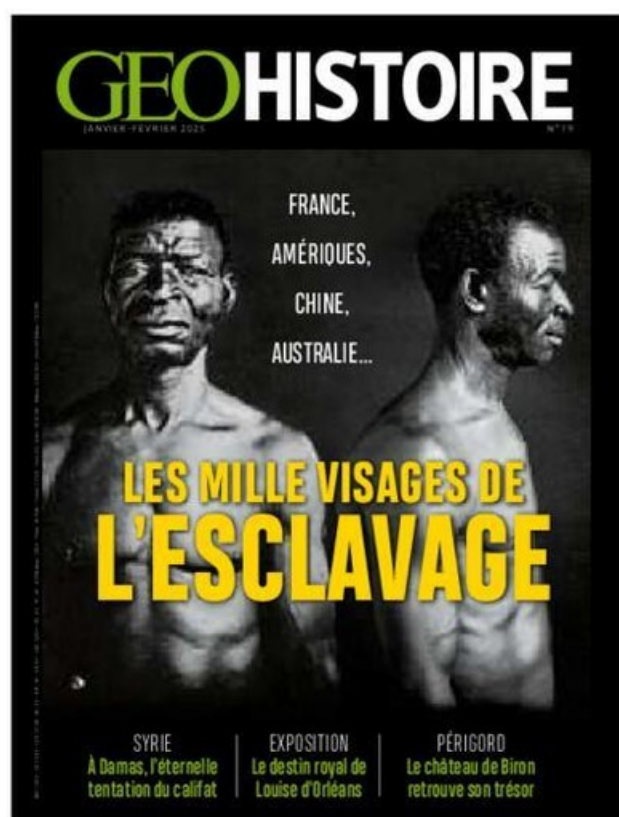


TINTIN

De la fiction au réel

Ce nouveau numéro de *Tintin* c'est l'aventure embarque pour les pays imaginaires créés de toutes pièces par Hergé. À travers croquis et planches inédites, découvrez comment ces lieux, mêlant souvent humour et cruauté, racontent notre rapport au monde et à ceux qui le peuplent. Découvrez aussi, entre autres, les souvenirs et le travail du photographe animalier Vincent Munier, l'histoire de Séraphin Lampion, modèle de personnage «casse-pieds», les mers de pirates que sont les Caraïbes et l'océan Indien, ainsi que le périple en Amérique de Thelma et Louise, héroïnes du célèbre film de Ridley Scott.

Chez le marchand de journaux



Les Mille Visages de l'esclavage,
GEO Histoire,
jusqu'au 18 mars 2025, 7,50 €.

La longue histoire de l'esclavage

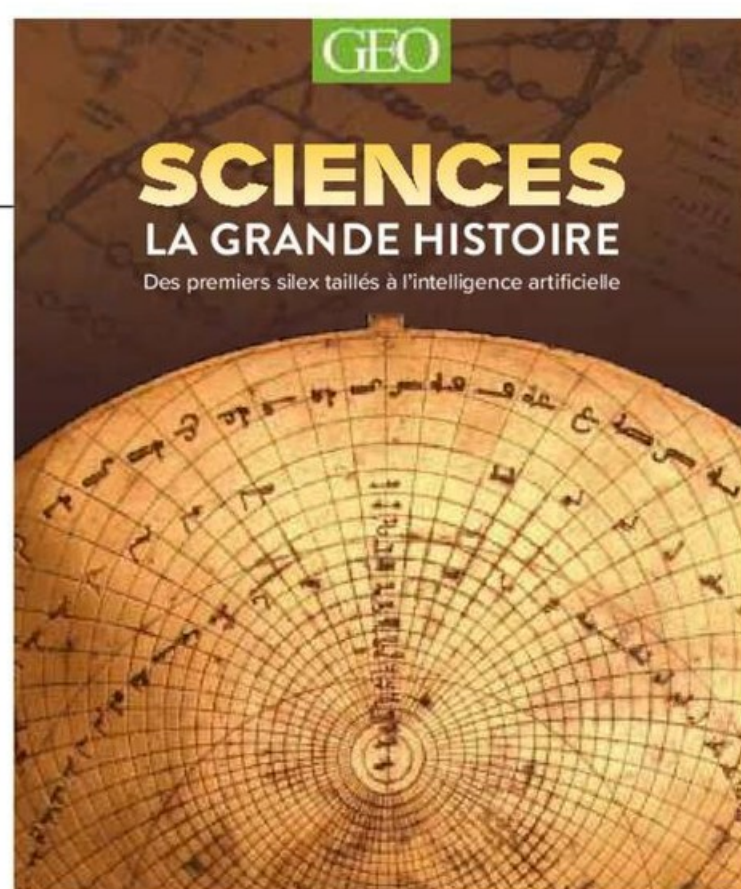
Difficile de dire qui furent les premiers esclavagistes, mais les traces archéologiques les plus anciennes de l'asservissement d'êtres humains par d'autres remontent à 4000 ans avant notre ère, en Mésopotamie. Ce numéro revient sur les multiples aspects de cette pratique atroce, légale jusqu'au XX^e siècle sous certaines latitudes. Avec un dossier dédié à la traite atlantique, organisée durant quatre siècles par les Européens. Terrible et passionnant.



Où voyager en 2025,
GEO hors-série,
jusqu'au 8 avril 2025, 7,90 €.

Nos voyages coup de cœur

Au Japon et en Corée du Sud, en Grèce et en Irlande, mais aussi en Galice, en Californie et en Émilie-Romagne, les reporters de GEO ont testé des modes de découverte qui embrassent les valeurs de notre magazine et les envies actuelles des voyageurs : lenteur, authenticité, rencontres privilégiées avec la population et immersions dans la nature. Résultat : une vaste sélection de road trips, randonnées, voyages gourmands et visites à contre-saison.



HISTOIRE

Du silex à l'IA : une odyssée de la science

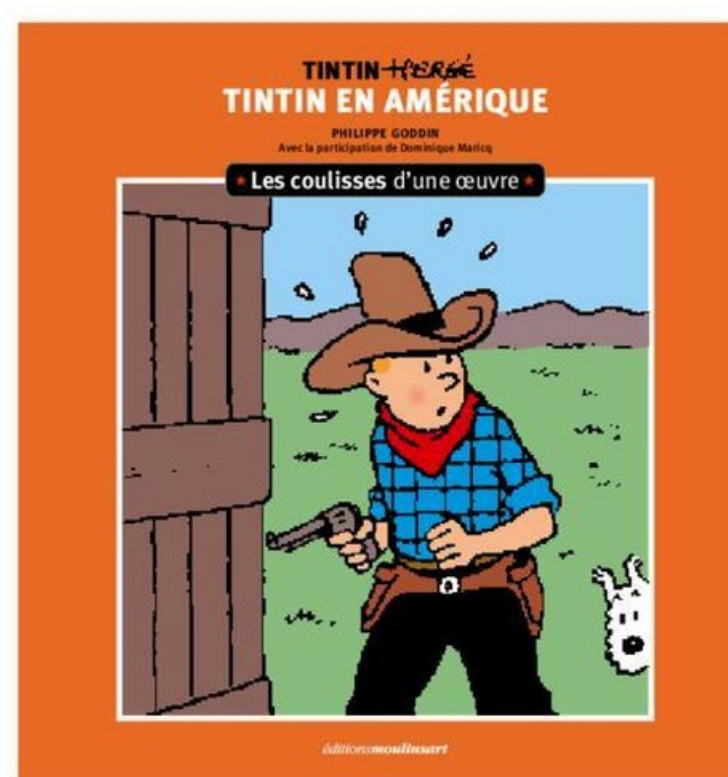
C'est un fascinant panorama des avancées scientifiques qui ont marqué l'humanité. Au fil d'une frise chronologique illustrée, l'ouvrage, très complet, multiplie les surprises. Ainsi, saviez-vous que les premières théories sur la circulation du sang furent formulées en Grèce autour de 250 av. J.-C. ? Que c'est un joueur de dés italien qui découvrit la loi des grands nombres en 1564 ? Et que les premiers ordinateurs, inventés aux États-Unis dans les années 1930, fonctionnaient avec un système d'engrenages ?

La Grande Histoire des sciences, éd. GEO, chez le marchand de journaux, 24,99 €.

NOUVEAUTÉ

L'histoire derrière la BD !

Des inspirations du jeune Hergé à l'évolution des planches de l'album entre 1932 et 1945, le troisième volume de la collection *Les Coulisses d'une œuvre* revient sur la genèse de la création de *Tintin en Amérique*, un épisode mythique de la série de BD créée par le talentueux dessinateur belge. Replacée dans son contexte historique par des auteurs experts, l'œuvre se révèle une critique subtile de son



époque marquée par la Prohibition, l'avidité des grandes entreprises et la marginalisation des peuples autochtones. À l'aide d'anecdotes méconnues, de documents d'archives rares et de planches commentées, le lecteur est invité à découvrir l'apparition du seul personnage historique dessiné par Hergé, le gangster Al Capone. Ainsi que bien d'autres secrets de création qui portent un nouveau regard sur cet incontournable de l'histoire de la bande dessinée.

Les Coulisses d'une œuvre, N° 3 : *Tintin en Amérique*, en librairie et chez le marchand de journaux, 19,95 €.

À la télé

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le vendredi à 11 h 45

7 mars Louisiane, la passion des oiseaux. *Inédit (52')*. Le pays des Cadiens (ou Acadianes), qui s'étend en Louisiane de La Nouvelle-Orléans à la frontière du Texas, tout au long du golfe du Mexique, est un paradis aquatique pour les pélicans, les grues, les canards et les aigles. Tous les ans, dans le cadre du Cajun Heritage Festival, les artistes s'affrontent dans des concours de sculptures d'oiseaux plus vraies que nature.

14 mars Plongée au cœur du delta du Congo. *Inédit (52')*. Dans les méandres de la mangrove du delta du Congo, les coquillages sont une affaire de femmes. L'une d'elles, Marie, plonge 150 fois par jour dans les eaux troubles du fleuve pour pratiquer cette pêche traditionnelle dans les villages flottants environnants. Les

courants rendent dangereuse cette activité menacée par la diminution du nombre des précieux mollusques.

21 mars Le kintoa, roi des cochons basques. *Inédit (52')*. Dans une vallée pyrénéenne isolée, toute proche de la frontière espagnole, trois villages se sont alliés pour que les jeunes générations reviennent vivre au pays en reprenant la ferme de leurs parents. Des jeunes Basques ont ainsi parié sur l'élevage du porc kintoa, un cochon local longtemps menacé d'extinction et aujourd'hui remis au goût du jour sur les marchés.

28 mars Tatiana, funambule, des Cévennes au Stade de France. *Inédit (52')*. Installée dans les Cévennes avec sa fille et les artistes de sa compagnie,



Tatiana, star du funambulisme, est l'une des rares spécialistes de cette discipline défiant les lois de l'équilibre. Elle se prépare à survoler le canal Saint-Denis, à 30 mètres au-dessus du sol et de l'eau, pour rallier le Stade de France sur une simple corde. Un défi technique, artistique et humain.

MedienKontor / Lukas Wunschik

Dans le numéro d'avril

EN VENTE LE 26 MARS 2025



Olivier Leclercq / hemis.fr

EN COUVERTURE

La beauté sensible de la baie de Somme

C'est un paysage hypnotique, qui se redessine sans cesse au gré des marées. Une mosaïque de vasières, de dunes et de galets, où s'épanouissent des nuées d'oiseaux et des colonies de phoques. Et une source intarissable d'inspiration pour les artistes... Notre reporter a exploré cette baie picarde aussi accessible que dépaysante, à la rencontre de ceux qui la font vivre et la protègent.

L'éveil du volcan sacré des Masaïs

«Mon aventure brûlante
en Tanzanie»

Le photographe Olivier Grunewald est venu assister au réveil du célèbre Ol Doinyo Lengai, non loin du lac Natron. De ses nuits à la belle étoile au bord du cratère en éruption, il a rapporté un récit et des clichés étonnants.

Une plongée dans l'audacieuse Osaka

À la découverte de
la Marseille du Japon

Inventive et frondeuse, la ville s'apprête à accueillir l'Exposition universelle. En attendant, notre reporter a écumé son marché aux puces, ses canaux, ses vendeurs de boulettes de poule... et ses hauts lieux futuristes.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur prismashop.fr/geo

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 39 €
12 numéros + 6 hors-séries : 59,70 €

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 0173 0545 45

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche

Secrétariat : Dounia Hadri (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Rédacteur en chef adjoint GEO.fr : Thomas Burgel

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice artistique adjointe : Christelle Martin (6059)

Chef de service photo : Valerio Vincenzo

Chefs de service : Anne Cantin (4617),

Cyril Guinet (6055), Aline Maume-Petrovic (6070),

Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougui (6089)

Service photo : Christine Yvaren (5930), chef de service adjointe ;
Nataly Bideau (6062) et Jackie Péraud (4591), chefs de rubrique,

Fay Torres-Yap / Bluedot (États-Unis)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795)

et Béatrice Gaulier (6059), chefs de studio

Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

GEO.fr et réseaux sociaux : Camille Moreau, chef de rubrique ;

Chloé Gurdjian (4930), Nastasia Michaels (4878), Mathilde Ragot,

Johanna Seban (4560) et Lola Talik (4754), rédactrices ;

Roxane Merlot (vidéo) : Claire Brossillon, community manager (6079)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (6340), Mélanie Moitié,
chef de fabrication (4759), Jeanne Mercadante, photographie (4962)

Ont collaboré à ce numéro :

Mylène Wascowski (vidéo) ; Stéphanie Chayet, Adélie Clouet d'Orval,
Juliette Jenicot (CM), Benjamin Laurent et Marie Lombard (web).

Magazine mensuel édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3000 000 euros
d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost.
Son associé unique est : Prisma Group.

Directrice de la publication : Claire Léost

Directrice générale : Pascale Socquet

Directrice de la rédaction : Marion Alombert

MARKETING

Directrice marketing et business development : Dorothee Fluckiger

Global marketing manager : Hélène Coin

Brand manager : Margaux Compain

PUBLICITÉ

Directeur général : Philipp Schmidt

Directrice exécutive déléguée PMS : Caroline Duret

Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Deleau

Directrice Commerciale : Sabine Le Bacquer (0761647545)

Assistante : Séverine Cauet (6421)

Directrice publicité : Diane Mazau (0698614990)

Trading Manager : Nathalie Courtial

Industry director automobile : Dominique Bellanger (0699773202)

Régie publicitaire régionale : Ketil Média — Catherine Laplanche

(0178901174 — claplanche@ketilmedia.com)

Planning manager : Sandra Missue (6479), Laurence Biez (6492)

Directeur délégué Creative room : Alexandre Bouguin

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro :

Sylvaine Cortada (5465)

MARKETING DIFFUSION

Responsable titre vente au numéro : Ghislaine Lambert (5665)

IMPRESSION

Roto France Impression Z.L., rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Media 2025. Dépôt légal : février 2025, ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0928 K 83550



Notre publication adhère à l'autorité de régulation professionnelle de la publicité et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



Quel lecteur êtes-vous ?



Il y a forcément un magazine
fait pour vous sur
prismaSHOP.fr

-15% supplémentaires ici



ABONNEMENT



12 NUMÉROS

-15%

OFFRE ANNUELLE ⁽¹⁾

75€

au lieu de 88,30€

Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de ma part.

-12%

OFFRE SANS ENGAGEMENT ⁽²⁾

6,50€/MOIS

au lieu de 7,36€

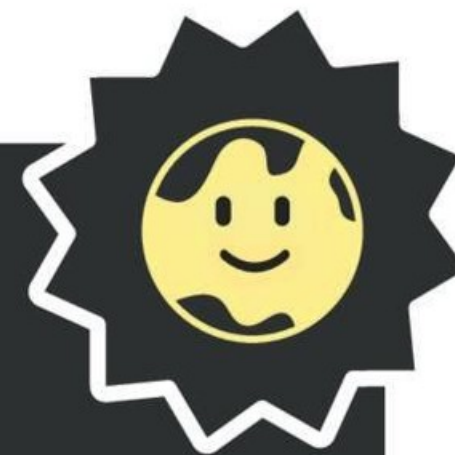
Abonnement sans engagement, arrêt à tout moment.

CHAQUE MOIS, RECONNECTEZ-VOUS AU MONDE ET À LA NATURE AVEC GEO

OPTIMISTE PAR NATURE



EN LIGNE



WWW.PRISMASHOP.FR/GEODSE1A



+ archives

+

- 15%

supplémentaires en
s'abonnant en ligne.



Ou scannez pour vous
abonner en 1 clic.



par téléphone

0 826 963 964

Service 0,20 €/min
+ prix appel



par courrier

coupon ci-dessous à renvoyer, seulement pour l'offre annuelle.

☐ Mme ☐ M.

Nom* : Prénom* :

Adresse* :

CP* : Ville* : Tél:

Merci de joindre un chèque de 75€ à l'ordre de GEO sous enveloppe affranchie à l'adresse suivante :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

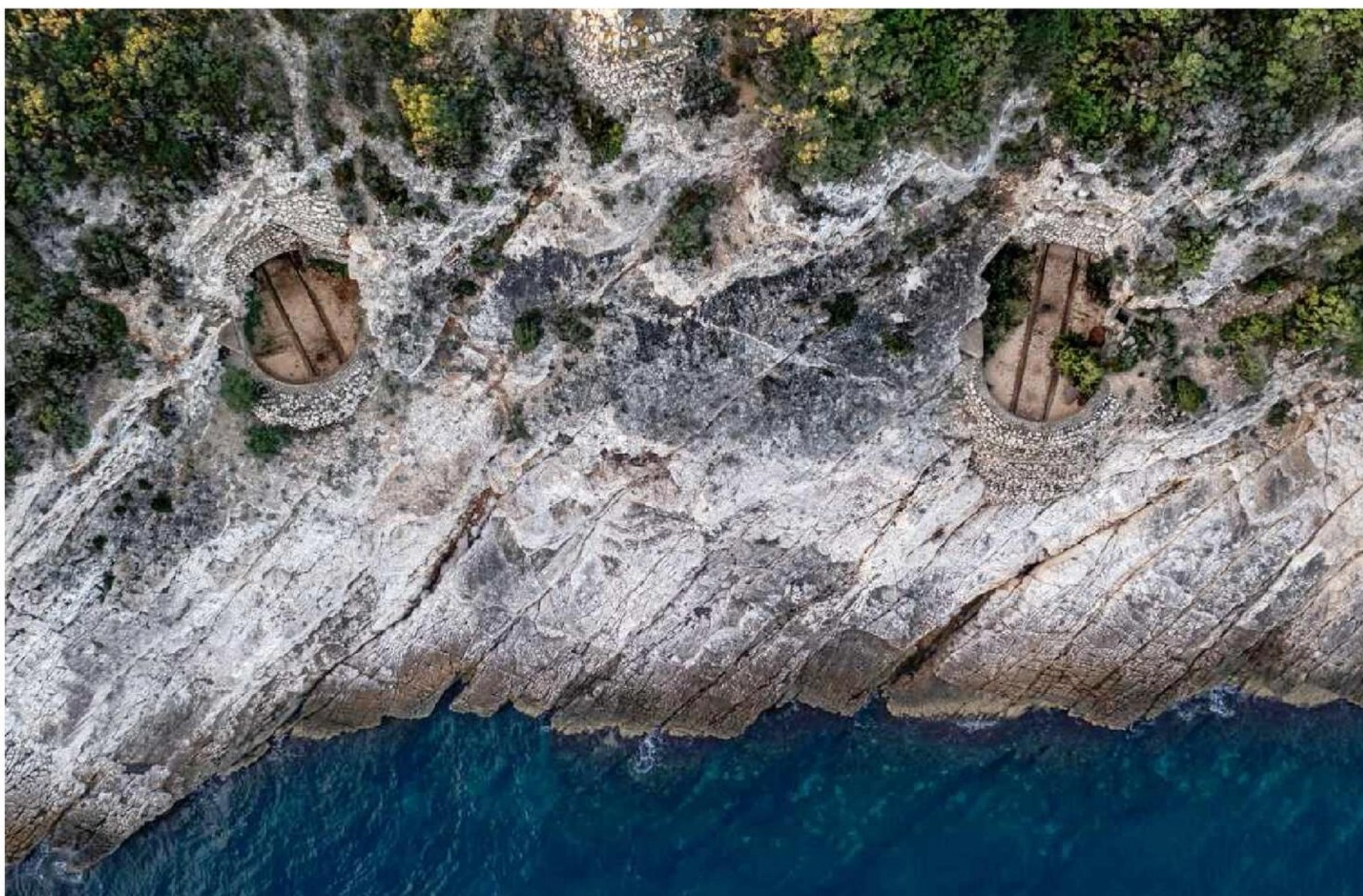
*Informations obligatoires et sans autre annotation que celles mentionnées dans les espaces dédiés, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. (2) Offre sans engagement : je peux résilier mon abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel (voir CGV sur le site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dpo@prismamedia.com. **Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine.** Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.



GEO

Que cachent les zones circulaires que l'on voit sur ce littoral ?

- A Une vue aérienne de la mine d'or sud-africaine de Tau Tona, de 3,9 km de profondeur.
- B Une base militaire secrète de la guerre froide, située sur une île croate de l'Adriatique.
- C Un décor abandonné au Pays basque espagnol, utilisé pour tourner la série *Game Of Thrones*.



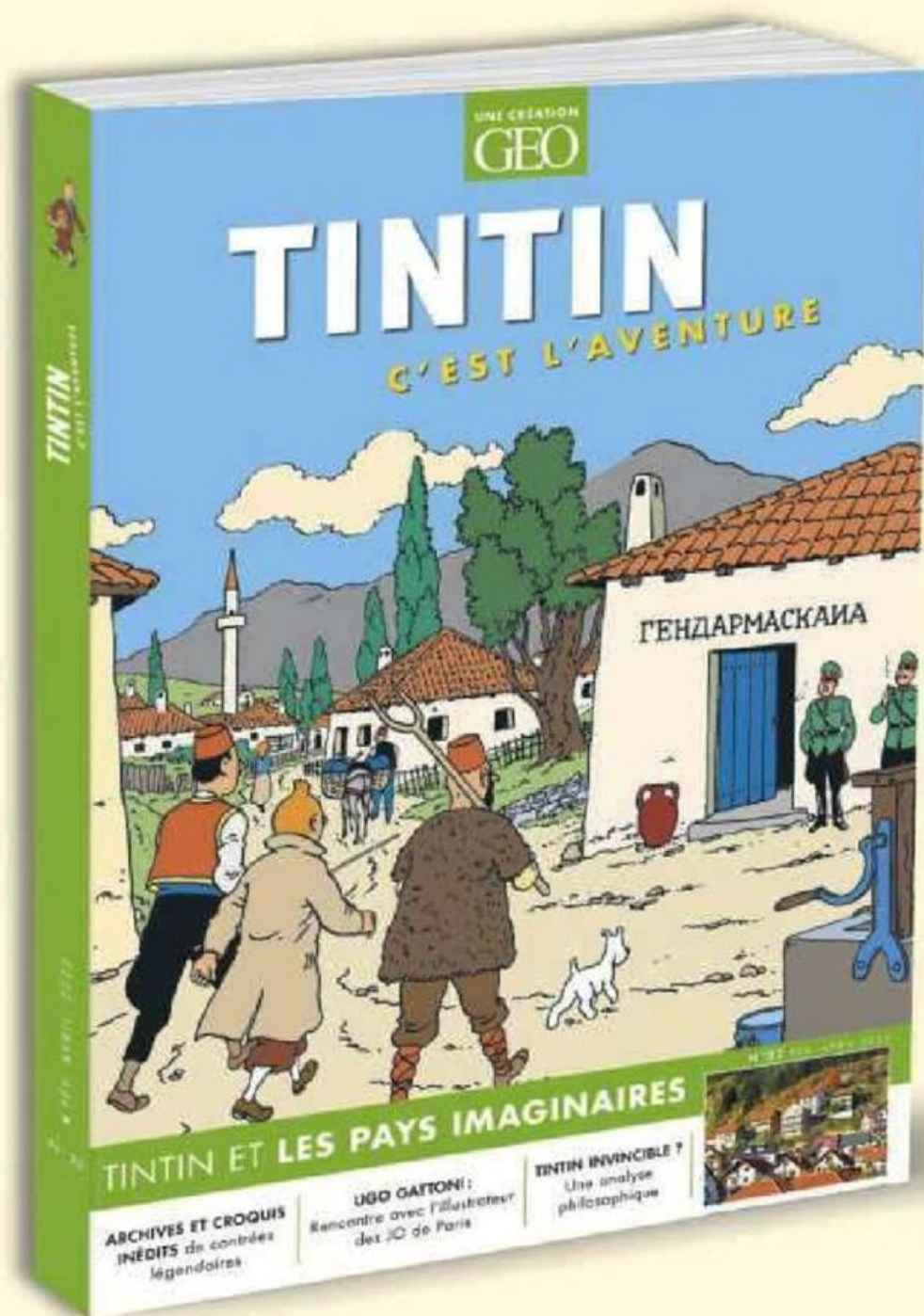
LA RÉPONSE EST...

B Vingt kilomètres de tunnels, des hangars, un hôpital, des casernements pouvant abriter un millier de soldats en autonomie complète pendant deux mois... L'île croate de Vis, au large de Split, cache un secret longtemps gardé : Nova Pošta, une base souterraine monumentale. Creusées entre 1957 et 1965, ces installations bourrées d'équipements de défense sophistiqués, conçues pour résister à une attaque nucléaire, représentaient un des atouts de la Yougoslavie durant la guerre froide. La position stratégique de l'île, au cœur de l'Adriatique, en faisait le refuge idéal pour les sous-marins du maréchal Tito, avant la dislocation du pays en 1991. Aujourd'hui abandonnés, ces bunkers se sont mués en attractions touristiques insolites, prisées par les férus d'histoire militaire et les amateurs d'urbex.

B
O
N
À
S
A
V
O
I
R

Longtemps interdite aux civils, l'ancienne île militaire, la plus éloignée des terres dalmates, est aujourd'hui un sanctuaire à la nature sauvage préservée. Il y fait bon parcourir les collines plantées de pins, plonger dans les eaux transparentes, et prendre le temps de profiter de sa quiétude de bout du monde. L'été, divers festivals animent ce refuge où des chats ronrouillards règnent en maîtres.

SUR LES TRACES DE **TINTIN** DE LA TERRE À L'ESPACE AVEC **GEO**

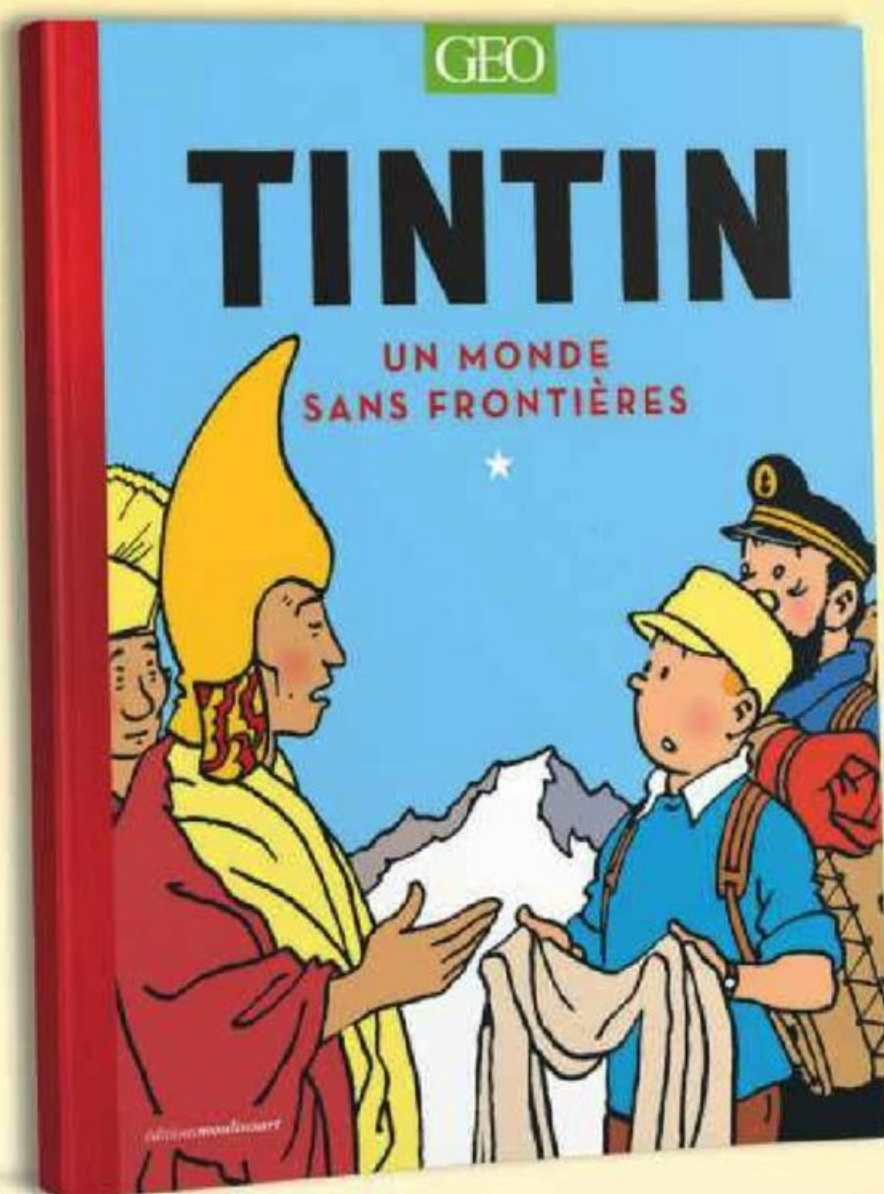


★ La revue trimestrielle ★

La revue *Tintin c'est l'aventure*, c'est 144 pages de reportages, de superbes photos GEO, de rencontres avec des artistes et explorateurs, et d'**archives inédites d'Hergé** dévoilant un XXI^e siècle encore marqué par les aventures de Tintin.

Disponible en librairie et chez les marchands de journaux

★ Les beaux-livres ★



Du dessin d'Hergé à la photo documentaire GEO, retour en images sur les lieux et les peuples qui ont façonné les voyages et les rencontres de Tintin, ce héros qui ne cesse de franchir les frontières.



Tintin retourne aujourd'hui dans l'espace en compagnie de l'Agence spatiale européenne, dévoilant les enjeux qui se profilent dans le cosmos pour l'humanité. Cet ouvrage est agrémenté d'un superbe cahier photo des dernières images du plus grand télescope spatial au monde, le James-Webb.

Disponibles en librairie

Nouveau Tiguan eHybrid



Croiser une borne sans s'y arrêter,
c'est ça la vraie liberté.

Bénéficiez de la Prime Eco VW de 5 400 €⁽¹⁾



Nouvelle technologie Volkswagen eHybrid.

Jusqu'à 128 km d'autonomie en 100 % électrique et jusqu'à 946 km d'autonomie cumulée⁽²⁾, vous avez enfin une bonne raison de ne pas choisir.

A 12 g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

Modèle présenté: Nouveau Tiguan R-Line 1.5 eHybrid 8 CV 204 ch DSG6. Certains équipements sont en option et disponibles uniquement dans le pack 'Black R-Line'. Plus d'informations sur [volkswagen.fr](https://www.volkswagen.fr) (1) Prime Eco VW de 5 400 € (remise conseillée dans le réseau participant) applicable sur le prix d'achat d'un Nouveau Tiguan eHybrid neuf, du 01/02/2025 au 28/02/2025 et immatriculation avant le 30/09/2025. Plus d'information auprès de votre Partenaire. (2) Distance totale maximum en combinaison essence/électrique pour un Nouveau Tiguan eHybrid dont 128 km en 100 % électrique, données WLTP. L'autonomie réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse.

Cycles mixtes gamme Nouveau Tiguan 1.5 eHybrid (l/100 km) WLTP: 0,4-0,6. Rejets de CO₂ (g/km) WLTP: 9-12. Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France - SAS au capital de 198 502 510 € - 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer